

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

ŒDIPE ROI, Tn\GÉDIE DE SOPHOCLE. 1 Digltized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.18% accurate

l'Aiîi*. - nii imn-.Bir «f. i ibvin imK)T n.fnEs, iu;n jacob, 5ü.
Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

■/ OEDIPE ROI, 7; TRAGÉDIE DE SOPHOCLE, laAOUITS
BK PAR A. L. BOYER, iBOtBBIBUB DB BMkTIIBtQVB 10 COLLtbB
»TA91kL1*. I.IBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, «UK JACOB, n"
5G. I8I;}. D^ilized by Google



PARIS,

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

Digitized by Google

Lorsque je traduisis l'Ântigone, je trouvai dans ce chef-d'œuvre antique tant de scènes admirables , tant de mouvements éloquents , tant de grâces naturelles , tant de traits sublimes qui avaient enrichi les productions de Bacine , que je regardai la scène française comme redevable de sa gloire la plus pure au génie de Sophocle. J'attendais, pour mettre cette vérité dans tout son jour, que j'eusse soumis à l'examen du petit nombre de lecteurs qui s'intéressent encore à de semblables travaux , toutes les tragédies de ce divin poète. Il me semblait que les rapprochements que je voulais faire , dégagés des préoccupations d'une étude trop récente , auraient quelque chose de plus général , de plus réfléchi , et par conséquent de plus utile, en les coordonnant dans un vaste ensemble qu'en les présentant épars dans les sept tragédies de Sophocle. Mais, d'une part, des notes isolées, qui paraîtraient plusieurs années après une traduction inconnue, n'offriraient aucun intérêt; de l'autre, toutes les pièces de Sophocle n'ayant pas été méditées par Racine avec le même soin , il vaut I. Digilized by Google

mieux concentrer mes efforts sur chacune d'elles que de les confondre dans un examen commun qui leur ôterait leur physionomie particulière. Ainsi, s'il m'est permis de juger des études de Racine par l'inspection des livres qui lui ont appartenu, l'Antigone a été moins profondément analysée que l'Œdipe Roi. Les deux exemplaires de Sophocle qui sont sortis de la bibliothèque de Racine pour passer, l'un dans la bibliothèque du roi à Paris, l'autre dans la bibliothèque publique de Toulouse, n'offrent pas une seule note pour l'Antigone, pas un seul mot souligné; tandis que tous deux portent pour l'Œdipe Roi des traces nombreuses de la main qui les a si souvent feuilletés. Aussi la première s'étant moins fondue dans l'esprit de Racine, a donné lieu à des imitations plus directes, plus littérales, moins savantes. La seconde au contraire l'a nourri d'une manière si pleine et si entière, qu'elle a passé dans sa substance pour lui donner une grâce plus aimable, une élégance plus exquise, une simplicité plus pure et plus noble. Dès lors il est plus difficile de constater des emprunts faits avec tant d'art, presque à l'insu de celui qui les faisait, et qui ont tout le caractère d'une inspiration originale. Je n'ai donc pas la prétention de croire qu'il me soit possible d'expliquer d'une manière satisfaisante cette merveilleuse transformation dont le génie seul connaît le secret. Mais, comme j'ai remarqué dans Racine des pensées qui avaient

Digitized by Google

mieux concentrer mes efforts sur chacune d'elles que de les confondre dans un examen commun qui leur ôterait leur physionomie particulière. Ainsi, s'il m'est permis de juger des études de Racine par l'inspection des livres qui lui ont appartenu, l'Antigone a été moins profondément analysée que l'Œdipe Roi. Les deux exemplaires de Sophocle qui sont sortis de la bibliothèque de Racine pour passer, l'un dans la bibliothèque du roi à Paris, l'autre dans la bibliothèque publique de Toulouse, n'offrent pas une seule note pour l'Antigone, pas un seul mot souligné ; tandis que tous deux portent pour l'Œdipe Roi des traces nombreuses de la main qui les a si souvent feuilletés. Aussi la première s'étant moins fondue dans l'esprit de Racine, a donné lieu à des imitations plus directes, plus littérales, moins savantes. La seconde au contraire l'a nourri d'une manière si pleine et si entière, qu'elle a passé dans sa substance pour lui donner une grâce plus aimable, une élégance plus exquise, une simplicité plus pure et plus noble. Dès lors il est plus difficile de constater des emprunts faits avec tant d'art, presque à l'insu de celui qui les faisait, et qui ont tout le caractère d'une inspiration originale.

Je n'ai donc pas la prétention de croire qu'il me soit possible d'expliquer d'une manière satisfaisante cette merveilleuse transformation dont le génie seul connaît le secret. Mais, comme j'ai remarqué dans Racine des pensées qui avaient

de l'analogie avec celles de Sophocle, des vers français qui traduisaient fidèlement quelques vers grecs, des attitudes de style qui rappelaient celles de la muse épique, des traits bien prononcés qui achevaient en quelque sorte un dessin plus délicat et quelquefois à peine commencé, j'ai cru que Racine, dans les passages où il se rapproche de Sophocle, pourrait bien mieux que quelques observations critiques aider à le faire comprendre. C'est donc un commentaire d'un nouveau genre que je publie aujourd'hui. Je lui dois déjà des heures délicieuses; mais je lui devrai bien davantage si ma traduction trouve quelques lecteurs, car c'est de cette lumière, qui a éclairci pour moi bien des ombres, que peut venir le seul intérêt de mon travail, si tant est qu'il présente de l'intérêt. Un homme comme Racine peut tirer des trésors de poésie de la contemplation d'un chef-d'œuvre de l'art, des beautés qui s'y trouvent et de celles qui n'y sont pas, de ses propres réflexions, dont le développement devient une création, et même des observations d'un scoliaste ou d'un grammairien; mais pour donner quelque autorité à de semblables conjectures, il faudrait avoir le talent de prouver qu'elles sont toujours justes. Je serai trop heureux si les miennes ne paraissent pas invraisemblables. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.67% accurate

Digitized by Google

ŒDIPE ROI. « ARGUMENT DE LA TRAGÉDIE. Laïus, fils de Labdacus, roi de Thèbes, avait épousé Jocaste , fille de Ménécée , sœur de Créon. L'oraele lui avait annoncé que , s'il lui naissait un fils de sa femme, ce fils lui donnerait la mort. Pour prévenir ce malheur, Laïus, ayant eu un fils de Jocaste, lui fit percer les talons avec une courroie de fer (ce qui fit donner à cet enfant le surnom d'Œdipe, d'olSét», enfler, et de «o0

tO ARGUMKM' DK LA TRAGKDIK. Mieiiiciix sur la
 qiiestiuMqiii lui était faite, annonça à OEdipe qu'il serait le meurtrier de
 son père, l'époux de sa mère et le père d'une race abominable. Pour se
 dérober aux menaces de ce fatal oracle, Œdipe, persuadé qu'il était fds de
 Polybe et de Mérope, se détourne de Corinthe et prend le cliemiii de la
 Béotie. Pendant qu'il traversait la Pbodde, il rencontre Laius dans un
 passage étroit ; le conducteur du char ayant usé de violence envers Œdipe,
 pour le (brcer à laisser le passage libre, il s'élève une lutte dans laquelle
 Œdipe tue Laius sans savoir que ce prince était son père. A l'exception d'un
 seul esclave qui prit la fuite, il immole à sa vengeance tous les hommes qui
 c^omposaient le cortège du roi. Ce meurtre accompli, Œdipe arrive
 àThèbes, trouve la ville désolée par les funmrs du Sphinx, qui mettait
 impitoyablement à mort tous ceux qui ne trouvaient pas le sens de ses
 énigmes, et devine que l'animal qui le matin marchait à quatre I>attes, au
 milieu du jour se dressait sur deux pieds, et le soir se soutenait sur trois,
 était l'homme. De désespoir, le Sphinx se précipite dans lamer, et Thèbes,
 délivrée de ce fléau, récompense l'habileté d'OEdipe, en lui donnant, avec
 la main de Jocaste, le trône laissé vacant par la mort de Laius. Œdipe eut de
 Jocaste quatre enfants : Étéocle et Polyuice, Antigone et Ismène. Plusieurs
 années après, la peste vint désoler Thèbes. OEdipe, qui cherchait les
 moyens de délivrer son peuple de cette calamité, envoie à Delphes Créoii,
 son beau-frère, pour consulter l'oracle d'Apollon. Créon revint annonçant
 que le dieu avait ordonné de punir par la mort ou par l'exil le meurtrier de
 Laius, qui vivait dans Thèbes. Dès ce moment, OEdipe s'applique à
 découvrir ce meurtrier, et le concours d'une foule de circonstances, que la
 fatalité semble se plaire à réunir, lui apprend que c'est lui qui est le
 meurtrier de Laius, et que Laius était son père. Jocaste, furieuse et
 désespérée, met fin à ses jours en se pendant avec sa ceinture. Œdipe, égaré
 par sa douleur, s'arrache les yeux avec les agrafes du manteau de Jocaste.

silencieux sur la question qui lui était faite, annonça à OEdipe qu'il serait le meurtrier de son père, l'époux de sa mère et le père d'une race abominable. Pour se dérober aux menaces de ce fatal oracle, OEdipe, persuadé qu'il était fils de Polybe et de Mérope, se détourne de Corinthe et prend le chemin de la Béotie.

Pendant qu'il traversait la Phocide, il rencontre Laïus dans un passage étroit : le conducteur du char ayant usé de violence envers OEdipe, pour le forcer à laisser le passage libre, il s'élève une lutte dans laquelle OEdipe tue Laïus sans savoir que ce prince était son père. A l'exception d'un seul esclave qui prit la fuite, il immole à sa vengeance tous les hommes qui composaient le cortège du roi. Ce meurtre accompli, OEdipe arrive à Thèbes, trouve la ville désolée par les fureurs du Sphinx, qui mettait impitoyablement à mort tous ceux qui ne trouvaient pas le sens de ses énigmes, et devine que l'animal qui le matin marchait à quatre pattes, au milieu du jour se dressait sur deux pieds, et le soir se soutenait sur trois, était l'homme. De désespoir, le Sphinx se précipite dans la mer, et Thèbes, délivrée de ce fléau, récompense l'habileté d'OEdipe, en lui donnant, avec la main de Jocaste, le trône laissé vacant par la mort de Laïus.

OEdipe eut de Jocaste quatre enfants : Étéocle et Polynice, Antigone et Ismène. Plusieurs années après, la peste vint désoler Thèbes. OEdipe, qui cherchait les moyens de délivrer son peuple de cette calamité, envoie à Delphes Créon, son beau-frère, pour consulter l'oracle d'Apollon. Créon revint annonçant que le dieu avait ordonné de punir par la mort ou par l'exil le meurtrier de Laïus, qui vivait dans Thèbes. Dès ce moment, OEdipe s'applique à découvrir ce meurtrier, et le concours d'une foule de circonstances, que la fatalité semble se plaire à réunir, lui apprend que c'est lui qui est le meurtrier de Laïus, et que Laïus était son père. Jocaste, furieuse et désespérée, met fin à ses jours en se pendant avec sa ceinture. OEdipe, égaré par sa douleur, s'arrache les yeux avec les agrafes du manteau de Jocaste.

OEDIPE ROI.

PERSONNAGES. ŒDIPE, fils de Laïus et de Jocaste. Un Prêtre de Jupiter. CRÉON, beau-frère d'ŒIPE. Le Chœur, composé de Vieillards thébains. TIRÉSIAS, devin. JOCASTE, reine de Thèbes, mère et femme d'ŒIPE. Un Messenger. Un Esclave de Laïus. Un second Messenger. La tragédie commence un peu après le lever du soleil. La scène est à Thèbes, en Béotie, sur une place publique, autour de laquelle se trouvent le palais du roi, le temple d'Apollon et plusieurs statues des dieux. Digitized by Google

PERSONNAGES.

OEDIPE, fils de LAÏUS et de JOCASTE.

Un PRÊTRE de Jupiter.

CRÉON, beau-frère d'OEDIPE.

Le CHŒUR, composé de vieillards thébains.

TIRÉSIAS, devin.

JOCASTE, reine de Thèbes, mère et femme d'OEDIPE.

Un MESSENGER.

Un ESCLAVE de LAÏUS.

Un second MESSENGER.

La tragédie commence un peu après le lever du soleil.

La scène est à Thèbes, en Béotie, sur une place publique, autour de laquelle se trouvent le palais du roi, le temple d'Apollon et plusieurs statues des dieux.

OEDIPE ROI, TRAGÉDIE DE SOPHOCLE. SCÈNE
PREMIÈRE. ŒDIPE, UN PRÊTRE DE JUPITER, CRÉON, LE CHŒUR.
OEDIPB. O mes enfants, jeune postérité du vieux Gadmus (i), pour quel motif vous trouvé-je ainsi prosternés , portant dans vos mains (2) le rameau des suppliants, pendant que partout dans Thèbes les autels fument (3) de sacrifices et retentissent de pæans et de lamenta

14 OKDIPE ROI. lions? Ne voulant pas, mes enfants, être instruit de vos douleurs par des voix étrangères , je suis venu njoimême auprès de vous , moi (I), cet OEdipe dont la renommée a au loin porté le nom. Mais parlez , vieillard, car c'est à vous de répondre pour eux. Quelle cause vous a réunis? Est-ce la crainte ou le désir? (I) Voltaire dit , dans sa Lettre sur l'OEdipe de Sophocle : « Il ne « iwrâit pas qu'on ait si grand tort, dans ce siècle , de refuser « son admiration à un poète qui n'emploie d'autre artifice, pour n faire connaître ses jiersonnages , que de faire dire à l'un : « Je « m'appelle OEdipe, si vanté par tout le monde; » et à l'autre : n Je suis le grand prêtre de Jupiter. » Cette grossièreté n'est n plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité. » — OEdipe ne se nomme comme il le fait que pour inspirer la confiance, en rappelant, non pas les services qu'il a rendus à Thèbes, mais les marques d'honneur et de reconnaissance dont on l'a entouré; ce qui me paraît tout à fait conforme aux convenances de la plus sévère modestie, Il leur fait entendre qu'il est disposé k mériter par de nouveaux bienfaits la gloire dont il jouit, et, à l'instant même où il vient de prononcer ce mot , comme s'il rougissait de s'être trop étendu sur ce qui lui était personnel, il s'occujie des intérêts de son peuple : Mais, parlez, vieillard; et cette beauté a été bien sentie par Racine, qui fait dire à Agamemnon, au commencement de V Iph'Hjénic en Aulkle ; Oui, c'est Agameinnun, c'est ton roi qui t'évciile. Ne peut-on pas ajouter, d'ailleurs, pour la justification de Sophocle, si tant est qu'il ait besoin de justification , qu'œdipc suit ici la coutume des rois, qui de tout temps ont jugé utile d'entretenir parmi le peuple la haute idée qu'on s'est formée de leur génie, ou même des qualités surnaturelles que leur prêtent des préjugés superstitieux.' Quant au grand prêtre dont parle Voltaire, il est à remarquer que ce titre est une invention des traducteurs; dans le texte il y a toujours tceuç, le prêtre , et cela fait ici une différence ; car le grand prêtre de Jupiter, s'il y en avait un , devait être connu du roi; il n'en est pas de même d'un prêtre de Jupiter, et ce personnage ne prend pas lui-même d'autre titre.

Digitized by Google

tions? Ne voulant pas, mes enfants, être instruit de vos douleurs par des voix étrangères, je suis venu moi-même auprès de vous, moi (1), cet OEdipe dont la renommée a au loin porté le nom. Mais parlez, vieillard, car c'est à vous de répondre pour eux. Quelle cause vous a réunis? Est-ce la crainte ou le désir?

(1) Voltaire dit, dans sa Lettre sur l'OEdipe de Sophocle : « Il ne paraît pas qu'on ait si grand tort, dans ce siècle, de refuser son admiration à un poète qui n'emploie d'autre artifice, pour faire connaître ses personnages, que de faire dire à l'un : « Je m'appelle OEdipe, si vanté par tout le monde; » et à l'autre : « Je suis le grand prêtre de Jupiter. » Cette grossièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité. » — OEdipe ne se nomme comme il le fait que pour inspirer la confiance, en rappelant, non pas les services qu'il a rendus à Thèbes, mais les marques d'honneur et de reconnaissance dont on l'a entouré; ce qui me paraît tout à fait conforme aux convenances de la plus sévère modestie. Il leur fait entendre qu'il est disposé à mériter par de nouveaux bienfaits la gloire dont il jouit, et, à l'instant même où il vient de prononcer ce mot, comme s'il rougissait de s'être trop étendu sur ce qui lui était personnel, il s'occupe des intérêts de son peuple : Mais, parlez, vieillard; et cette beauté a été bien sentie par Racine, qui fait dire à Agamemnon, au commencement de l'*Iphigénie en Aulide* :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.

Ne peut-on pas ajouter, d'ailleurs, pour la justification de Sophocle, si tant est qu'il ait besoin de justification, qu'OEdipe suit ici la coutume des rois, qui de tout temps ont jugé utile d'entretenir parmi le peuple la haute idée qu'on s'est formée de leur génie, ou même des qualités surnaturelles que leur prêtent des préjugés superstitieux?

Quant au grand prêtre dont parle Voltaire, il est à remarquer que ce titre est une invention des traducteurs; dans le texte il y a toujours ἱερεὺς, le prêtre, et cela fait ici une différence; car le grand prêtre de Jupiter, s'il y en avait un, devait être connu du roi; il n'en est pas de même d'un prêtre de Jupiter, et ce person-

OEDIPE ROI. 15 Hélas! je voudrais pouvoir vous soulager; car il faudrsTit que je fusse bien insensible , si je n'étais pas ému de cet affligeant spectacle. UN PRÊTKE DE JUPITER. O souverain maître de notre patrie, illustre Œdipe, vous voyez quels sont les suppliants accourus au pied de vos autels : des enfants qui ne peuvent pas encore se soutenir sur leurs ailes (1), des prêtres courbés par la vieillesse, et moi ministre de Jupiter. Ici se prosterne l'élite de la jeunesse , là le reste du peuple . consterné (2) se répand sur les places publiques, sous les portiques des deux temples de Pallas , ' et sur la poussière prophétique de l'Isménus. La ville, vous le voyez , est depuis longtemps si violemment battue par l'infortune, qu'elle ne peut plus lever la tête au-dessus de l'abîme et des flots de sang prêts à la submerger. Les fruits de la terre périssent , corrompus dans le calice des fleurs, les troupeaux languissent et meurent , le germe des générations se flétrit dans le sein même des femmes. Entré dans l'enceinte de nos murs, (1) M. Patin , dans ses admirables Études sur les trayiques grecs, tom. II, pag. 60, dit : « L'explication et le tableau si bien com« niencés par Œdipe s'achèvent d:ins la réponse du vieillard qu'il a interrogé ; et ici encore reparaît la trace de la savante naé« moire, de la délicate iniifation de Racine, quand Joad s'écrie, •< découragé et suppliant : Voilà donc queU vengeurs s'arment pour ta querelle! Des prôlres! des enfants! Àthalic , «cto 3 , àcene 7. < N'y a-t-il pas dans ce tour, dans ce mouvement, un souvenir et « comme un écho des vers par lesquels débute le vieillard? » {3) Des enfants de Lévi la troupe cunsleruèc En poiwsa vers le eieî des luiircinnith affreux. ■itkatif, mtc Ili, »coiU' J. Digitized by Google

Hélas ! je voudrais pouvoir vous soulager ; car il faudrait que je fusse bien insensible , si je n'étais pas ému de cet affligeant spectacle.

UN PRÊTRE DE JUPITER.

O souverain maître de notre patrie, illustre OEdipe, vous voyez quels sont les suppliants accourus au pied de vos autels : des enfants qui ne peuvent pas encore se soutenir sur leurs ailes (1), des prêtres courbés par la vieillesse, et moi ministre de Jupiter. Ici se prosterne l'élite de la jeunesse, là le reste du peuple consterné (2) se répand sur les places publiques, sous les portiques des deux temples de Pallas, et sur la poussière prophétique de l'Isménus. La ville, vous le voyez, est depuis longtemps si violemment battue par l'infortune, qu'elle ne peut plus lever la tête au-dessus de l'abîme et des flots de sang prêts à la submerger. Les fruits de la terre périssent, corrompus dans le calice des fleurs, les troupeaux languissent et meurent, le germe des générations se flétrit dans le sein même des femmes. Entré dans l'enceinte de nos murs,

(1) M. Patin, dans ses admirables *Études sur les tragiques grecs*, tom. II, pag. 60, dit : « L'explication et le tableau si bien commencés par OEdipe s'achèvent dans la réponse du vieillard qu'il a interrogé ; et ici encore reparaît la trace de la savante mémoire, de la délicate imitation de Racine, quand Joad s'écrie, « découragé et suppliant :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
Des prêtres ! des enfants !

Athalie, acte 3, scène 7.

« N'y a-t-il pas dans ce tour, dans ce mouvement, un souvenir et
« comme un écho des vers par lesquels débute le vieillard ? »

(2) Des enfants de Lévi la troupe consternée

16 OKDIPE ROI. un dieu armé d'une torche, l'odieuse Peste (i) ébranle et renverse la ville. H dépeuple la cité de Gadmus, et le noir Pluton (2) s'enrichit de nos pleurs et de nos gémissements. Ce n'est pas que nous voyions en vous un dieu quand nous venons , ces enfants et moi , implorer votre secours. Mais nous vous regardons comme le plus habile des hommes (3) pour conjurer les fléaux de la vie et la colère des dieux , vous qui , en paraissant dans Thèbes , nous avez affranchis du tribut que nous payions au cruel Sphinx , sans avoir reçu de nous ni instructions , ni conseils. Aussi , chacun dit et croit que vous étiez animé d'une inspiration divine, quand vous nous avez arrachés à la mort. Et c'est pour ce motif, ô puissante tête d'Œdipe (4), que main* (i) Un mal qui répand la terreur. Mal que le ciel, en sa fureur, Inventa pour punir les crimes de la terre , La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Capable d'enrichir en un Jour Tachéron, etc. La t'oiTTAiriB. (a) Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie. Ph'cdre , arti* II, Scène b. ■*» Il voit plus que Jamais les campagnes couvertes Ue Humains que la guerre enrichit de nos pertes. Mithridate , acte 111 , sceix- i. (3) Le peuple avec transport l'arrête et renvlonnc , Applaudissant aux noms que le sénat lui donne, Et ces noms, ces respects, ces applaudissements Deviennent pour Titus autant d'eufngements Qui le liant, seigneur, d'une honorable chaîne , etc. Bérénice t acte V, scène 3. Ces vers de Racine seront pour nous un admirable coranienlairequi nous fera mieux sentir les beautés renfermées dans le discours du prêtre de Jupiter. V

17 ŒDIPE ROI. tenant nous tournons tous vers vous nos voix suppliantes. Trouvez quelque moyen pour nous sauver , soit que vous le demandiez aux oracles des dieux , soit qu'il vous vienne de la sagesse humaine. Car je vois que l'expérience est le plus sûr garant du succès. Venez, vous le plus excellent des hommes, venez rassurer votre peuple alarmé (1), venez nous protéger. Reconnaissante du zèle que vous avez mis à la servir, cette ville vous appelle son sauveur. Mais périsse à jamais le souvenir de votre règne, si nous sommes réduits à dire que nous n'avons échappé à une infortune que pour tomber dans une autre 1 Rendez- nous la sécurité; sauvez la ville une seconde fois. Vous marchiez sous d'heureux auspices (2) quand vous changeâtes la fortune de Thèbes : venez aujourd'hui vous montrer semblable à vous-même. Si les dieux vous réservent d'exercer sur cette terre un long empire, il vaut mieux régner sur des hommes que sur des murs vides de citoyens (3). Car ni les tours, ni les vaisseaux ne sont d'aucun prix , s'ils n'ont personne pour les habiter et les défendre. Je vais, non point sauver cette tête coupable, Nous allons conlier votre tête Sticrêe. Dajnzet , acic V, arène ii. Sophocle , dans cette pièce, s'est ainsi servi trois fois du mot tête, vers 950-1235. Racine en a fait un emploi fréquent. (t) Qui rassurâtes seul nos villes alarmées. Athalie , acte 1 . scène i. t fa) Que vous marchiez. au camp conduit sous mes auspices , etc. Diritannicus t Il • srèiu* a (3) Voulez-vous sans pitié dévaster cette terre, Détruire cet empire afin de le posséder? F.s!-ce donc sur des morts que vous voulez régner? /.«ni Frétés enm wi* , ai le IV'. arène ». 2. Digitized by Google

18 ŒDIPE ROI. OEDIPE. Pauvres enfants, hélas! je connaissais, comment aurais-je pu l'ignorer ? le sujet des plaintes que vous êtes venus m'exprimer. Oui, je sais que vous souffrez tous; mais votre souffrance, quelque vive qu'elle soit, n'est pas comparable à ma souffrance. La douleur de chacun de vous retombe sur lui, et ne s'étend à aucun autre; mais mon âme gémit à la fois et sur la ville (1), et sur moi, et sur vous. Aussi, je n'étais point enseveli dans un lâche sommeil (2), quand vous êtes venus exciter ma vigilance. J'avais déjà, il faut que vous le sachiez, versé bien des larmes, tenté bien des routes pour sortir du trouble qui vous agite, et le seul moyen qu'à force de chercher j'ai trouvé pour remédier à nos maux, je viens de l'employer. J'ai envoyé le fils de Ménécée, Créon, mon beau-frère, au temple d'Apollon, pour savoir ce que je dois faire et ce que je dois dire pour sauver Thèbes. Les longs jours que le temps a mesurés depuis son départ m'attristent (3). Que se passe-t-il ? Il prolonge son absence beaucoup plus qu'il n'aurait dû le faire; mais quand il sera de retour, je serais le dernier des hommes (4) (i) Mais il faut en effet s'en aller; or moi, patrie; De s'en aller, je suis en peine mon dme est attendrie. Les Freres ennemis. acte IV, scène 3. (a) Dan. H un Idclie. sommeil crois-tu qu'enseveli, Acbille aura pour elle impunément pÂli ? Iphigénie en AuUde t acte IV, scène i. Dans un calme profond Darius endormi, etc. Alexandre, acte i, scène a. (3) Phénicie ne vient point! ait! que cette longueur D'un présage funeste épouvante mon eieur ! Bérénice, acte IV, scéiic a. (l) Mais puisque désormais son Idclie repentir > Dément le sang des dieux dont on le fait sortir, Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes lit de ne voir en lui que le dernier des hommes. Iphigénie en Autide, acte 11, Kéiic, DigitizeO by CoogLe

OKDIPE ROT. II) si je négligeais d'accomplir ce que le dieu aura prescrit. LE PRÊTRE UE JüPITER. Vous pariez fort à propos de Créon ; ces enfants viennent de m'annoncer qu'il arrive. ŒDIPE. O Apollon (1), fais que la nouvelle qu'il m'apporte soit aussi heureuse que semble l'annoncer la joie qui brille dans ses yeux (2) ! LE PRÊTRE DE JUPITER. Oui, selon les apparences, elle est heureuse; sans cela , il ne se présenterait pas ainsi le front ceint du fertile laurier (3'. SCÈNE II. ŒDIPE, CRÉON, LE PRÊTRE DE JUPITER. ŒDIPE. Nous allons le savoir; déjà même il est assez près (0 Dieux, éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux Montrer la vérité que Je cherchie en ces lieux! Pbedro , acte V, seùnc a. (a; AU! je n'cD doule plus : i*t cc front sansfalt Dit a.ssc7. il im-s yeux que Porus est défait! Àlesandre t 111, t. Mais mieux qu'aucun langage, l.c transport du vizir marquait sur son vLsage Qu'un heureux changement le rappelle au palais. liiijazK't , acte III, scène i. Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage. Pdjazet , ac te IV. M'eue S. (3) Cc.s fc.sloiw dans vos mains, ec ces fleurs sur vos télés, Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes; Mais, hélas! en cc temps d'opprobre cl de douleurs, Q« offrande sied mieux que celle de nos pleurs! • AihalU , acte I . srém- 3. Digilized by Google

si je négligeais d'accomplir ce que le dieu aura prescrit.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Vous parlez fort à propos de Créon ; ces enfants viennent de m'annoncer qu'il arrive.

OEDIPE.

O Apollon (1), fais que la nouvelle qu'il m'apporte soit aussi heureuse que semble l'annoncer la joie qui brille dans ses yeux (2) !

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Oui, selon les apparences, elle est heureuse ; sans cela, il ne se présenterait pas ainsi le front ceint du fertile laurier (3).

SCÈNE II.

OEDIPE, CRÉON, LE PRÊTRE DE JUPITER.

OEDIPE.

Nous allons le savoir ; déjà même il est assez près

(1) Dieux, éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux !

Phèdre, acte V, scène 2.

(2) Ah ! je n'en doute plus : et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait !

Alexandre, acte III, scène 1.

Mais mieux qu'aucun langage,
Le transport du vizir marquait sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais.

Bajazet, acte III, scène 1.

Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage.

Bajazet, acte IV, scène 4.

(3) Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes ;
Mais hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs.

'20 ÜKDIPE ROI. de nous pour uous entendre. Prince, mon frère,
 (ils de Ménécée , quelle réponse êtes-vous venu nous apporterai) ? CBÉON.
 Une réponse favorable; car si, pour combattre notre infortune , nous savous
 choisir des moyens convenables , nous verrons s'adoucir la rigueur du sort.
 CEUIPE. Mais qu'a donc dit le dieu ? car je ne trouve dans vos paroles ni
 de quoi entretenir mes craintes , ni de quoi les dissiper. CBÉON. Si vous
 voulez m'entendre en présence de ces citoyens, je suis prêt à parler; je le
 suis aussi si vous voulez que nous entrions dans le palais. QEDIPE. Parlez
 devant tous; car je sens pour leurs maux une affliction plus vive que pour
 les miens. CBÉON. Je vais répéter ce que m'a dit le dieu. Phébus nous a
 clairement ordonné d'exterminer (2) de la ville le crime qui s'y nourrit, et de
 ne plus entretenir un mal qui nous souille. ŒDIPE. Quels sont nos moyens
 d'expiation? quel crime pèse sur nous ? CBÉON. Il faut que l'exil ou le
 meurtre soit l'expiation du 'i} Hé bien , apprendrons-nous ce qu'ont dit les
 oracles? Les Freres ennemis , nclo II, scène a. (2) Joad, parlant à Abner, et
 supposant que c'est Dieu lui-même qui l'inspire, lui dit : l)u milieu de mou
 peuple f'xterminei les eritnef. Digitized by Google

de nous pour nous entendre. Prince, mon frère, fils de Ménécée, quelle réponse êtes-vous venu nous apporter (1) ?

CRÉON.

Une réponse favorable ; car si, pour combattre notre infortune, nous savons choisir des moyens convenables, nous verrons s'adoucir la rigueur du sort.

ŒDIPE.

Mais qu'a donc dit le dieu ? car je ne trouve dans vos paroles ni de quoi entretenir mes craintes, ni de quoi les dissiper.

CRÉON.

Si vous voulez m'entendre en présence de ces citoyens, je suis prêt à parler ; je le suis aussi si vous voulez que nous entrions dans le palais.

ŒDIPE.

Parlez devant tous ; car je sens pour leurs maux une affliction plus vive que pour les miens.

CRÉON.

Je vais répéter ce que m'a dit le dieu. Phébus nous a clairement ordonné d'exterminer (2) de la ville le crime qui s'y nourrit, et de ne plus entretenir un mal qui nous souille.

ŒDIPE.

Quels sont nos moyens d'expiation ? quel crime pèse sur nous ?

CRÉON.

Il faut que l'exil ou le meurtre soit l'expiation du

(1) Hé bien, apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ?

Les Frères ennemis, acte II, scène 2.

(2) Joad, parlant à Abner, et supposant que c'est Dieu lui-même qui l'inspire, lui dit :

ŒDIPE ROI. 21 meurtre 5 car c'est un meurtre dont la ville porte la peine. OEDIPE. Et quel est l'homme sur qui a été commis ce meurtre? CŒÉON. Noos avions, prince, Laius pour roi de ce pays, avant que vous vftissiez prendre les rênes de cet État. ŒDIPE. Je le sais pour l'avoir ouï dire; car je ne l'ai jamais vu(1). CRÉON. Pour venger sa mort, l'oracle ordonne clairement de punir, quels qu'ils soient, ceux qui ont porté sur lui leurs mains homicides. (1) Voltaire, dans sa lettre sur l'OEdipe de Sophocle, s'étonne qu'Œdipe, roi de Thèbes depuis plusieurs années, ignorât les circonstances de la mort de Laius. Il me semble que Racine s'est fait la même objection, et qu'il a trouvé, pour se pénétrer de l'esprit de Sophocle bien plus que [wur le justifier, une réponse qui lui a fourni les vers suivants : Du plaisir de rdīncr une ilmc possédée, Oc tout le temps passé détourne sou idée ; Et de tout autre objet un esprit éloigné Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné. Lfī Frfrfj ennemu f acte Ht. icénc tt. De soins tumnltnieux un prince environné, Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ; L'avenir l'inquiétc, et le pré.snt le frappe; biais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe. Eilhtr^ acte II, scène 3. Dans le rang où Je suis élevé, Mon dmc, i ma grandeur tout entière attachée, > Des intérêts du sang est faiblement touchée. Efthér, acte II, ircne 1. Digilized by Google

meurtre ; car c'est un meurtre dont la ville porte la peine.

OEDIPE.

Et quel est l'homme sur qui a été commis ce meurtre ?

CRÉON.

Nous avons, prince, Laïus pour roi de ce pays, avant que vous vinssiez prendre les rênes de cet État.

OEDIPE.

Je le sais pour l'avoir ouï dire ; car je ne l'ai jamais vu (1).

CRÉON.

Pour venger sa mort, l'oracle ordonne clairement de punir, quels qu'ils soient, ceux qui ont porté sur lui leurs mains homicides.

(1) Voltaire, dans sa lettre sur l'OEdipe de Sophocle, s'étonne qu'OEdipe, roi de Thèbes depuis plusieurs années, ignorât les circonstances de la mort de Laïus. Il me semble que Racine s'est fait la même objection, et qu'il a trouvé, pour se pénétrer de l'esprit de Sophocle bien plus que pour le justifier, une réponse qui lui a fourni les vers suivants :

Du plaisir de régner une âme possédée,
De tout le temps passé détourne son idée ;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.

Les Frères ennemis, acte III, scène 11.

De soins tumultueux un prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe ;
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe.

Esther, acte II, scène 3.

Dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,

22 ŒDIPE ROI. ŒDIPE. Mais où sont-ils? où trouver la trace effacée d'un crime déjà si ancien? CRÉON. Dans cette terre , a dit l'oracle : ce qu'on cherche, on le trouve ; mais on laisse échapper ce qu'on néglige. ŒDIPE. Est-ce dans sa maison ou dans les champs , ou sur une terre étrangère que Laius périt assassiné? CRÉON. Il partait, disait-il, pour aller consulter les dieux, et il n'a plus reparu dans sa maison , depuis le moment de son départ. ŒDIPE. Mais n'y a-t-il aucun messager, aucun compagnon de voyage qui ait vu le crime et qui pourrait nous instruire si nous l'interrogeons? CRÉON. Tous sont morts , à l'exception d'un seul , que la peur a mis en fuite, et qui , de ce qu'il a vu , n'a jamais pu dire qu'une chose. ŒDIPE. Quelle chose? Un seul fait nous conduit souvent à la découverte des autres, pour peu qu'il fasse luire un rayon d'espérance. CRÉON. Des voleurs , a-t-il dit , sont venus l'attaquer, et il n'est pas tombé sous l'effort d'un seul bras, mais sous les coups de plusieurs. ŒDIPE. Et comment un brigand , s'il n'eût été poussé par l'argent de quelque Thébain , aurait-il si loin porté son audace? Digitized by Google

ŒDIPE ROI. 215 caÉON. C'est bien là ce que l'on soupçonnait; mais Laïus mort resta sans vengeur à cause du fléau qui désolait la ville. ŒDIPE. Et quel fléau fut assez terrible pour empêcher que votre roi étant ainsi assassiné, on ne recherchât les auteurs de sa mort? CRÉON. Le Sphinx, en nous forçant d'expliquer les énigmes qu'il nous proposait, nous fit négliger la recherche d'un crime difficile à découvrir. ŒDIPE. Eh bien, je remonterai à la source et je le découvrirai, moi. C'est fort à propos qu'Apollon, fort à propos que vous, Créon, -vous nous avez montré en faveur du mort la nécessité de cette recherche. Aussi, vous me verrez, plein d'un zèle légitime (I), rendre ce que je dois à Thèbes et à l'oracle du dieu. Ce n'est point pour des amis éloignés, c'est pour moi-même que je veux effacer cette souillure; car celui qui s'est fait l'assassin de Laïus, voudrait peut-être porter aussi sur moi ses mains sanguinaires. En vengeant sa mort, c'est ma vie que je défends. Mais hâtez-vous, mes enfants, quittez ces portiques, emportez ces tristes rameaux; qu'un autre rassemble ici le peuple de Cadmus; j'irai cependant m'occuper des soins qu'exige la circonstance. Ce jour va, si les dieux le permettent, éclairer notre salut ou notre ruine. (i) J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime. ^ IphtgtnU en .4uitU, acte IV, srenr .1. Je »c eondanne piii.s'un rmirroux tégilime. .Initronwr/ite, arin II, Rr^*nc Digitized by Google

CRÉON.

C'est bien là ce que l'on soupçonnait ; mais Laius mort resta sans vengeur à cause du fléau qui désolait la ville.

OEDIPE.

Et quel fléau fut assez terrible pour empêcher que votre roi étant ainsi assassiné, on ne recherchât les auteurs de sa mort ?

CRÉON.

Le Sphinx, en nous forçant d'expliquer les énigmes qu'il nous proposait, nous fit négliger la recherche d'un crime difficile à découvrir.

OEDIPE.

Eh bien, je remonterai à la source et je le découvrirai, moi. C'est fort à propos qu'Apollon, fort à propos que vous, Créon, vous nous avez montré en faveur du mort la nécessité de cette recherche. Aussi, vous me verrez, plein d'un zèle légitime (1), rendre ce que je dois à Thèbes et à l'oracle du dieu. Ce n'est point pour des amis éloignés, c'est pour moi-même que je veux effacer cette souillure ; car celui qui s'est fait l'assassin de Laius, voudrait peut-être porter aussi sur moi ses mains sanguinaires. En vengeant sa mort, c'est ma vie que je défends. Mais hâtez-vous, mes enfants, quittez ces portiques, emportez ces tristes rameaux ; qu'un autre rassemble ici le peuple de Cadmus ; j'irai cependant m'occuper des soins qu'exige la circonstance. Ce jour va, si les dieux le permettent, éclairer notre salut ou notre ruine.

(1) J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

Iphigénie en Aulide, acte IV, scène 3.

Je ne condamne plus un courage légitime.

2*1 ŒDIPE ROI. SCÈNE III. LE PRÊTRE DE JUPITER, LE
 CHOEUR. LE PÉTÈRE DE JIPIÈRE. Enfants, levons-nous. La faveur que
 nous étions venus solliciter ici , OEdipe vient de nous l'accorder. Puisse
 Apollon, qui nous a envoyé cet oracle , nous sauver et nous délivrer de nos
 maux! PREMIER INTERMÈDE. LE CHOEUR. STROPHÉE PREMIÈRE.
 O douce et propitiée voix de Jupiter, de l'opulent sanctuaire de Delphes ,
 qu'es-tu venue annoncer à l'illustre Thèbes? Saisi d'une sainte horreur, mon
 cœur est frémissant de crainte. Hélas! bienfaisant dieu de Délos, je suis
 tremblant devant toi ; quel sort nous réserves-tu en cet instant ou dans le
 long cours des heures? Oh I dis-le-moi , fils de la brillante Espérance ,
 oracle immortel I ANTI-STROPHÉE PREMIÈRE. Et toi, écoute ma prière,
 fille de Jupiter, divine Minerve ; écoute- la aussi , toi Diane , sa sœur , qui
 revêts la terre d'une chaste lumière et qui t'élèves au sein de nos murs sur
 un trône glorieux I Écoute-la , Pétès aux traits Invincibles; dieux sauveurs,
 écoutez-moi tous trois ! Et de même qu'autrefois, quand un premier fléau
 désolait notre ville, vous vîntes éteindre l'ardeur de ses ravages , venez
 aujourd'hui , venez encore nous sauver I STROPHÉE DEUXIÈME. ^ Grands
 dieux I je suis accablé sous le poids de mes

SCÈNE III.

LE PRÊTRE DE JUPITER , LE CHOEUR.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Enfants, levons-nous. La faveur que nous étions venus solliciter ici , OEdipe vient de nous l'accorder. Puisse Apollon, qui nous a envoyé cet oracle , nous sauver et nous délivrer de nos maux !

PREMIER INTERMÈDE.

LE CHOEUR.

STROPHE PREMIÈRE.

O douce et prophétique voix de Jupiter , de l'opulent sanctuaire de Delphes , qu'es-tu venue annoncer à l'illustre Thèbes ? Saisi d'une sainte horreur, mon cœur est frémissant de crainte. Hélas ! bienfaisant dieu de Délos, je suis tremblant devant toi ; quel sort nous réserves-tu en cet instant ou dans le long cours des heures ? Oh ! dis-le-moi , fils de la brillante Espérance , oracle immortel !

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

Et toi , écoute ma prière , fille de Jupiter , divine Minerve ; écoute-la aussi , toi Diane , sa sœur , qui revêts la terre d'une chaste lumière et qui t'élèves au sein de nos murs sur un trône glorieux ! Écoute-la , Phébus aux traits invincibles ; dieux sauveurs , écoutez-moi tous trois ! Et de même qu'autrefois , quand un premier fléau désolait notre ville , vous vîntes éteindre l'ardeur de ses ravages , venez aujourd'hui , venez encore nous sauver !

STROPHE DEUXIÈME.

ŒDIPE ROI. 25 maux; la peste dévore tout un peuple, et la sagesse humaine, désarmée, est impuissante à nous défendre. Les fruits de la terre , privés de leurs sucs nourriciers, ne peuvent plus mûrir; les femmes ne supportent plus les durs travaux de l'enfantement; tombant l'une sur l'autre, plus vites que l'oiseau léger, plus rapides que la flamme dévorante, les victimes s'entassent sur la rive infernale! ANTISTBOPHE DEUXIEME. La ville s'épuise en funérailles , et des générations entières, impitoyablement moissonnées, sont abandonnées sans pitié sur un sol jonché de cadavres! Les épouses, les mères en cheveux blancs, vont au pied des autels, dispersées chacune de leur côté, porter en suppliant le cri de leur douleur. Le pæan brille (I) mêlé à un concert de gémissements. Par pitié pour tant d'infortunes , ô resplendissante fille de Jupiter , envoie-nous ton gracieux secours ! STROPHE TROISIÈME. Fais que ce nouveau Mars qui , sans armes et sans bouclier , nous brûle en nous attaquant avec d'horribles clameurs , soit contraint de précipiter ses pas en arrière , bien loin de notre patrie , ou dans le vaste sein d'Âmphitrite , ou sur le rivage inhospitalier de la mer de Thrace. Notre mal est si affreux , que ce que la nuit épargne , le jour le détruit. Viens, puissant maître de la foudre , ô Jupiter , notre père , viens l'anéantir sous tes célestes carreaux I ANTISTBOPHE TROISIÈME. Dieu, destructeur des loups, tire de ton carquois d'or tes flèches victorieuses , pour nous en faire un (I) De me» amis les vol» brillaient en chn-iiir.

R»R4.*tOFR. 1*S. 3q>. :i Digilized by Coogic

maux; la peste dévore tout un peuple, et la sagesse humaine, désarmée, est impuissante à nous défendre. Les fruits de la terre, privés de leurs sucs nourriciers, ne peuvent plus mûrir; les femmes ne supportent plus les durs travaux de l'enfantement; tombant l'une sur l'autre, plus vites que l'oiseau léger, plus rapides que la flamme dévorante, les victimes s'entassent sur la rive infernale!

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

La ville s'épuise en funérailles, et des générations entières, impitoyablement moissonnées, sont abandonnées sans pitié sur un sol jonché de cadavres! Les épouses, les mères en cheveux blancs, vont au pied des autels, dispersées chacune de leur côté, porter en suppliant le cri de leur douleur. Le pæan brille (1) mêlé à un concert de gémissements. Par pitié pour tant d'infortunes, ô resplendissante fille de Jupiter, envoie-nous ton gracieux secours!

STROPHE TROISIÈME.

Fais que ce nouveau Mars qui, sans armes et sans bouclier, nous brûle en nous attaquant avec d'horribles clameurs, soit contraint de précipiter ses pas en arrière, bien loin de notre patrie, ou dans le vaste sein d'Amphitrite, ou sur le rivage inhospitalier de la mer de Thrace. Notre mal est si affreux, que ce que la nuit épargne, le jour le détruit. Viens, puissant maître de la foudre, ô Jupiter, notre père, viens l'anéantir sous tes célestes carreaux!

ANTISTROPHE TROISIÈME.

Dieu, destructeur des loups, tire de ton carquois d'or tes flèches victorieuses, pour nous en faire un

2fi ŒDIPE ROI rempart contre la fureur de notre ennemi. Et toi , Diane, prends pour nous défendre les éclairs embrasés que tu promènes sur le mont lycien. Je t'invoque aussi , toi qui marches la tête ceinte d'une mitre d'or, toi que Thèbes reconnaît pour son protecteur et son maître, dieu du vin, Bacchus, Evius, compagnon des Ménades ; parais pour consumer, sous le feu de tes torches , ce dieu abhorré des autres dieux. SCÈNE IV. *

ŒDIPE, LE CHŒUR, TIRÉSIAS. ŒDIPE. Vous faites des vœux , et vos vœux seront exaucés. Si vous consentez à suivre mes conseils et à seconder les efforts que je vais tenter pour vous sauver, vous trouverez un remède et un soulagement à vos maux. Ignorant de ce qui s'est dit, ignorant de ce qui s'est fait, je "vais parler 5 car je ne pourrais porter bien loin mes recherches , n'ayant aucun indice pour me diriger. Maintenant donc que de tous les habitants de cette ville je suis le moins ancien, voici ce que j'ai à vous prescrire, à vous tous Thébains. Si quelqu'un de vous connaît le meurtrier qui autrefois frappa Laius, fils de Labdacus, je lui ordonne de me révéler tout ce qu'il sait. Que s'il s'obstine dans le silence , pour ne pas devenir lui-même son accusateur, qu'il se rassure. La seule disgrâce qu'il aura à subir, sera de sortir de Thèbes , sans qu'il lui soit fait aucun mal. Si , au contraire, c'est un homme étranger à ce pays qu'il a à nous désigner comme meurtrier, qu'il le désigne; je le récompenserai royalement, et ma reconDigitized by Google

rempart contre la fureur de notre ennemi. Et toi, Diane, prends pour nous défendre les éclairs embrasés que tu promènes sur le mont lycien. Je t'invoque aussi, toi qui marches la tête ceinte d'une mitre d'or, toi que Thèbes reconnaît pour son protecteur et son maître, dieu du vin, Bacchus, Evius, compagnon des Ménades; parais pour consumer, sous le feu de tes torches, ce dieu abhorré des autres dieux.

SCÈNE IV.

OEDIPE, LE CHOEUR, TIRÉSIAS.

OEDIPE.

Vous faites des vœux, et vos vœux seront exaucés. Si vous consentez à suivre mes conseils et à seconder les efforts que je vais tenter pour vous sauver, vous trouverez un remède et un soulagement à vos maux. Ignorant de ce qui s'est dit, ignorant de ce qui s'est fait, je vais parler; car je ne pourrais porter bien loin mes recherches, n'ayant aucun indice pour me diriger. Maintenant donc que de tous les habitants de cette ville je suis le moins ancien, voici ce que j'ai à vous prescrire, à vous tous Thébains. Si quelqu'un de vous connaît le meurtrier qui autrefois frappa Laïus, fils de Labdacus, je lui ordonne de me révéler tout ce qu'il sait. Que s'il s'obstine dans le silence, pour ne pas devenir lui-même son accusateur, qu'il se rassure. La seule disgrâce qu'il aura à subir, sera de sortir de Thèbes, sans qu'il lui soit fait aucun mal. Si, au contraire, c'est un homme étranger à ce pays qu'il a à nous désigner comme meurtrier. qu'il le dé-

ŒDIPE ROI. 27 naissance s'ajoutera à mes autres dons. Mais si vous ensevelissez ce secret dans l'oubli; si quelqu'un, tremblant pour le sort d'un ami ou pour le sien, m'en dérobe la connaissance, j'ai pour le punir d'autres moyens qu'il faut que je vous dise. Je défends aux Thébains de permettre que cet homme, quel qu'il soit, trouve sur cette terre soumise à ma puissance et à mon sceptre, personne pour lui parler, personne pour le faire participer à nos vœux et à nos sacrifices, personne pour lui offrir l'eau lustrale; et je leur ordonne à tous de le repousser de leurs foyers, car c'est lui qui est pour nous l'objet impur que l'oracle d'Apollon vient de nous signaler. A cette conduite, le dieu de Pytho et le roi que vous pleurez doivent me reconnaître pour leur auxiliaire. Puisse le meurtrier, soit qu'il cache lui-même son crime, soit qu'il ait des complices, désormais malheureux, consumer misérablement sa malheureuse vie; et puisse-je moi-même, dans le cas où il m'arriverait de le laisser asseoir à mon foyer, s'il m'était connu, subir tous les maux que mes imprécations ont appelés sur les autres ! Vous, songez à exécuter fidèlement mes ordres, et pour moi, et pour Apollon, et pour cette ville qui périt ainsi par ta stérilité et par l'oubli (i) des dieux. Non, le ciel ne nous fit-il pas un devoir de le rechercher, vous ne pourriez pas laisser ce crime impuni. Quand un assassinat vous (l) Sophocle nous montre, par le motif même qu'il emploie, que, pour attirer sur soi la colère des dieux, il n'est pas nécessaire de commettre une action sacrilège, il suffit de les négliger)) pour mériter d'être puni. Racine fait du mot oubli un savant usage, dont j'ai essayé de profiter : Et nourrir dans son Ame l'enfant de sa mère et Voué de sa femme. Dürannituâ . acte 111, scène 5. Digitized by Google

naissance s'ajoutera à mes autres dons. Mais si vous ensevelissez ce secret dans l'oubli; si quelqu'un, tremblant pour le sort d'un ami ou pour le sien, m'en dérobe la connaissance, j'ai pour le punir d'autres moyens qu'il faut que je vous dise. Je défends aux Thébains de permettre que cet homme, quel qu'il soit, trouve sur cette terre soumise à ma puissance et à mon sceptre, personne pour lui parler, personne pour le faire participer à nos vœux et à nos sacrifices, personne pour lui offrir l'eau lustrale; et je leur ordonne à tous de le repousser de leurs foyers, car c'est lui qui est pour nous l'objet impur que l'oracle d'Apollon vient de nous signaler. A cette conduite, le dieu de Pytho et le roi que vous pleurez doivent me reconnaître pour leur auxiliaire. Puisse le meurtrier, soit qu'il cache lui-même son crime, soit qu'il ait des complices, désormais malheureux, consumer misérablement sa malheureuse vie; et puisse-je moi-même, dans le cas où il m'arriverait de le laisser asseoir à mon foyer, s'il m'était connu, subir tous les maux que mes imprécations ont appelés sur les autres! Vous, songez à exécuter fidèlement mes ordres, et pour moi, et pour Apollon, et pour cette ville qui périt ainsi par la stérilité et par l'oubli (1) des dieux. Non, le ciel ne nous fit-il pas un devoir de le rechercher, vous ne pourriez pas laisser ce crime impuni. Quand un assassinat vous

(1) Sophocle nous montre, par le mot même qu'il emploie, que, pour attirer sur soi la colère des dieux, il n'est pas nécessaire de commettre une action sacrilège, il suffit de les négliger pour mériter d'être puni. Racine fait du mot *oubli* un savant usage, dont j'ai essayé de profiter :

28 ŒDIPE ROI. a enlevé un excellent homme, votre roi, vous devez le venger. Pour moi qui , maintenant , suis assis au trône qu'il occupait autrefois; moi qui possède et son lit et sa femme ; moi dont les enfants seraient unis aux siens par un lien commun , si les dieux l'eussent permis; mais la fortune le priva du bonheur d'être père (1); je trouverai dans toutes ces pensées des motifs pour m'animer à sa vengeance, comme à celle démon père ; et je vais tenter toutes les voies pour chercher à découvrir l'assassin. C'est ainsi que je sers le fils de Labdacus , le sang de Polydore, du vieux Cadmus et de l'antique Agénor. Quant à ceux qui refuseront de m'obéir, puissent les dieux rendre leurs champs inféconds et leurs femmes stériles ; puissent-ils les frapper eux-mêmes de la mort affreuse que je leur ai souhaitée, et d'une plus affreuse encore! Mais pour vous, Thébains, qui approuvez ces mesures, je souhaite que toujours la justice vous soit en aide, et que les dieux répandent à jamais sur vous leurs faveurs. LE CHOEUB. Puisque vos imprécations m'y forcent, écoutez-moi, prince , je vais parier. Je n'ai point assassiné Laius et je ne puis vous découvrir son assassin. C'était au dieu qui a ordonné cette recherche , à nous dire qui l'a tué. (1) Remarquez qu'il y a dans la phrase grecque un embarras de construction, non pas un embarras qui annonce le défaut d'art , mais un embarras savant qui répond au désordre de la pensée, et annonce que celui qui parle oublie l'arrangement des mots pour suivre les divers mouvements du sentiment qui l'anime. C'est un artifice familier à Racine : O dieux ! mes serments , mes parjures , Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures, Mon dt^scspolr, mes yeux de pleurs toujours noyés; « Quels témoins croirez-vous si vous ne les croyez? Àndromaqt , acte IV, scètr .“î. Digitized by Google

a enlevé un excellent homme , votre roi , vous devez le venger. Pour moi qui , maintenant , suis assis au trône qu'il occupait autrefois ; moi qui possède et son lit et sa femme ; moi dont les enfants seraient unis aux siens par un lien commun , si les dieux l'eussent permis ; mais la fortune le priva du bonheur d'être père (1) ; je trouverai dans toutes ces pensées des motifs pour m'animer à sa vengeance, comme à celle de mon père ; et je vais tenter toutes les voies pour chercher à découvrir l'assassin. C'est ainsi que je sers le fils de Labdacus , le sang de Polydore , du vieux Cadmus et de l'antique Agénor. Quant à ceux qui refuseront de m'obéir , puissent les dieux rendre leurs champs inféconds et leurs femmes stériles ; puissent-ils les frapper eux-mêmes de la mort affreuse que je leur ai souhaitée , et d'une plus affreuse encore ! Mais pour vous , Thébains , qui approuvez ces mesures , je souhaite que toujours la justice vous soit en aide , et que les dieux répandent à jamais sur vous leurs faveurs.

LE CHOEUR.

Puisque vos imprécations m'y forcent , écoutez-moi , prince , je vais parler. Je n'ai point assassiné Laïus et je ne puis vous découvrir son assassin. C'était au dieu qui a ordonné cette recherche , à nous dire qui l'a tué.

(1) Remarquez qu'il y a dans la phrase grecque un embarras de construction , non pas un embarras qui annonce le défaut d'art , mais un embarras savant qui répond au désordre de la pensée , et annonce que celui qui parle oublie l'arrangement des mots pour suivre les divers mouvements du sentiment qui l'anime. C'est un artifice familier à Racine :

O dieux ! mes serments , mes parjures ,
Ma fuite , mon retour , mes respects , mes injures ,
Mon désespoir , mes yeux de pleurs toujours noyés ;

ŒDIPE ROI. 29 ŒDIPPE. Vous avez raison ; mais nul homme ne peut contraindre les dieux à révéler ce qu'ils ont résolu de taire. LE CHŒUR. A ce que j'ai dit , je pourrais ajouter une seconde chose que je crois utile. ŒDIPE. Ajoutez-en une troisième, si vous le pouvez, et ne craignez pas de vous expliquer. LE CHŒUR. Tirésias est(1), je le sais, éclairé sur l'avenir comme Apollon lui-même ; en l'interrogeant sur ce mystérieux événement, on pourrait, prince, en éclairer les ténèbres. ŒDIPE. C'est un soin que je n'ai pas négligé : déjà, d'après l'avis de Créon , j'ai envoyé deux messagers; je m'étonne qu'ils se fassent si longtemps attendre. LE CHŒUR. Il y a bien encore quelques rumeurs sourdes et anciennes que l'on peut étudier. ŒDIPE. Quelles sont ces rumeurs ? Je veux examiner jusqu'au plus léger indice. LE CHŒUR. Laïus fut, dit-on, assassiné par des voyageurs. ŒDIPE. Je l'ai oui dire aussi ; mais personne ne connaît celui qui l'a dit. II) Mais r.alclias rst ici, Calciias si renommé.' Qui des secrets des dieux fut toujours inforiiié. I.c cici souvent lui parle : instruit par un tel maître . Il sait tout ce ipii fut et tout ce qui doit être. /phigrtiir rn t srte II, wénf i, ."5. Digitized by Google

ŒDIPE.

Vous avez raison ; mais nul homme ne peut contraindre les dieux à révéler ce qu'ils ont résolu de taire.

LE CHŒUR.

A ce que j'ai dit , je pourrais ajouter une seconde chose que je crois utile.

ŒDIPE.

Ajoutez-en une troisième, si vous le pouvez, et ne craignez pas de vous expliquer.

LE CHŒUR.

Tirésias est (1), je le sais, éclairé sur l'avenir comme Apollon lui-même ; en l'interrogeant sur ce mystérieux événement, on pourrait, prince, en éclairer les ténèbres.

ŒDIPE.

C'est un soin que je n'ai pas négligé : déjà, d'après l'avis de Créon, j'ai envoyé deux messagers ; je m'étonne qu'ils se fassent si longtemps attendre.

LE CHŒUR.

Il y a bien encore quelques rumeurs sourdes et anciennes que l'on peut étudier.

ŒDIPE.

Quelles sont ces rumeurs ? Je veux examiner jusqu'au plus léger indice.

LE CHŒUR.

Laius fut, dit-on, assassiné par des voyageurs.

ŒDIPE.

Je l'ai ouï dire aussi ; mais personne ne connaît celui qui l'a dit.

(1) Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,

30 ŒDIPE ROY. LE CHŒUR. Pour peu qu'il soit accessH)le à la crainte , H n'attendra pas l'effet de vos terribles inipréeatiuDS. ŒDIPE. Celui qui n'a pas craint de commettre le crime» ne n'aindra pas mes menaces. SCÈNE V. LE CHŒUR, Œ:DIPE, TIRÉSIAS. LE CHŒUR. Voici quelqu'un qui saura bien le découvrir; déjà l'on nous amène ici le divin prophète, le seul homme qui porte la vérité dans son sein. ŒDIPE. O Tirésias! toi qui vois tout, les choses qu'on te cache non moins que celles qu'on te révèle; ce qui se passe dans le ciel, aussi bien que ce qui se fait sur la terre; quoique tes yeux soient fermés (1), tu sais quel mal dévore Thèbes. Pour la sauver, prince des augures , tu es le seul que nous puissions implorer; Phébus , et déjà peut-être les messagers t'en ont instruit, a répondu à nos envoyés que nous ne trouverions un remède à nos maux que lorsque après avoir découvert les meurtriers de Laïus, nous les aurions mis à mort ou expulsés de ce pays. Ne nous envie (2)donc pas, ou (1) l'éternelle lueur à ses yeux éclipse, Éclairc encore son âme et luit dans sa pensée. M. J. CüàiuKB , Ohdipf Roi , acte II , scène i. (2) Racine a donné au verbe envier \a. signification de refuser, Iraduisant en cela le mot grec qu'Horace avait aussi fait passer dans la langue latine : Digilized by Coogic

LE CHOEUR.

Pour peu qu'il soit accessible à la crainte, il n'attendra pas l'effet de vos terribles imprécations.

OEDIPE.

Celui qui n'a pas craint de commettre le crime, ne craindra pas mes menaces.

SCÈNE V.

LE CHOEUR, OEDIPE, TIRÉSIAS.

LE CHOEUR.

Voici quelqu'un qui saura bien le découvrir ; déjà l'on nous amène ici le divin prophète, le seul homme qui porte la vérité dans son sein.

OEDIPE.

O Tirésias ! toi qui vois tout, les choses qu'on te cache non moins que celles qu'on te révèle ; ce qui se passe dans le ciel, aussi bien que ce qui se fait sur la terre ; quoique tes yeux soient fermés (1), tu sais quel mal dévore Thèbes. Pour la sauver, prince des augures, tu es le seul que nous puissions implorer ; Phébus, et déjà peut-être les messagers t'en ont instruit, a répondu à nos envoyés que nous ne trouverions un remède à nos maux que lorsque après avoir découvert les meurtriers de Laïus, nous les aurions mis à mort ou expulsés de ce pays. Ne nous envie (2) donc pas, ou

(1) L'éternelle lumière, à ses yeux éclipse,
Éclaire encor son âme et luit dans sa pensée.

M. J. CHÉNIER, *OEdipe Roi*, acte II, scène 1.

(2) Racine a donné au verbe *envier* la signification de refuser, traduisant en cela le mot grec qu'Horace avait aussi fait passer

ŒDIPE ROI. 31 le chant fatidique des oiseaux , ou les autres voix prophétiques que tu sais faire parler. Sauve ta personne et ta patrie; sauve-moi moi-même, sauve-nous nous tous du danger d'une profanation sacrilège. De toi dépend notre salut; songe que servir ses concitoyens de toutes les ressources de son art et de sa puissance, c'est, pour l'homme, le plus glorieux des ti'avaux. TIRÉSIAS. Âh ! ah ! que la science est un don funeste , quand elle n'est d'aucune utilité pour celui qui la possède. Je le savais , mais je l'ai oublié , sans cela je ne serais pas venu ici. ŒDIPE. Qu'y a-t-il ? Tu nous arrives bien découragé ! TIRÉSIAS. Renvoyez-moi dans ma maison : si vous me laissez partir, nous porterons plus facilement , vous le fardeau de vos douleurs , moi celui des miennes. ŒDIPE. Tu ne respecterais ni la justice, ni les égards que tu dois à la ville qui t'a nourri , si tu la privais du secours de ta divination. TIRÉSIAS. Vos paroles , je le vois , ne tendent à rien de bon Ou vous lu'eoviez, en Pestât où Je suis, La triste liberté de pleurer mes ennuis? ÀUsandre , acte IV, scène 2. Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté, Enviât à nos yeux sa naissante beauté , etc. Britannicus , acte II, scène 2. Pourquoi in'cnvicz-vous l'air que vous respirez? Bérénice, acte IV, scène Et le roi nrenvinnt une mort si .soodainc, etc. MiîhrUtate , acte V, scène Digitized by Google

le chant fatidique des oiseaux , ou les autres voix prophétiques que tu sais faire parler. Sauve ta personne et ta patrie ; sauve-moi moi-même , sauve-nous nous tous du danger d'une profanation sacrilège. De toi dépend notre salut ; songe que servir ses concitoyens de toutes les ressources de son art et de sa puissance , c'est , pour l'homme , le plus glorieux des travaux.

TIRÉSIAS.

Ah ! ah ! que la science est un don funeste , quand elle n'est d'aucune utilité pour celui qui la possède. Je le savais , mais je l'ai oublié , sans cela je ne serais pas venu ici.

OEDIPE.

Qu'y a-t-il ? Tu nous arrives bien découragé !

TIRÉSIAS.

Renvoyez-moi dans ma maison : si vous me laissez partir , nous porterons plus facilement , vous le fardeau de vos douleurs , moi celui des miennes.

OEDIPE.

Tu ne respecterais ni la justice , ni les égards que tu dois à la ville qui t'a nourri , si tu la privais du secours de ta divination.

TIRÉSIAS.

Vos paroles , je le vois , ne tendent à rien de bon

Ou si vous m'enviez , en l'état où je suis ,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

Alexandre , acte IV , scène 2.

Soit que son cœur , jaloux d'une austère fierté ,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté , etc.

Britannicus , acte II , scène 2.

Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

Bérénice , acte IV , scène 5.

ŒDIPE ROI. pour vous; je ne voudrais pas que les miennes conduisissent à une fin semblable. LE CHŒUR. Au nom des dieux , toi , le plus sage des hommes, ne nous refuse pas tes oracles : nous t'en conjurons, nous tous qui sommes ici suppliants devant toi. TIRÉSIAS. Si je suis sage, vous tous ne l'êtes guère; mais je ne me résoudrai jamais à vous révéler mes tristes prophéties, parce que je ne veux pas révéler vos malheurs. ŒDIPE. Que dis-tu? Tu tairais ce que tu sais ! Mais veux-tu donc nous trahir? Veux-tu achever la ruine de Thèbes ? TIRÉSIAS. Je veux vous épargner des douleurs, à vous et à moi. Pourquoi donc m'interroger inutilement? Vous n'obtiendrez aucune réponse. ŒDIPE. O le méchant homme! car tu irriterais un rocher. Ne parleras-tu pas enfin , et seras-tu toujours si insensible et si opiniâtre? TIRÉSIAS. Vous m'accusez d'opiniâtreté; et sans vous apercevoir que c'est vous qui êtes opiniâtre , c'est moi que vous blâmez. ŒDIPE. Et qui pourrait ne pas s'irriter de tes paroles, et de ton silence injurieux pour cette ville? TIRÉSIAS. La vérité se révélera bien toute seule , en dépit de mon silence. Digilized by Google

pour vous ; je ne voudrais pas que les miennes conduisissent à une fin semblable.

LE CHŒUR.

Au nom des dieux , toi , le plus sage des hommes , ne nous refuse pas tes oracles : nous t'en conjurons , nous tous qui sommes ici suppliants devant toi.

TIRÉSIAS.

Si je suis sage, vous tous ne l'êtes guère ; mais je ne me résoudrai jamais à vous révéler mes tristes prophéties , parce que je ne veux pas révéler vos malheurs.

ŒDIPE.

Que dis-tu ? Tu tairais ce que tu sais ! Mais veux-tu donc nous trahir ? Veux-tu achever la ruine de Thèbes ?

TIRÉSIAS.

Je veux vous épargner des douleurs , à vous et à moi. Pourquoi donc m'interroger inutilement ? Vous n'obtiendrez aucune réponse.

ŒDIPE.

O le méchant homme ! car tu irriterais un rocher. Ne parleras-tu pas enfin , et seras-tu toujours si insensible et si opiniâtre ?

TIRÉSIAS.

Vous m'accusez d'opiniâtreté ; et sans vous apercevoir que c'est vous qui êtes opiniâtre , c'est moi que vous blâmez.

ŒDIPE.

Et qui pourrait ne pas s'irriter de tes paroles , et de ton silence injurieux pour cette ville ?

TIRÉSIAS.

La vérité se révélera bien toute seule , en dépit de

ŒDIPE ROI. 33 ŒDIPE. Puisqu'elle se révélera, tu ne dois pas
 craindre de me la dire. , TIBÉSIAS. Je n'ajouterai pas un mot de plus ;
 écoutez maintenant , si vous le voulez , les sauvages (1) conseils de votre
 colère. ŒDIPE. Eh bien, je cède au transport qui m'anime {2}, et je vais dire
 ce que je sais. Apprends que je crois que c'est toi qui as conçu le crime. Tu
 l'as commis autant qu'on peut le faire quand on ne trempe pas ses mains
 dans le sang.; et si tu n'étais pas aveugle, je dirais que tu en es le seul
 auteur. TIBÉSIAS. Vraiment...! Et je vous ordonne, moi, d'obéir au décret
 que vous avez rendu. Cessez , dès ce moment , d'avoir des entretiens avec
 ces Thébains; cessez d'en (I) Racine a fait paaser dans ses vers, en lui
 donnant une valeur tout à fait semblable , le mot sauvage, qui est ici la
 traduction littérale de Sophocle : David, par ses accords touchants, Calmait
 d'un roi Jaloui la sauvage tristesse. ^ither, acte III, scène 3. C>ue sert de
 rirrllcr par un orgueil sauvage? AlesMdre t sete I, scène s. Que Joad mette
 un frein a son zèle sauvage, Atkttlie , acte II , scène b. (3) Je me livre en
 aveugle au transport qui m'entraîne. Aadromaque , acte I , scène i. Ma
 colère à scs yeux n'a paru qu'à demi. Je veux la braver à sa vue Et donner a
 ma haine une Juste étendue. Androniftjm- , ocle II . mène i. Digitized by
 Google

OEDIPE.

Puisqu'elle se révélera, tu ne dois pas craindre de me la dire.

TIRÉSIAS.

Je n'ajouterai pas un mot de plus ; écoutez maintenant, si vous le voulez, les sauvages (1) conseils de votre colère.

OEDIPE.

Eh bien, je cède au transport qui m'anime (2), et je vais dire ce que je sais. Apprends que je crois que c'est toi qui as conçu le crime. Tu l'as commis autant qu'on peut le faire quand on ne trempe pas ses mains dans le sang ; et si tu n'étais pas aveugle, je dirais que tu en es le seul auteur.

TIRÉSIAS.

Vraiment... ! Et je vous ordonne, moi, d'obéir au décret que vous avez rendu. Cessez, dès ce moment, d'avoir des entretiens avec ces Thébains ; cessez d'en

(1) Racine a fait passer dans ses vers, en lui donnant une valeur tout à fait semblable, le mot *sauvage*, qui est ici la traduction littérale de Sophocle :

David, par ses accords touchants,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse.

Esther, acte III, scène 3.

Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ?

Alexandre, acte I, scène 2.

Que Joad mette un frein à son zèle sauvage.

Athalie, acte II, scène 5.

(2) Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.

Andromaque, acte I, scène 1.

Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi.

.....

Je veux la braver à sa vue

.....

Si ŒDIPE KOI. avoir avec moi , car vous êtes l'objet impur qui souille cette terre. CEDIPE. As-tu assez peu de pudeur pour avancer de semblables impostures (1); et crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance ? TIBÉSIAS. Je ne la crains pas : j'ai pour me défendre la vérité, que je nourris dans mon sein. CEDIPE. Et qui te l'a enseignée? Ce n'est certainement pas ton art. TIBÉSIAS. Vous ; car c'est vous qui m'avez contraint à parler, quand je voulais me taire. ŒDIPE. Qu'as-tu dit? Répète-le encore, afin que je le sache mieux. [tibésias. Ne ra'avez-vous pas compris la première fois; on bien voudriez-vous me mettre à l'épreuve, en me faisant parler? ŒDIPE. Non ; mais je voudrais te bien comprendre. Dis-le moi donc une seconde fois. TIBÉSIAS. Je dis que c'est vous qui êtes l'assassin du roi dont vous cherchez à découvrir le meurtrier. U) La pcrOdï ! à quel point son insolence monte t Ltâ Frres canemii . acte t , scène U Poiivee-ious sans rougir m'accuser d'im tel crime? Akxandre . acte I , scène 'X AU' (luc (on impudence excite mon courroux. Pbcdrt . acte IV, scène a. Digitized by Google

avoir avec moi, car vous êtes l'objet impur qui souille cette terre.

ŒDIPE.

As-tu assez peu de pudeur pour avancer de semblables impostures (1); et crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance?

TIRÉSIAS.

Je ne la crains pas : j'ai pour me défendre la vérité, que je nourris dans mon sein.

ŒDIPE.

Et qui te l'a enseignée? Ce n'est certainement pas ton art.

TIRÉSIAS.

Vous; car c'est vous qui m'avez contraint à parler, quand je voulais me taire.

ŒDIPE.

Qu'as-tu dit? Répète-le encore, afin que je le sache mieux.

[TIRÉSIAS.

Ne m'avez-vous pas compris la première fois; ou bien voudriez-vous me mettre à l'épreuve, en me faisant parler?

ŒDIPE.

Non; mais je voudrais te bien comprendre. Dis-le moi donc une seconde fois.

TIRÉSIAS.

Je dis que c'est vous qui êtes l'assassin du roi dont vous cherchez à découvrir le meurtrier.

(1) La perfide! à quel point son insolence monte!

Les Frères ennemis, acte I, scène 6.

Pouvez-vous sans rougir m'accuser d'un tel crime?

Alexandre, acte I, scène 3.

ŒDIPE ROI. 85 ŒDIPE. Tu n'auras pas à t'applaudir de m'avoir deux fois adressé d'insultantes paroles. TIBÉSIAS. Voulez-vous que je vous en adresse d'autres, afin de mieux irriter votre cœur? ŒDIPE. Tant que tu voudras 4 elles seront sur moi sans effet. TIBÉSIAS. Je vous dis que vous entretenez , sans le savoir, un commerce impur avec ce que vous avez de plus cher, et que vous ne voyez pas tout votre malheur. ŒDIPE. Penses-tu pouvoir parler ainsi toujours impunément? TIBÉSIAS. Oui , tant que la vérité, aura quelque crédit, ŒDIPE. Elle en a, excepté quand elle vient de toi; mais, de toi , comment pourrait-elle en avoir? Tes oreilles, ton esprit et tes yeux sont constamment fermés à sa lumière. TIBÉSIAS. Je vous plains de me faire des reproches, qui bientôt ne vous seront épargnés à vous par aucun Thébain.J^ ŒDIPE. Tu vis dans une nuit éternelle : ainsi ni moi , ni aucun de ceux qui voient la lumière, ne peut se ressentir de tes atteintes. TIBÉSIAS. Les destins ne veulent pas que vous tombiez sous mes coups. Apollon saura bien suffire ; c'est lui qui s'est chargé de vous punir.

Digitized by Gcôgle

OEDIPE.

Tu n'auras pas à t'applaudir de m'avoir deux fois adressé d'insultantes paroles.

TIRÉSIAS.

Voulez-vous que je vous en adresse d'autres, afin de mieux irriter votre cœur?

OEDIPE.

Tant que tu voudras; elles seront sur moi sans effet.

TIRÉSIAS.

Je vous dis que vous entretenez, sans le savoir, un commerce impur avec ce que vous avez de plus cher, et que vous ne voyez pas tout votre malheur.

OEDIPE.

Penses-tu pouvoir parler ainsi toujours impunément?

TIRÉSIAS.

Oui, tant que la vérité aura quelque crédit.

OEDIPE.

Elle en a, excepté quand elle vient de toi; mais, de toi, comment pourrait-elle en avoir? Tes oreilles, ton esprit et tes yeux sont constamment fermés à sa lumière.

TIRÉSIAS.

Je vous plains de me faire des reproches, qui bientôt ne vous seront épargnés à vous par aucun Thébain.]

OEDIPE.

Tu vis dans une nuit éternelle : ainsi ni moi, ni aucun de ceux qui voient la lumière, ne peut se ressentir de tes atteintes.

TIRÉSIAS.

Les destins ne veulent pas que vous tombiez sous mes coups. Apollon saura bien suffire ; c'est lui qui

36 ŒDIPE ROI. ŒDIPE. Est-ce à Créon, ou à toi qu'il faut attribuer ces belles découvertes? TIBÉSIAS. t Créon ne vous fait aucun mal , c'est vous qui vous nuisez à vous-même. ŒDIPE. O richesse, ô royauté(1), 6 sagesse qui nous élève au-dessus du vulgaire I combien dans cette vie , où (1) La tristesse qu'inspirent les dégoûts attachés à la royauté , et que Sophocle peint en quelques vers d'une manière si admirable, a dû plus d'une fois trouver un écho sur la lyre de Racine, et ne peut-on pas regarder les vers suivants comme une imitation (le ce beau passage-' Ce sceptre , cet empire , Et ce* profonds respects que la terreur inspire , A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur. Et faUgucnl souvent leur triste possesseur. Ejlher, acte II, srènc 7. Heureux qui , satisfait de son liumbic fortune , Libre du Joug superbe où je suis attaché . Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché! Iphigénie , acte 1 , scèaa 1 . Cruelle ambition , dont la noire malice Conduit tout le monde au trépas. Et qui , feignant d'ouvrir le trône sous nos pas , Ne nous ouvre qu'un précipice, Que tu caches d'égarements ! Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amants ! Que leurs chutes sont déplorables ! Mais que lu fais d'innocents avec eux ; Et que tu fais de misérables. En faisant un ambitieux I ter Frerfj rasemij , arle V, srène 1. Le trône fut toujours un dangereux abîme; La foudre l'envbronn aussi bien que le crime. Lts Fr'tres e/iiiemu , acte IV, scene 3. Triste destin des rois ! esclaves que nous sommes Et des rigueurs du sort et des discours des hommes , etc.? Iphigénie, afic I. irènr S. Digilized by Google

ŒDIPE.

Est-ce à Créon, ou à toi qu'il faut attribuer ces belles découvertes?

TIRÉSIAS.

[Créon ne vous fait aucun mal , c'est vous qui vous nuisez à vous-même.

ŒDIPE.

O richesse, ô royauté(1), ô sagesse qui nous élèves au-dessus du vulgaire! combien dans cette vie, où

(1) La tristesse qu'inspirent les dégoûts attachés à la royauté, et que Sophocle peint en quelques vers d'une manière si admirable, a dû plus d'une fois trouver un écho sur la lyre de Racine, et ne peut-on pas regarder les vers suivants comme une imitation de ce beau passage :

Ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.

Esther, acte II, scène 7.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

Iphigénie, acte I, scène 1.

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tout le monde au trépas,
Et qui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvre qu'un précipice,
Que tu caches d'égarements!
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amants!
Que leurs chutes sont déplorables!
Mais que tu fais d'innocents avec eux;
Et que tu fais de misérables,
En faisant un ambitieux!

Les Frères ennemis, acte V, scène 1.

Le trône fut toujours un dangereux abîme;
La foudre l'environne aussi bien que le crime.

Les Frères ennemis, acte IV, scène 3.

Triste destin des rois! esclaves que nous sommes

Malheureusement du sort et des discours des hommes. etc. 2

(JKDIPE ROI. r.: s'agitent tant d'ambitions, est grande t'envie qui veille autour de vous , si pour un sceptre que Thèbes u remis dans mes mains, non pas comme le prix de mn brigue, mais comme un don de son amour, Créon, mon Adèle, mon ancien ami, m'attaque dans l'ombre, et si , pour me renverser, il s'unit à un artificieux devin , à un rusé magicien , clairvoyant quand on lui offre de l'or, aveugle quand on réclame les lumières de sa science! Car voyons, dis-moi, habile devin, quand t'es-tu montré? Pourquoi, lorsque le Sphinx proposait ici ses énigmes, n'as-tu pas trouvé le mot qui devait délivrer les Ttiébains? C'était cependant nnedifficnité que tout homme ne pouvait pas résoudre, elle était digne d'un devin ^ mais ton esprit n'a été inspiré alors ni par tes oiseaux fatidiques ni par les dieux ; c'est moi , Œdipe , moi, étranger à ton art , qui suis venu mettre fin à ce fléau , seul avec mon génie, sans que tes oiseaux m'eussent rien appris. Kt voilà celui que lu voudrais détrôner, dans l'espérance d'aller près de Créon t'asseoir à ma place; mais crains que toi et l'auteur de cette fourbe obscure vous n'alliee expier votre audace dans les pleurs : déjà même, si Je n'excusais pas le délire d'un vieillard, tu aurais appris à tes dépens à mieux gouverner ta langue LS CHCEUB. Ses paroles nous paraissent inspirées par la colère, et les vôtres, Œdipe, me le semblent aussi. Laissons donc ce langage irritant, pour chercher les meilleurs moyens de nous conformer aux oracles d'Apolion. TIBÉSIAS. Vous êtes roi ; mais je dois avoir la liberté de vous répondre , car c'est un privilège dont je ne me laisserai 4 Digitized by Google

s'agitent tant d'ambitions, est grande l'envie qui veille autour de vous, si pour un sceptre que Thèbes a remis dans mes mains, non pas comme le prix de ma brigue, mais comme un don de son amour, Créon, mon fidèle, mon ancien ami, m'attaque dans l'ombre, et si, pour me renverser, il s'unit à un artificieux devin, à un rusé magicien, clairvoyant quand on lui offre de l'or, aveugle quand on réclame les lumières de sa science ! Car voyons, dis-moi, habile devin, quand t'es-tu montré ? Pourquoi, lorsque le Sphinx proposait ici ses énigmes, n'as-tu pas trouvé le mot qui devait délivrer les Thébains ? C'était cependant une difficulté que tout homme ne pouvait pas résoudre, elle était digne d'un devin ; mais ton esprit n'a été inspiré alors ni par tes oiseaux fatidiques ni par les dieux ; c'est moi, OEdipe, moi, étranger à ton art, qui suis venu mettre fin à ce fléau, seul avec mon génie, sans que tes oiseaux m'eussent rien appris. Et voilà celui que tu voudrais détrôner, dans l'espérance d'aller près de Créon t'asseoir à ma place ; mais crains que toi et l'auteur de cette fourbe obscure vous n'alliez expier votre audace dans les pleurs : déjà même, si je n'excusais pas le délire d'un vieillard, tu aurais appris à tes dépens à mieux gouverner ta langue

LE CHŒUR.

Ses paroles nous paraissent inspirées par la colère, et les vôtres, OEdipe, me le semblent aussi. Laissons donc ce langage irritant, pour chercher les meilleurs moyens de nous conformer aux oracles d'Apollon.

TIRÉSIAS.

Vous êtes roi : mais ie dois avoir la liberté de vous

3S OKDIPE ROI. pas dépouiller. Je ne vous reconnais en rien
potrr mon maître; je n'obéis qu'au dieu des oracles, et jamais Créon ne me
fera inscrire au nombre de ses clients. Écoutez-moi donc ; vous me
reprochez d'être aveugle , mais vous qui ne l'êtes pas , vous ne voyez pas à
quel degré d'infortunie vous êtes parvenu , ni dans quel lieu vous habitez ,
ni avec quelle per.sonnevous vivez. Savez- vous d'où vous sortez? A votre
insu , vous êtes l'ennemi de ceux de vos parents qui sont dans les enfers, et
de ceux qui sont sur la terre. Armée d'un double fouet, la furie vengeresse
d'un père et d'une mère s'avance à pas terribles pour vous chasser de cette
ville, vous dont le regard maintenant si perçant ne sera bientôt plus qu'une
nuit obscure. Jusque dans quelle solitude ne parviendront pas vos cris? Quel
est le Cithéron qui ne fera pas écho a vos gémissements quand vous
connaîtrez l'hymen où , comme dans un port inabordable, vous a poussé le
vent de votre fortune? Vous déplorerez la multitude des maux qui
confondront dans une ruine commune et vous et vos enfants. Après cela ,
déchaînez et contre Créon et contre moi vos insultes et vos mépris ; nul
mortel ne sera plus misérablement que vous foulé sous les pieds injurieux
du sort. CEOIPE. Faut- il donc que j'entende un pareil langage d'un pareil
homme! Ne fuiras-tu pas au plus vite, ne délivreras-tu pas ce palais de ton
odieuse présence? TIBÉSIAS. Je ne serais pas venu , si vous ne m'aviez pas
appelé. UEUIPE. J'étais loin de soupçonner que tu débiterais tant Digitized
by Google

pas dépouiller. Je ne vous reconnais en rien pour mon maître ; je n'obéis qu'au dieu des oracles , et jamais Créon ne me fera inscrire au nombre de ses clients. Écoutez-moi donc : vous me reprochez d'être aveugle , mais vous qui ne l'êtes pas , vous ne voyez pas à quel degré d'infortune vous êtes parvenu , ni dans quel lieu vous habitez , ni avec quelle personne vous vivez. Savez-vous d'où vous sortez ? A votre insu , vous êtes l'ennemi de ceux de vos parents qui sont dans les enfers , et de ceux qui sont sur la terre. Armée d'un double fouet , la furie vengeresse d'un père et d'une mère s'avance à pas terribles pour vous chasser de cette ville , vous dont le regard maintenant si perçant ne sera bientôt plus qu'une nuit obscure. Jusque dans quelle solitude ne parviendront pas vos cris ? Quel est le Cithéron qui ne fera pas écho à vos gémissements quand vous connaîtrez l'hymen où , comme dans un port inabordable , vous a poussé le vent de votre fortune ? Vous déplorerez la multitude des maux qui confondront dans une ruine commune et vous et vos enfants. Après cela , déchaînez et contre Créon et contre moi vos insultes et vos mépris ; nul mortel ne sera plus misérablement que vous foulé sous les pieds injurieux du sort.

OEDIPE.

Faut-il donc que j'entende un pareil langage d'un pareil homme ! Ne fuiras-tu pas au plus vite , ne délivreras-tu pas ce palais de ton odieuse présence ?

TIRÉSIAS.

Je ne serais pas venu , si vous ne m'aviez pas appelé.

OEDIPE.

ŒDIPE ROI. « d'extravagances ; sans cela je ne t'aurais pas fait
 venir près de ce palais. TIBÉSIAS. Je suis , selon vous , un extravagant ,
 c'est ainsi que vous me jugez (1)! Les parents à qui vous devez ta vie en
 jugeaient autrement : j'étais sage à leurs yeux. ŒDIPE. Ces parents, qui
 sont- ils (2)? Arrête. Quel homme est mon père ? TIBÉSIAS. Le jour qui
 vous donnera cette connaissance vous donnera la mort. ŒDIPE. Toutes tes
 paroles ne sont que d'obscures énigmes.. TIBÉSIAS. Mais n' êtes-vous pas
 maître dans l'art de les de* viner ? ŒDIPE. Fais-moi un crime de
 l'heureuse fortune qui a causé ma grandeur. TIBÉSIAS. Cette même fortune
 a aussi causé votre ruine.. ŒDIPE. Puisqu'elle m'a rendu le sauveur de
 cette ville, je m'en console (a). (t) Elle vous paraît fausse et pleine d'ai'iiûcc
 : Phèdre au fond de son cœur ujc rend plus de justice. P/ihtire f acte IV.
 ai'êiu' a. <2]Ces luêchanls, qui sont*ils.^ MhülU' , aclc il , WTiic 7. Pi Et
 lie suflitil pus, M'ignciir, à vos souhnls iTiic le bonheur public soit un de
 vos biriifait.s? Hrttannii ut , aclc IV, arcar 3 Digitized by Google

d'extravagances ; sans cela je ne t'aurais pas fait venir près de ce palais.

TIRÉSIAS.

Je suis, selon vous, un extravagant, c'est ainsi que vous me jugez (1)! Les parents à qui vous devez la vie en jugeaient autrement : j'étais sage à leurs yeux.

OEDIPE.

Ces parents, qui sont-ils (2)? Arrête. Quel homme est mon père?

TIRÉSIAS.

Le jour qui vous donnera cette connaissance vous donnera la mort.

OEDIPE.

Toutes tes paroles ne sont que d'obscures énigmes.

TIRÉSIAS.

Mais n'êtes-vous pas maître dans l'art de les deviner?

OEDIPE.

Fais-moi un crime de l'heureuse fortune qui a causé ma grandeur.

TIRÉSIAS.

Cette même fortune a aussi causé votre ruine.

OEDIPE.

Puisqu'elle m'a rendu le sauveur de cette ville, je m'en console (3).

(1) Elle vous paraît fausse et pleine d'artifice :

Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

Phèdre, acte IV, scène 2.

(2) Ces méchants, qui sont-ils?

Athalie, acte II, scène 7.

(3) Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits

40 OKDIPE ROF. TIBÉSIAS, Adieu, je pars; toi, enfant,
 emmène-moi, CEDIPE. Oui, qu'il t'emmène, car ta présence me chagrine
 (t; dès que tu seras parti, tu ne blesseras plus ma vue. TIRÉSIAS. Je
 partirai quand j'aurai dit ce que j'étais venu dire, sans craindre votre voix
 menaçante, car jamais vous ne pourrez rien sur moi. Je vous le déclare donc
 : cet homme, que depuis longtemps vous cherchez, en répandant de tous
 côtés la terreur par vos proclamations sur la mort de Laïos, cet homme est
 ici. En apparence, c'est un étranger, nouvellement domicilié dans Thèbes;
 mais bientôt on verra en lui un indigène, un véritable Thébain, et il n'aura
 point à se réjouir de cette découverte; maintenant il voit clair, et il
 deviendra aveugle; U est riche, et il sera pauvre. Il s'exilera en cherchant la
 terre étrangère avec un bâton. A» milieu de ses propres enfants qui vivent
 avec lui, il sera reconnu pour leur frère et leur père, pour le fils et Tépoux
 de la femme qui l'a enfanté, pour le rival et le meurtrier de son père. Voilà
 les sujets qui doivent occuper vos méditations quand vous serez rentré dans
 votre palais. Si vous trouvez que je n'ai pas été véridique, dites que je suis
 un mauvais prophète. DEUXIÈME INTERMÈDE LE CHŒUR. STBOPHE
 PREMIÈRE. Quel est celui que le rocher prophétique de Delphes l>]
 Vliédre Ici vous chnErinc, et lileasc votre vue. Vkairt . acl.* I, fc. Digilized
 by Google

TIRÉSIAS.

Adieu, je pars ; toi, enfant, emmène-moi.

OEDIPE.

Oui, qu'il t'emmène, car ta présence me chagrine (1) ; dès que tu seras parti, tu ne blesseras plus ma vue.

TIRÉSIAS.

Je partirai quand j'aurai dit ce que j'étais venu dire, sans craindre votre voix menaçante, car jamais vous ne pourrez rien sur moi. Je vous le déclare donc : cet homme, que depuis longtemps vous cherchez, en répandant de tous côtés la terreur par vos proclamations sur la mort de Laïus, cet homme est ici. En apparence, c'est un étranger, nouvellement domicilié dans Thèbes ; mais bientôt on verra en lui un indigène, un véritable Thébain, et il n'aura point à se réjouir de cette découverte ; maintenant il voit clair, et il deviendra aveugle ; il est riche, et il sera pauvre. Il s'exilera en cherchant la terre étrangère avec un bâton. Au milieu de ses propres enfants qui vivent avec lui, il sera reconnu pour leur frère et leur père, pour le fils et l'époux de la femme qui l'a enfanté, pour le rival et le meurtrier de son père. Voilà les sujets qui doivent occuper vos méditations quand vous serez rentré dans votre palais. Si vous trouvez que je n'ai pas été véridique, dites que je suis un mauvais prophète.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

LE CHOEUR.

STROPHE PREMIÈRE.

Quel est celui que le rocher prophétique de Delphes

OKDIPE ROI. 41 dénonce comme ayant d'une main sacrilège violé de» lois inviolables? Il est temps pour lui de fuir plus rapidement que les coursiers ailés , car le voilà assailli et par le fils de Jupiter , armé de foudres et d'éclairs, et par les terribles et inévitables furies.

ANTISTKOPHB PBEMIÈRE. On a vu (1) briller récemment sur les sommets neigeux du Parnasse une voix éclatante, qui criait à chacun de chercher le meurtrier inconnu. Errant dans la forêt à travers les antres et les rochers comme un taureau sauvage, malheureux et délaissé dans sa fuite malheureuse, il cherche à éviter les oracles partis du centre de la terre; et les oracles, ardents à le poursuivre, volent sans cesse à ses côtés. STBOPHE DEUXIÈME. L'horreur , une profonde horreur glace mes sens ; quand je songe aux paroles du sage devin , je ne puis ni le croire ni m'en défier : je ne sais que dire. Suspendu entre la crainte et l'espérance , je ne vois rien dans le présent , rien dans l'avenir. Quels débats^ les Labdacides et le fils de Polybe ont-ils eu à vider ensemble? je l'ai ignoré jusqu'à présent et je l'ignore encore. Dois-je donc , regardant l'accusation comme une preuve, m'armer contre Œdipe des soupçons que l'on vient de répandre, et venger les Labdacides d'un meurtre que l'on ne connaît pas ? ANTISTBOPHE DEUXIÈME. Il est certain que Jupiter et Apollon voient et pénètrent les actions humaines ; mais que parmi les simples mortels il s'en trouve qui lisent mieux que moi dans le secret des dieux , c'est une question qu'il n'est (ij Il faut que luon secret éclate a votre vue. Mtthritiare f arir III, «eue i. * 4.

Digitized by Google

dénonce comme ayant d'une main sacrilège violé des lois inviolables? Il est temps pour lui de fuir plus rapidement que les coursiers ailés, car le voilà assailli et par le fils de Jupiter, armé de foudres et d'éclairs, et par les terribles et inévitables furies.

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

On a vu (1) briller récemment sur les sommets neigeux du Parnasse une voix éclatante, qui criait à chacun de chercher le meurtrier inconnu. Errant dans la forêt à travers les antres et les rochers comme un taureau sauvage, malheureux et délaissé dans sa fuite malheureuse, il cherche à éviter les oracles partis du centre de la terre; et les oracles, ardents à le poursuivre, volent sans cesse à ses côtés.

STROPHE DEUXIÈME.

L'horreur, une profonde horreur glace mes sens; quand je songe aux paroles du sage devin, je ne puis ni le croire ni m'en défier: je ne sais que dire. Suspendu entre la crainte et l'espérance, je ne vois rien dans le présent, rien dans l'avenir. Quels débats les Labdacides et le fils de Polybe ont-ils eu à vider ensemble? je l'ai ignoré jusqu'à présent et je l'ignore encore. Dois-je donc, regardant l'accusation comme une preuve, m'armer contre OEdipe des soupçons que l'on vient de répandre, et venger les Labdacides d'un meurtre que l'on ne connaît pas?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Il est certain que Jupiter et Apollon voient et pénétrent les actions humaines; mais que parmi les simples mortels il s'en trouve qui lisent mieux que moi dans le secret des dieux, c'est une question qu'il n'est

43 OKDIPE ROI. pas facile de décider. Un homme peut bien l'emporter en sagesse sur un autre homme ; mais pour moi , tant que je n'aurai pas vu l'événement justifier cette prédiction, je ne prendrai pas le parti de ceux qui le bldment; car qui pourrait lui contester d'avoir pénétré la vierge ailée, et montré une habileté qui sauva Thèbes?Non, mon cœur ne consentira jamais à le croire coupable. SCÈNE VI. CRÉON , LE CHŒUR. CBÉON. Citoyens , je viens d'apprendre que le roi Œdipe proférait contre moi de graves accusations , et j'accours pour me justifier. Si, au milieu de nos maux actuels, il croit avoir à se plaindre de quelqu'une de mes paroles ou de quelqu'une de mes actions qui lui aient nui , je ne veux plus prolonger une vie que flétriraient l'injure et le soupçon ; car je serais coupable, non pas d'une faute légère, mais du plus grand des crimes, si j'avais agi méchamment envers ma patrie, méchamment envers vous et envers mes amis. LE CHOEUB. L'accusation dont vous vous plaignez est peut-être une inspiration de la colère , plutôt que le sentiment d'une conviction calme et réfléchie. CBÉON. Mais qu'ai-je fait pour qu'on dise que mes conseils ont engagé le devin à répandre des bruits mensongers ? LE CHOEUB. On l'a dit , je ne sais sur quel fondement. Digilized by Google

pas facile de décider. Un homme peut bien l'emporter en sagesse sur un autre homme ; mais pour moi , tant que je n'aurai pas vu l'événement justifier cette prédiction, je ne prendrai pas le parti de ceux qui le blâment ; car qui pourrait lui contester d'avoir pénétré la vierge ailée, et montré une habileté qui sauva Thèbes ? Non , mon cœur ne consentira jamais à le croire coupable.

SCÈNE VI.

CRÉON, LE CHŒUR.

CRÉON.

Citoyens , je viens d'apprendre que le roi OEdipe proférait contre moi de graves accusations , et j'accours pour me justifier. Si , au milieu de nos maux actuels, il croit avoir à se plaindre de quelqu'une de mes paroles ou de quelqu'une de mes actions qui lui aient nui , je ne veux plus prolonger une vie que flétriraient l'injure et le soupçon ; car je serais coupable, non pas d'une faute légère, mais du plus grand des crimes, si j'avais agi méchamment envers ma patrie , méchamment envers vous et envers mes amis.

LE CHŒUR.

L'accusation dont vous vous plaignez est peut-être une inspiration de la colère , plutôt que le sentiment d'une conviction calme et réfléchie.

CRÉON.

Mais qu'ai-je fait pour qu'on dise que mes conseils ont engagé le devin à répandre des bruits mensongers ?

LE CHŒUR.

OEDIPE ROr. 43 CBÉON. Avaient-ils donc des yeux , avaient-ils une raison saine ceux qui dirigeaient contre moi cette accusation ? LE CHOEUB. Je l'ignore, car je ne porte pas sur les secrets des iXHs BU r^ard curieux (1); mais voici le roi lui-même qui sort de son palais. ^ SCÈNE VII. OEDIPE, CRÉON, LE CHOEUR. QEDn?E. Est-ce bien toi? Qui t'amène ici? De quel front (2) oses-tu venir dans mon palais, vil assassin des rois, brigand avide de ma puissance. Mais voyons ^ au nom des dieux I dis-moi , avais-tu vu en moi quelque faiblesse ou quelque folie , quand tu formais tes criminelles pratiques (3) ? Espérais-tu que tes artiüccs échapperaient à mes regards , parce que tu t'envelopperais d'ombre et de silence, ou que. si je les découvrais, je ne saurais pas les punir? N'est-ce pas une tentative insensée d'oser , sans le concours du peuple et sans partisans, aspirer à la royauté , que l'on ne peut conquérir qu'à force de bras et d'argent? (1) nome ne porte point ses regards curieux Jusque dans de.s secrets que Je cache à ses yeux, luiitos soii respect. JlrtaMnieus t acU' 111 , neiiic 8. (2) De quel front pourrait-U soutenir vos regards? MifJttmUe , acte 1, l^t de quel front vous unir à mon sort» Quand Je ne cherche plus que la guerre et la mort? MithndoW , «< te Ht» M'ésiic 5. (j}J ai ticcouvcr l au roi les sanglantes pratiques l'iiker, acte 1 , Kèfir t. Digitized by Google

CRÉON.

Avaient-ils donc des yeux , avaient-ils une raison saine ceux qui dirigeaient contre moi cette accusation ?

LE CHŒUR.

Je l'ignore , car je ne porte pas sur les secrets des rois un regard curieux (1) ; mais voici le roi lui-même qui sort de son palais.

SCÈNE VII.

OEDIPE , CRÉON , LE CHŒUR.

OEDIPE.

Est-ce bien toi ? Qui t'amène ici ? De quel front (2) oses-tu venir dans mon palais , vil assassin des rois , brigand avide de ma puissance. Mais voyons , au nom des dieux ! dis-moi , avais-tu vu en moi quelque faiblesse ou quelque folie , quand tu formais tes criminelles pratiques (3) ? Espérais-tu que tes artifices échapperaient à mes regards , parce que tu t'envelopperais d'ombre et de silence , ou que si je les découvrais , je ne saurais pas les punir ? N'est-ce pas une tentative insensée d'oser , sans le concours du peuple et sans partisans , aspirer à la royauté , que l'on ne peut conquérir qu'à force de bras et d'argent ?

(1) Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

Britannicus , acte III , scène 8.

(2) De quel front pourrait-il soutenir vos regards ?

Alexandre , acte I , scène 3.

Et de quel front vous unir à mon sort ,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?

Mithridate , acte III , scène 5.

44 OKDIPE RûK CBÉON. Savez-vous ce qu'il faut que vous fassiez? Maintenant que vous avez parlé , écoutez moi à mon tour ^ et jugez-moi quand vous m'aurez entendu. ŒDIPE. lu es ua orateur habile; mais je me sens peu propre à me laisser persuader par toi, depuis que j'ai découvert ta haine et tes complots. CBÉON. Écoutez d'abord ce que je vais vous dire (i). ŒDIPE. Ne me dis pas que tu n'es pas un homme dangereux. CBÉON. Si vous croyez que l'opiniâtreté qui n'est pas justifiée par la raison est une vertu , vous êtes dans l'erreur. ŒDIPE. Si tu crois qu'un homme qui m'est uni par des liens que je respecte, peut me nuire sans craindre ma justice , tu te trompes. CBÉON. Ce que vous dites là est juste, j'en conviens avec vous; mais quel mal vous ai-je fait, apprenez-le-raoi 't

(1) Les quatre vers qui suivent , dans lesquels on remarque un dialogue vif et animé produit par des reparties qui consistent à faire réfuter à un interlocuteur les idées dont s'est servi l'autre, eu eu faisant une arme contre lui , ont pu seivir de modèles à Racine pour des vers comme ceux-ci :

TAXILE. — L'auilace et le mépris sont d'inGdèles guides. POBCS. — l.a honte suit de près les courages timides. TAXILE. — Le peuple aime les rois qui savent l'épargner. PORCS. — Il estime encor plus ceux qui savent régner. TAXILE. — Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines. rORUS. - lis plairont à des rois et peut-être à des reines. Jtfi itntlr , acte I .

si eue J. Digitized by GtîOgle

CRÉON.

Savez-vous ce qu'il faut que vous fassiez ? Maintenant que vous avez parlé, écoutez moi à mon tour, et jugez-moi quand vous m'aurez entendu.

OEDIPE.

Tu es un orateur habile ; mais je me sens peu propre à me laisser persuader par toi, depuis que j'ai découvert ta haine et tes complots.

CRÉON.

Écoutez d'abord ce que je vais vous dire (1).

OEDIPE.

Ne me dis pas que tu n'es pas un homme dangereux.

CRÉON.

Si vous croyez que l'opiniâtreté qui n'est pas justifiée par la raison est une vertu, vous êtes dans l'erreur.

OEDIPE.

Si tu crois qu'un homme qui m'est uni par des liens que je respecte, peut me nuire sans craindre ma justice, tu te trompes.

CRÉON.

Ce que vous dites là est juste, j'en conviens avec vous ; mais quel mal vous ai-je fait, apprenez-le-moi ?

(1) Les quatre vers qui suivent, dans lesquels on remarque un dialogue vif et animé produit par des reparties qui consistent à faire réfuter à un interlocuteur les idées dont s'est servi l'autre, en en faisant une arme contre lui, ont pu servir de modèles à Racine pour des vers comme ceux-ci :

TAXILE. — L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS. — La honte suit de près les courages timides.

TAXILE. — Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS. — Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE. — Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines.

ŒDIPE ROI. 4& OËDIPE. M'as-tu persuadé ou non d'envoyer chercher ton vénérable devin ? CBKON. Maintenant encore je vous donnerais un semblable conseil. ŒDIPE. Je voudrais savoir depuis combien de temps Laiüs... CBÉON. Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas. ŒDIPE. A disparu dans ce sanguinaire attentat ? CBÉON. Ce crime est fort ancien ; il a été commis depuis bien longtemps. ŒDIPE. Dans ce temps-ià, notre habile devin exerçait-il son art? CBÉON. Sa science était alors aussi profonde , aussi honorée qu'elle l'est aujourd'hui. ŒDIPE. Eh bien , parla-t-il de moi à cette époque ? CBËON. Non , il n'en parla nullement, du moins en ma présence. ŒDIPE. Mais ne fîtes-vous aucune recherche à l'occasion de ce meurtre? CBEOn. Nous en fîmes (comment aurions-nous pu négliger d'en faire?); nous ne découvrîmes rien. Digillzed by Google

OEDIPE.

M'as-tu persuadé ou non d'envoyer chercher ton vénérable devin ?

CRÉON.

Maintenant encore je vous donnerais un semblable conseil.

OEDIPE.

Je voudrais savoir depuis combien de temps Laïus...

CRÉON.

Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

OEDIPE.

A disparu dans ce sanguinaire attentat ?

CRÉON.

Ce crime est fort ancien ; il a été commis depuis bien longtemps.

OEDIPE.

Dans ce temps-là, notre habile devin exerçait-il son art ?

CRÉON.

Sa science était alors aussi profonde, aussi honorée qu'elle l'est aujourd'hui.

OEDIPE.

Eh bien, parla-t-il de moi à cette époque ?

CRÉON.

Non, il n'en parla nullement, du moins en ma présence.

OEDIPE.

Mais ne fîtes-vous aucune recherche à l'occasion de ce meurtre ?

CRÉON.

Nous en fîmes (comment aurions-nous pu négliger

/ 46 ŒDIPE ROI. GBDIPE. Et comment alors cet homme si éclairé ne fît-il pas de révélations ? CRÉON. Je n'en dirai rien, car j'ai l'habitude de me taire sur ce que j'ignore. ŒDIPE. Mais tu n'ignores pas, du moins, ce qui t'est personnel, et tu me le diras, puisque tu le sais. CRÉON. De quoi voulez-vous parler? Si je le sais, je ne refuserai certainement pas de vous le dire. • ŒDIPE. S'il ne se fût pas concerté avec toi, il ne t'aurait jamais attribué le meurtre de Laïus. CRÉON. S'il vous l'a attribué, c'est à vous de le savoir; mais je voudrais bien vous interroger sur ce sujet, comme vous venez de m'interroger moi-même (1). ŒDIPE. Interroge-moi; je ne crains pas qu'on trouve en moi un assassin. (1) L'interrogation est une figure qui convient à la colère. Œdipe, furieux, en a fait un constant usage en parlant à Créon, tandis que celui-ci, qui est calme, croit devoir demander à Œdipe la permission de l'interroger à son tour. Il me semble que l'observation attentive des beautés qui résultent de cette différence de tons, a pu aider Racine dans la composition de la belle scène entre Achille et Agamemnon.. Non-seulement tous deux se servent de l'interrogation, parce que tous deux sont animés d'une violente colère, mais encore Agamemnon se plaint qu'Achille ose l'interroger, ce qui n'empêche pas ce dernier de continuer : Où iblicis voirs ici (fui voirs interrogez? ACHILLE. — Où iblicis voirs qui j'aime et qui vous outrage? etc. Jphigénie rii .4nltitfc ^ .vclc IV, srèiic 0. Digilized by Google

OEDIPE.

Et comment alors cet homme si éclairé ne fit-il pas de révélations ?

CRÉON.

Je n'en dirai rien, car j'ai l'habitude de me taire sur ce que j'ignore.

OEDIPE.

Mais tu n'ignores pas, du moins, ce qui t'est personnel, et tu me le diras, puisque tu le sais.

CRÉON.

De quoi voulez-vous parler ? Si je le sais, je ne refuserai certainement pas de vous le dire.

OEDIPE.

S'il ne se fût pas concerté avec toi, il ne m'aurait jamais attribué le meurtre de Laïus.

CRÉON.

S'il vous l'a attribué, c'est à vous de le savoir ; mais je voudrais bien vous interroger sur ce sujet, comme vous venez de m'interroger moi-même (1).

OEDIPE.

Interroge-moi ; je ne crains pas qu'on trouve en moi un assassin.

(1) L'interrogation est une figure qui convient à la colère. OEdipe, furieux, en a fait un constant usage en parlant à Créon, tandis que celui-ci, qui est calme, croit devoir demander à OEdipe la permission de l'interroger à son tour. Il me semble que l'observation attentive des beautés qui résultent de cette différence de tons, a pu aider Racine dans la composition de la belle scène entre Achille et Agamemnon. Non-seulement tous deux se servent de l'interrogation, parce que tous deux sont animés d'une violente colère, mais encore Agamemnon se plaint qu'Achille ose l'interroger, ce qui n'empêche pas ce dernier de continuer :

Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

OEDIPE ROI. 47 ' CRÉON. Et d'abord n'avez-vous pas épousé ma sœur ? OEDIPE. Oui ; je ne prétends pas le nier. CRÉON. Et votre pouvoir est aussi étendu que le sien, et de concert avec elle vous gouvernez ce pays ? • OEDIPE. Tous les désirs qu'elle peut former , je m'empresse de les satisfaire. CRÉON. Ne suis-je pas, après vous deux , le plus puissant dans Thèbes ? OEDIPE. Sans doute ; et c'est là ce qui fait mieux ressortir ta perfide amitié (1). CRÉON. Si vous écoutez mes raisons comme j'ai écouté les vôtres, vous verrez qu'il n'en est point ainsi. Et d'abord, pensez -vous que quelqu'un pût préférer la royauté avec tous ses soucis, aux tranquilles loisirs d'une condition privée, surtout si des deux -côtés il avait la même puissance ? Pour moi, si je suis travaillé d'une ambition, c'est moins d'être salué du nom de roi, que d'en avoir l'autorité ; et tout homme sage doit être de mon avis. Maintenant , libre d'inquiétude, j'obtiens de vous tout ce que je souhaite ; si j'étais roi, je me verrais souvent traversé dans mes projets. Comment donc pourrait-il être plus doux' de porter la couronne que de jouir des prérogatives qu'elle donne, sans ressentir aucune de ses amertumes ? Oui, c'est ce intio orgueil, l'orgueil, qui te condamne.' /'Sfrfrf . «rlï IV, scēt>e 1.

Digilized by Google

CRÉON.

Et d'abord n'avez-vous pas épousé ma sœur ?

OEDIPE.

Oui ; je ne prétends pas le nier.

CRÉON.

Et votre pouvoir est aussi étendu que le sien, et de concert avec elle vous gouvernez ce pays ?

OEDIPE.

Tous les désirs qu'elle peut former , je m'empresse de les satisfaire.

CRÉON.

Ne suis-je pas, après vous deux , le plus puissant dans Thèbes ?

OEDIPE.

Sans doute ; et c'est là ce qui fait mieux ressortir ta perfide amitié (1).

CRÉON.

Si vous écoutez mes raisons comme j'ai écouté les vôtres , vous verrez qu'il n'en est point ainsi. Et d'abord , pensez - vous que quelqu'un pût préférer la royauté avec tous ses soucis , aux tranquilles loisirs d'une condition privée , surtout si des deux côtés il avait la même puissance ? Pour moi , si je suis travaillé d'une ambition , c'est moins d'être salué du nom de roi , que d'en avoir l'autorité ; et tout homme sage doit être de mon avis. Maintenant , libre d'inquiétude , j'obtiens de vous tout ce que je souhaite ; si j'étais roi , je me verrais souvent traversé dans mes projets. Comment donc pourrait-il être plus doux de porter la couronne que de jouir des prérogatives qu'elle donne , sans ressentir aucune de ses amer-

48 ŒDIPE ROI. tomes? Je ne suis pas assez insensé pour vouloir autre chose que ce qui m'est à la fois utile et glorieux. En ce moment, on me bénit, on m'aime(l) ; pour arriver jusqu'à vous, c'est mon crédit qu'on implore; car chacun sait que le moyen de conquérir votre faveur , c'est d'avoir mérité la mienne. Irais-je donc , par un fol amour de la royauté, renoncer à tous ces avantages? Non, on ne devient pervers que quand on a perdu l'esprit. Le trône n'a rien qui puisse me tenter à ce prix; et pour y monter , je ne consentirais ni à accepter , ni à favoriser aucun effort étranger. Deux choses feront foi de cette vérité : allez à Delphes , et vous saurez si je vous ai fidèlement rapporté la réponse de l'oracle; examinez ensuite si j'ai concerté quelque complot avec le devin ; si vous me trouvez coupable, en voyez-moi à la mort condamné par un double suffrage, et par le vôtre et par le mien. Mais ce n'est pas sur d'obscurs soupçons et sans m'avoir entendu , que vous devez m'accuser. La justice interdit les jugements téméraires , qui font regarder comme coupables les innocents, et comme innocents les coupables. Celui qui rejette loin de lui un ami fidèle, est, selon moi, aussi imprudent que s'il se dépouillait de la vie , ce précieux trésor de l'homme. Avec le temps, vous sentirez la vérité de ce que je vous dis; car le temps seul met en lumière l'homme juste ; quant au méchant, il suffit d'un jour pour le connaître. LE CŒNŒL'R. Ce langage plein de sagesse est bon à, méditer pour qui veut éviter l'erreur , prince. Les promptes résolutions sont sujettes au repentir. (OEdipe, en ce moment, on me bénit, on m'aime; etc. ^ Bntannicu* t acic IV, arène 3. Digitized by Google

tumes? Je ne suis pas assez insensé pour vouloir autre chose que ce qui m'est à la fois utile et glorieux. En ce moment, on me bénit, on m'aime (1); pour arriver jusqu'à vous, c'est mon crédit qu'on implore; car chacun sait que le moyen de conquérir votre faveur, c'est d'avoir mérité la mienne. Irais-je donc, par un fol amour de la royauté, renoncer à tous ces avantages? Non, on ne devient pervers que quand on a perdu l'esprit. Le trône n'a rien qui puisse me tenter à ce prix; et pour y monter, je ne consentirais ni à accepter, ni à favoriser aucun effort étranger. Deux choses feront foi de cette vérité : allez à Delphes, et vous saurez si je vous ai fidèlement rapporté la réponse de l'oracle; examinez ensuite si j'ai concerté quelque complot avec le devin : si vous me trouvez coupable, envoyez-moi à la mort condamné par un double suffrage, et par le vôtre et par le mien. Mais ce n'est pas sur d'obscurs soupçons et sans m'avoir entendu, que vous devez m'accuser. La justice interdit les jugements téméraires, qui font regarder comme coupables les innocents, et comme innocents les coupables. Celui qui rejette loin de lui un ami fidèle, est, selon moi, aussi imprudent que s'il se dépouillait de la vie, ce précieux trésor de l'homme. Avec le temps, vous sentirez la vérité de ce que je vous dis; car le temps seul met en lumière l'homme juste; quant au méchant, il suffit d'un jour pour le connaître.

LE CHOEUR.

Ce langage plein de sagesse est bon à méditer pour qui veut éviter l'erreur, prince. Les promptes résolutions sont sujettes au repentir.

OËDIPE ROI. 49 OEDIPE. Quand des complots promptement conçus viennent m'attaquer insidieusement, je dois leur opposer de promptes résolutions; car si je reste dans l'inaction, il réussira dans ses projets, et moi j'échouerais dans les miens. CRÉON. Mais enfin, qu'exigez-vous? Voulez-vous me bannir de Thèbes? OEDIPE. Nullement; c'est ta mort, et non ton exil que je demande. CRÉON. Vous me direz auparavant pour quel motif vous en voulez à mes jours? OEDIPE. Ne parles-tu pas en homme disposé à me résister, à me désobéir? CRÉON. Je vois bien que votre raison s'aveugle. OEDIPE. Elle voit clair pour mes intérêts. CRÉON. Mais il faudrait qu'elle fit de même pour les miens. OEDIPE. , Tu es un perfide! CRÉON. Mais si vos soupçons n'ont aucun fondement? OEDIPE. Il n'en faut pas moins qu'on m'obéisse. CRÉON. On n'obéit point à des ordres injustes. Digitized by Google

OEDIPE.

Quand des complots promptement conçus viennent m'attaquer insidieusement, je dois leur opposer de promptés résolutions; car si je reste dans l'inaction, il réussira dans ses projets, et moi j'échouerais dans les miens.

CRÉON.

Mais enfin, qu'exigez-vous? Voulez-vous me bannir de Thèbes?

OEDIPE.

Nullement; c'est ta mort, et non ton exil que je demande.

CRÉON.

Vous me direz auparavant pour quel motif vous en voulez à mes jours?

OEDIPE.

Ne parles-tu pas en homme disposé à me résister, à me désobéir?

CRÉON.

Je vois bien que votre raison s'aveugle.

OEDIPE.

Elle voit clair pour mes intérêts.

CRÉON.

Mais il faudrait qu'elle fit de même pour les miens.

OEDIPE.

Tu es un perfide!

CRÉON.

Mais si vos soupçons n'ont aucun fondement?

OEDIPE.

Il n'en faut pas moins qu'on m'obéisse.

CRÉON.

50 OEDIPE ROI. OÙ IPE. O Thèbes ! Thèbes ! CRÉON. Moi aussi je puis invoquer Thèbes : vous n'êtes pas le seul qui ayez droit à sa protection. LE CHŒUR. Calmez-vous , prince : je vois Jocaste sortant fort à propos pour vous de son palais. Vous ne pourriez, en sa présence , continuer ces tristes débats. SCÈNE VIII. JOCASTE, CRÉON, OEDIPE, LE CHŒUR. JOCASTE. Imprudents! pourquoi vous livrer à ces déplorables discordes? Ne rougisiez-vous pas, quand la patrie est éprouvée par tant de malheurs , de vous susciter des malheurs particuliers? Ne voudrez-vous pas, vous, OEdipe , retourner dans votre palais, et vous, Créon, dans le vôtre , plutôt que de faire d'une blessure légère une plaie incurable ? CRÉON. Ma sœur, OEdipe, votre époux , me condamne à des peines terribles; entre ces deux châtimens il faut que je sois ou de m'exiler de ma patrie, ou de me faire raouir. OEdipe. Oui, reine, j'en conviens; car j'ai surpris sa criminelle industrie occupée à tramer contre ma personne des perfides complots. CRÉON. Ah! que dès ce moment je ne jouisse plus de la lumière qui nous éclaire, et puissent les dieux entendre (t) f (l) Les accusations d'Edipe contre Créon, les proclament.

OEDIPE.

O Thèbes ! Thèbes !

CRÉON.

Moi aussi je puis invoquer Thèbes : vous n'êtes pas le seul qui ayez droit à sa protection.

LE CHOEUR.

Calmez-vous , prince : je vois Jocaste sortant fort à propos pour vous de son palais. Vous ne pourriez , en sa présence , continuer ces tristes débats.

SCÈNE VIII.

JOCASTE, CRÉON, OEDIPE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Imprudents ! pourquoi vous livrer à ces déplorables discordes ? Ne rougissez-vous pas , quand la patrie est éprouvée par tant de malheurs , de vous susciter des malheurs particuliers ? Ne voudrez-vous pas , vous , OEdipe , retourner dans votre palais , et vous , Créon , dans le vôtre , plutôt que de faire d'une blessure légère une plaie incurable ?

CRÉON.

Ma sœur , OEdipe , votre époux , me condamne à des peines terribles ; entre ces deux châtimens il veut choisir ou de m'exiler de ma patrie , ou de me faire mourir.

OEDIPE.

Oui , reine , j'en conviens ; car j'ai surpris sa criminelle industrie occupée à tramer contre ma personne de perfides complots.

CRÉON.

Ah ! que dès ce moment je ne jouisse plus de la lumière qui nous éclaire , et puissent les dieux entendre (1)

51 OÙDIPÈ ROI. mon serment ! que je meure si J'ai rien fait de
 ce que vous m'accusez de faire. JOCASXE. Au nom du ciel, laissez-vous
 persuader , OÙdipel par respect pour les dieux témoins de son serment, par
 égard pour moi et pour les citoyens qui vous contemplent 1 SCÈNE IX. LE
 CHOEUR , CRÉON, ŒDIPE. PREMIER INTERMEDE. LE CHCEUB.
 STROPHE PREMIÈRE. Et que cette persuasion vienne de votre esprit et de
 votre cœur, prince , je vous en conjure. ŒDIPE. Mais de quoi voulez-vous
 que je me laisse persuader? LE CHŒUR. Qu'après qu'il vous a donné de
 raisonnables excuses, et qu'il s'est par son serment environné d'une sainte
 majesté , vous devez l'en croire (1). ce dernier, qui prend les dieux et les
 hommes à témoin de son innocence , la réponse de Jocaste et celle du chœur
 qui semblent prendre parti pour Créon , ont pu inspirer à Racine les vers
 suivants : Pour faire connaître Qu'Il a tort en effet de me nommer un traître ,
 Et que Jc ne suis pas un tyran odieux , Que l'on fasse parler et le peuple et
 les dieux. Lei Pr^ti tHnfmix . Mclr 1 , » ôiif r. (0 Us ne s'assurent point en
 leurs propres mérites , Digilized by Googic

mon serment ! que je meure si j'ai rien fait de ce que vous m'accusez de faire.

JOCASTE.

Au nom du ciel, laissez-vous persuader, OEdipe ! par respect pour les dieux témoins de son serment, par égard pour moi et pour les citoyens qui vous contemplent !

SCÈNE IX.

LE CHŒUR, CRÉON, OEDIPE.

PREMIER INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE PREMIÈRE.

Et que cette persuasion vienne de votre esprit et de votre cœur, prince, je vous en conjure.

OEDIPE.

Mais de quoi voulez-vous que je me laisse persuader ?

LE CHŒUR.

Qu'après qu'il vous a donné de raisonnables excuses, et qu'il s'est par son serment environné d'une sainte majesté, vous devez l'en croire (1).

ce dernier, qui prend les dieux et les hommes à témoin de son innocence, la réponse de Jocaste et celle du chœur qui semblent prendre parti pour Créon, ont pu inspirer à Racine les vers suivants :

Pour faire connaître

Qu'il a tort en effet de me nommer un traître,
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux.

52 ŒDIPE ROI. IEOIPE. Mais savez- vous ce que vous me demandez ? LE CHOEUB. Je le sais. OBDIPS. Eh bien , voyons ce que vous allez dire. LE CHOEUB. Gardez-vous de mettre en cause et de flétrir par de ténébreuses accusations un ami qui vient d'appeler sur sa conduite le regard des dieux. (EDIPE. Sachez bien , maintenant , qu'en faisant cette demande , vous demandez ou ma mort ou mon exil. STROPHE DEUXIÈME. % LB CHOEUB. Non, j'en jure par le soleil (1), le premier de tous les Mais eo ton nom sur eux Inroqué tant de (ola , En tes serments jurds au plus s.itnt de leurs rois. JVuHt , arts lit , irms (I) Sophocle parle trois fois do soleil : deux fois d'une manière indirecte , dans ce passage et au vers 1425 , et une fois par apostrophe, dans un seul vers , au vers 1184. Mais remarque* que, dans ces trois cas, le goût le plus sévère n'a rien à reprendre. Mais n'aurions-nous pas le droit de dire que si Racine, dans Iphigénie, acte V , scène 4 , fait un emploi admirable de cette apostrophe au soleil : Et toi , soleil , et toi qui dans cette contrde, Keconnals rbérIUer et le vrai fils d'Atrée ; Toi qui n'osas du pire éclairer le festin , Recule , ils t'ont appris ce funeste chemin. dans les Frères ennemis, il montre un goût qui n'est pas encore formé, et étale une vaine pompe qui ne convient point à la douleur et au désespoir d'une mère lorsqu'il fait dire à Jocaste : O toi , soleil , A toi qui rends le jniir au monde , Digitized by Google

OEDIPE.

Mais savez-vous ce que vous me demandez ?

LE CHŒUR.

Je le sais.

OEDIPE.

Eh bien , voyons ce que vous allez dire.

LE CHŒUR.

Gardez-vous de mettre en cause et de flétrir par de ténébreuses accusations un ami qui vient d'appeler sur sa conduite le regard des dieux.

OEDIPE.

Sachez bien , maintenant , qu'en faisant cette demande , vous demandez ou ma mort ou mon exil.

STROPHE DEUXIÈME.

LE CHŒUR.

Non , j'en jure par le soleil (1) , le premier de tous les

Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois ,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois.

Athalie , acte III , scène 7.

(1) Sophocle parle trois fois du soleil : deux fois d'une manière indirecte , dans ce passage et au vers 1425 , et une fois par apostrophe , dans un seul vers , au vers 1184. Mais remarquez que , dans ces trois cas , le goût le plus sévère n'a rien à reprendre. Mais n'aurions-nous pas le droit de dire que si Racine , dans *Iphigénie* , acte V , scène 4 , fait un emploi admirable de cette apostrophe au soleil :

Et toi , soleil , et toi qui dans cette contrée ,
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée ;
Toi qui n'osas du père éclairer le festin ,
Recule , ils t'ont appris ce funeste chemin.

dans *les Frères ennemis* , il montre un goût qui n'est pas encore formé , et étale une vaine pompe qui ne convient point à la douleur et au désespoir d'une mère lorsqu'il fait dire à Jocaste :

ŒDIPE ROI. ÔS dieux, puissé-je, privé de tous les secours divins et de toutes les consolations de l'amitié , mourir de la mort la plus affreuse , si j'ai eu cette pensée. Mais dans mon chagrin, j'ai le cœur déchiré pour ma triste patrie , quand Je vois qu'à nos maux anciens , vous allez ajouter des malheurs nouveaux. OEDIPE. Eh bien, qu'il parte, dût son départ me causer mille morts ; dussé-je , dépouillé de tous mes honneurs , être violemment banni de cette ville. Je cède au langage de votre pitié , bien plus qu'à sa prière. Mais quel que soit le lieu où il se retire, ma haine le suivra partout. CBÉON. Vous VOUS montrez hostile jusque dans le moment où s'adoucit votre animosité, et votre colère ne s'éteint pas en s'apaisant (i) ; des caractères de cette nature se donnent à eux -mêmes de graves et de légitimes sujets de douleur. CEDIPE. Troubleras-tu longtemps encore mon repos, et ne te verrai-je point partir? CBÉON. Je partirai méconnu de vous, mais honoré par eux comme Je dois l'être. Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde ? A de si noirs forfaits prétes-tu tes rayons? Gt peux-tu sans

korreur voir ce que nous voyons ? Ltt Fferrrs ennemU , acte I , scène 1. (

dieux, puissé-je, privé de tous les secours divins et de toutes les consolations de l'amitié, mourir de la mort la plus affreuse, si j'ai eu cette pensée. Mais dans mon chagrin, j'ai le cœur déchiré pour ma triste patrie, quand je vois qu'à nos maux anciens, vous allez ajouter des malheurs nouveaux.

OEDIPE.

Eh bien, qu'il parte, dût son départ me causer mille morts ; dussé-je, dépouillé de tous mes honneurs, être violemment banni de cette ville. Je cède au langage de votre pitié, bien plus qu'à sa prière. Mais quel que soit le lieu où il se retire, ma haine le suivra partout.

CRÉON.

Vous vous montrez hostile jusque dans le moment où s'adoucit votre animosité, et votre colère ne s'éteint pas en s'apaisant (1) ; des caractères de cette nature se donnent à eux-mêmes de graves et de légitimes sujets de douleur.

OEDIPE.

Troubleras-tu longtemps encore mon repos, et ne te verrai-je point partir ?

CRÉON.

Je partirai méconnu de vous, mais honoré par eux comme je dois l'être.

Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde ?

A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ?

Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?

Les Frères ennemis, acte I, scène 1.

(1) Son orgueil en tombant semble s'être affermi.

OKDIPE ROI. 4 SCÈNE X. LE CHŒUR, JOCASTE, ŒDIPE.
LE CHŒUR. ANTISTROPHE PREMIÈRE. Reine, pourquoi ne pas
retourner dans votre palais (1] 7 V JOCASTE. Je voudrais auparavant
apprendre ce qui a causé toute cette agitation. LE CHŒUR. Des soupçons
sans fondement sont venus se mêler à leur entretien ; le blâme offense
même quand il est injuste. JOCASTE. Les reproches ont-ils été réciproques
? LE CHŒUR. Oui. JOCASTE. Et en quoi consistaient-ils ? LE CHŒUR.
C'est assez , oui , c'est assez des maux de la patrie ; il me semble que le
point où leurs débats ont cessé, est le point où il faut que je m'arrête.
ŒDIPE. Voyez- vous quelle illusion vous séduit, et comment (i) Madame,
dana ces lieux pourquoi vous arrêter? Ici tous les objets vous blessent , vous
irritent. Kujez tout ee tumulte , et dans votre palais A vos sens agités venez
rendre la paix. Athatie , ncle 11 , «cénv 3. .Madame , retournez dans votre
appartement. Bntannicui , acte 1 , urne I. Digitized by GtîOgle

SCÈNE X.

LE CHŒUR, JOCASTE, OEDIPE.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

Reine, pourquoi ne pas retourner dans votre palais (1) ?

JOCASTE.

Je voudrais auparavant apprendre ce qui a causé toute cette agitation.

LE CHŒUR.

Des soupçons sans fondement sont venus se mêler à leur entretien ; le blâme offense même quand il est injuste.

JOCASTE.

Les reproches ont-ils été réciproques ?

LE CHŒUR.

Oui.

JOCASTE.

Et en quoi consistaient-ils ?

LE CHŒUR.

C'est assez, oui, c'est assez des maux de la patrie ; il me semble que le point où leurs débats ont cessé, est le point où il faut que je m'arrête.

OEDIPE.

Voyez-vous quelle illusion vous séduit, et comment

(1) Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?

Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.

.....

Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais

A vos sens agités venez rendre la paix.

Athalie, acte II, scène 3.

35 (ÆDIPË BOF. la pureté de vos intentions vous entraîne à désertier ma cause, à déchirer mon cœur? ANTISTBOPHE DEUXIÈME. LE CHOEUB. O roi 1 je l'ai dit , et je ne me suis pas contenté de le dire une fois , je serais un insensé, un homme incapable de la moindre résolution sage, si je me séparais de vous, qui avez autrefois fait voguer sous un ciel favorable le vaisseau de ma chère patrie , prêt à s'engloutir dans une mer d'infortune, et qui maintenant allez le conduire au port, si vous le pouv3z. SCÈNE XI. ÆDIPE, JOCASTE, LE CHŒUR. JOCASTE. Au nom des dieux, dites-moi, vous prince, quel est le crime qui a produit en vous un trouble si pressant (i)? ÆDIPE. Je vais vous dire (et c'est là, reine, la moindre marque de mon respect pour vous) quel complot Créon a tramé contre moi. JOCASTE. Parlez, et faites-moi connaître la véritable cause de vos débats. ÆDIPE. Il m'accuse d'être le meurtrier de Laius. . CO Quel crime a pu produire un (rouble si pressant? Vk'tdi'e , acte 1, scenu J.

Digitized by G(iOgle

la pureté de vos intentions vous entraîne à désert
ma cause, à déchirer mon cœur?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.**LE CHOEUR.**

O roi ! je l'ai dit, et je ne me suis pas contenté de
le dire une fois, je serais un insensé, un homme inca-
pable de la moindre résolution sage, si je me sépa-
rais de vous, qui avez autrefois fait voguer sous un
ciel favorable le vaisseau de ma chère patrie, prêt à
s'engloutir dans une mer d'infortune, et qui mainte-
nant allez le conduire au port, si vous le pouvez.

SCÈNE XI.**OEDIPE, JOCASTE, LE CHOEUR.****JOCASTE.**

Au nom des dieux, dites-moi, vous prince, quel
est le crime qui a produit en vous un trouble si pres-
sant (1) ?

OEDIPE.

Je vais vous dire (et c'est là, reine, la moindre
marque de mon respect pour vous) quel complot Créon
a tramé contre moi.

JOCASTE.

Parlez, et faites-moi connaître la véritable cause de
vos débats.

OEDIPE.

Il m'accuse d'être le meurtrier de Laïus.

:>G ŒDIPE ROI. JOCASTB. Est ce une découverte qu'il aurait
faite lui

JOCASTE.

Est-ce une découverte qu'il aurait faite lui-même, ou bien l'aurait-il appris d'un autre?

OEDIPE.

C'est le dire du prophète de malheur qu'il nous a envoyé; car pour lui, il se garde bien de se charger d'une pareille accusation.

JOCASTE.

Si vous voulez affranchir votre esprit de ces vaines inquiétudes (1), écoutez-moi et apprenez que nul mortel ne possède la divination. Je vais en peu de mots vous en donner la preuve : Un oracle rendu, je ne dirai pas par Apollon, mais par ses ministres, annonça autrefois à Laïus que les destins le condamnaient à mourir sous les coups d'un fils qui naîtrait et de lui et de moi. Or, il a été, on le dit du moins, assassiné par des brigands étrangers sur les confins de trois routes. Quant à l'enfant, il comptait à peine trois jours depuis le moment de sa naissance, que son père, après lui avoir percé les pieds, le fit exposer sur un mont sauvage et inhabité. Ainsi, Apollon ne fit point de cet enfant le meurtrier de son père, ni de Laïus, qui redoutait cette fin sinistre, la victime de son fils. Vous voyez où ont abouti les paroles prophétiques : vous ne devez en prendre aucun souci; les dieux nous aident eux-mêmes à découvrir ce qu'ils croient digne de nos recherches (2).

OEDIPE.

Je ne sais quel trouble soudain (3) rend, pendant que

(1) Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

Athalie, acte IV, scène 1.

(2) Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé?

Andromaque, acte I, scène 1.

ŒDIPE ROI. à7 je vous écoute, reine, mon ôme interdite et
tremblante. JOCASTE. Quel chagrin vous agite et vous fait parler ainsi?
CEDIPB. J'ai cru vous entendre dire que La'ius avait été tué sur les confins
de trois routes. JOCASTE. On répandit ce bruit , et il dure encore. ŒDIPE.
Et en quel pays se trouve le lieu cù s'est commis ce meurtre? JOCASTE.
Dans la Phocide , au point où se joignent les deux routes qui viennent l'une
de Delphes , et 1 autre de Daulis. ŒDIPE. Et combien y a-t-il de temps que
ce fait s'est passé? JOCASTE. Ce fut peu de temps avant que vous prissiez
pos ■ session du sceptre de Thèbes , que ce bruit sinistre se répandit dans la
ville. ŒDIPE (à part). O Jupiter, que me réserves-tu? pour faire interpréter
son songe, observant l'impression que ce récit fait sur Aman, lui dit : Mais
quel trouble yons-mênie aujourd'hui vous agite ? Votre âme en m'écoulant
paraît toute Interdite. 11 , srèfie l . et dans Atlialie, acte 11 , scène 7 ; Quel
prodige nouveau me trouble cl ui'ciubarrasse ! Digilized by Google

je vous écoute, reine, mon âme interdite et tremblante.

JOCASTE.

Quel chagrin vous agite et vous fait parler ainsi ?

OEDIPE.

J'ai cru vous entendre dire que Laïus avait été tué sur les confins de trois routes.

JOCASTE.

On répandit ce bruit, et il dure encore.

OEDIPE.

Et en quel pays se trouve le lieu où s'est commis ce meurtre ?

JOCASTE.

Dans la Phocide, au point où se joignent les deux routes qui viennent l'une de Delphes, et l'autre de Daulis.

OEDIPE.

Et combien y a-t-il de temps que ce fait s'est passé ?

JOCASTE.

Ce fut peu de temps avant que vous prissiez possession du sceptre de Thèbes, que ce bruit sinistre se répandit dans la ville.

OEDIPE (à part).

O Jupiter, que me réserves-tu ?

pour faire interpréter son songe, observant l'impression que ce récit fait sur Aman, lui dit :

Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite ?
Votre âme en m'écoutant paraît toute interdite.

Esther, acte II, scène 1.

et dans *Athalie*, acte II, scène 7 :

ŒDIPE BOI. 68 JOCASTE. Quel est le spectre , Œdipe , qui vient vous épouvanter (1) ? ŒDIPE. Ne me le demandez pas; mais peurlémoi de Laïus. Quelle était sa taille , son extérieur , son âge? JOCASTE. Il était grand , ses cheveux commençaient à blanchir , et ses traits étaient peu différents des vôtres (2). ŒDIPE. Hélas, malheureux! c'est contre moi-même que j'ai tantôt lancé, sans le savoir , ces terribles imprécations ! JOCASTE. Que dites-vous? Je frémis de lever les yeux sur vous, prince (3). ŒDIPE. Mes forces m'abandonnent (4) ; le devin pourrait bien n'être point aveugle. Mais vous achèverez d'éclaircir (i) Où volu «égarez-vous? De vos sens étonnés quel désordre s'empare? Atkatis, acte III , Mène S. (2) Les vers qui précèdent et celui qui nous occupe ont pu fournir à Racine , qui fait aussi parler une femme , ce cri de surprise et d'effroi : O ciel ! plus J'examine , et plus Je le regarde , C'est lui ! d'horreur encore tous mes sens sont saisis. Athalie ^ acte II , scène 7. Il avait votre port, vos yeux , votre langage. Phèdre , acte II , «cène S. (3) Vous détournez les yeux et semblez vous confondre ! Ne m'effrayez-vous plus qu'un visage Interdit? Bérénice f acte II , scène 4(«) L'excès de la douleur accable mes esprits. Bérénice, acte IV, scène 6. Digitized by Google

JOCASTE.

Quel est le spectre , OEdipe , qui vient vous épouvanter (1) ?

OEDIPE.

Ne me le demandez pas ; mais parlez-moi de Laïus.
Quelle était sa taille , son extérieur , son âge ?

JOCASTE.

Il était grand , ses cheveux commençaient à blanchir , et ses traits étaient peu différents des vôtres (2).

OEDIPE.

Hélas , malheureux ! c'est contre moi-même que j'ai tantôt lancé , sans le savoir , ces terribles imprécations !

JOCASTE.

Que dites-vous ? Je frémis de lever les yeux sur vous , prince (3).

OEDIPE.

Mes forces m'abandonnent (4) ; le devin pourrait bien n'être point aveugle. Mais vous achèverez d'éclaircir

(1) Où vous égarez-vous ?

De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?

Athalie , acte III , scène 5.

(2) Les vers qui précèdent et celui qui nous occupe ont pu fournir à Racine , qui fait aussi parler une femme , ce cri de surprise et d'effroi :

O ciel ! plus j'examine , et plus je le regarde ,
C'est lui ! d'horreur encore tous mes sens sont saisis.

Athalie , acte II , scène 7.

Il avait votre port , vos yeux , votre langage.

Phèdre , acte II , scène 5.

(3) Vous détournez les yeux et semblez vous confondre !

Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?

Bérénice , acte II , scène 4.

ŒDIPE ROI. 5Û mes doutes, si vous voulez me dire encore une chose. JOCASTE. Vous me voyez toute tremblante; mais interrogezmoi sur ce que je sais, et je vous répondrai. ŒDIPE. Voyageait-il seul, ou était-il accompagné d'une garde nombreuse, comme il convient à un roi? JOCASTE. Ils étaient cinq en tout; nu milieu d'eux était un héraut, et il n'y avait qu'un char, sur lequel se trouvait Laïus. ŒDIPE. Hélas! tout s'éclaircit (1). Quel est l'homme qui autrefois vous fit ce rapport , reine ? JOCASTE. Un serviteur qui parvint seul à se sauver. ŒDIPE. Est-il encore en ce moment dans le palais? JOCASTE. Non , certainement. Depuis le jour qu'il revint de ce fatal voyage et qu'il vous vit , vous maître de l'em- . pire et Laïus mort(2), il couvrit ma main de larmes, me sqpplia de l'envoyer dans les champs et de lui donner lia conduite d'ou troupeau , afin qu'il fût loin , bien join de la ville, et je l'envoyai dans les champs, car (i) Oal , vous m'onvrez le* yeux : Je con^nieocc * voir clair dans cet avis de* deux. Mal* Je repx de mon doute Cire débarrassée; etc. jithatie , acte 11 , Mièiie G. Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme ! Militer, arle 111 , scène 4. (s) l.c peuple , étonné de son sort, Apprit on même temps votre règne et sa mort. Ihitnnmcus , acte IV, scène a.' Digilized by Google

mes doutes, si vous voulez me dire encore une chose.

JOCASTE.

Vous me voyez toute tremblante; mais interrogez-moi sur ce que je sais, et je vous répondrai.

OEDIPE.

Voyageait-il seul, ou était-il accompagné d'une garde nombreuse, comme il convient à un roi?

JOCASTE.

Ils étaient cinq en tout; au milieu d'eux était un héraut, et il n'y avait qu'un char, sur lequel se trouvait Laïus.

OEDIPE.

Hélas! tout s'éclaircit (1). Quel est l'homme qui autrefois vous fit ce rapport, reine?

JOCASTE.

Un serviteur qui parvint seul à se sauver.

OEDIPE.

Est-il encore en ce moment dans le palais?

JOCASTE.

Non, certainement. Depuis le jour qu'il revint de ce fatal voyage et qu'il vous vit, vous maître de l'empire et Laïus mort (2), il couvrit ma main de larmes, me supplia de l'envoyer dans les champs et de lui donner la conduite d'un troupeau, afin qu'il fût loin, bien loin de la ville, et je l'envoyai dans les champs, car

(1) Oui, vous m'ouvrez les yeux :

Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.

Mais je veux de mon doute être débarrassée; etc.

Athalie, acte II, scène 6.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!

Esther, acte III, scène 4.

(2)

Le neveu, étonné de son sort.

«0 OiiDIPË ROI. il méritait, tout esclave qu'il était, d'obtenir
 cette grâce , et de plus grandes encore. QBDIPE. Y aurait'il moyen de le
 rappeler promptement auprès de nous ? JOCASTE. Oui ; mais pourquoi
 désirez-vous le faire venir ? ÆDIPE. Je crains bien qu'on ne m'en ait trop
 dit ; c'est pour cela que je veux le voir. JOCASTE. Il viendra ; mais sans
 doute, prince , vous méjugés digne d'apprendre la cauæ de votre violent
 chagrin ? ÆDIPE. Aucune de mes pensées ne vous sera cachée (1), surtout
 quand je vois s'ouvrir devant moi de si cruelles espérances (2). A qui,
 mieux qu'à vous, pourrais-je dire ma fortune (3) au moment où peut-être
 elle va prendre une face terrible (4)? J'avais pour père Polybe, Corinthien ,
 et pour mère Mérope , qui était Dorienne. Je tenais le premier rang parmi
 les habitants de ce pays (5), (i)T'al-Je Jamais caché mon cœur et mes désirs
 P acte I, arène i. (i) Grèce aui dieux , mon maibeur passe mon espérance.
 jimtnnuquiu . acta V, scène S. (3) Et lui dire un amour. qu'Ufpeut touloIt
 troubier. Pkedrt , acte lit, scène 6. Vous avei entendu sa /ortwse etc. j
 JskMliât acte U, scène 7. (t)Ma fortune »a prendre une face nouTelle.
 Jndromaqus . acte f , scène 1. ! Votre fortune change et prend une autre face.
 Phtdrt . arle I , scene S. Sa fortune , seigneur, va prendre une autre face.
 Bérénice . acte lii , 'scène X. (II) Jc'Jouiaèais en pai.\ du. fruit de ma
 sagesse : Digitized by Google

il méritait, tout esclave qu'il était, d'obtenir cette grâce, et de plus grandes encore.

OEDIPE.

Y aurait-il moyen de le rappeler promptement auprès de nous ?

JOCASTE.

Oui ; mais pourquoi désirez-vous le faire venir ?

OEDIPE.

Je crains bien qu'on ne m'en ait trop dit ; c'est pour cela que je veux le voir.

JOCASTE.

Il viendra ; mais sans doute, prince, vous me jugez digne d'apprendre la cause de votre violent chagrin ?

OEDIPE.

Aucune de mes pensées ne vous sera cachée (1), surtout quand je vois s'ouvrir devant moi de si cruelles espérances (2). A qui, mieux qu'à vous, pourrais-je dire ma fortune (3) au moment où peut-être elle va prendre une face terrible (4) ? J'avais pour père Polybe, Corinthien, et pour mère Mérope, qui était Dorienne. Je tenais le premier rang parmi les habitants de ce pays (5),

(1) T'ai-je jamais caché mon cœur et mes désirs ?

Andromaque, acte I, scène 1.

(2) Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance.

Andromaque, acte V, scène 5.

(3) Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler.

Phèdre, acte III, scène 6.

Vous avez entendu sa fortune ; etc.

Athalie, acte II, scène 7.

(4) Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Andromaque, acte I, scène 1.

Votre fortune change et prend une autre face.

Phèdre, acte I, scène 5.

Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face.

Bérénice, acte III, scène 2.

61 ŒDIPE ROI. quand survint une aventure fort surprenante , il est vrai , mais qui , certes , n'aurait pas dû exciter en moi tant d'inquiétude (1) . Au milieu d'un festin , un homme dont l'ivresse troublait la raison , me dit, en présence de tous les convives , que je n'étais pas le fils de mon père, que j'étais un enfant inconnu. Irrité de ce reproche , je contins, quoique avec peine, mon indignation un jour entier. Le lendemain je me rends auprès de mon père et de ma mère pour dissiper mes doutes. Tous deux repoussent avec horreur l'injure qui m'était faite, et me conseillent de la mépriser comme le propos d'un homme ivre. J'étais heureux de les avoir entendus ainsi parler, et cependant ce triste souvenir déchirait constamment mon cœur (2), et chaque jour il y faisait de plus profondes blessures. À l'insu de mon père, je me rends à Pytho. Là, Apollon me renvoie sans répondre aux questions que j'étais venu lui faire. Mais déroulant clairement à mes yeux une longue suite d'infortunes, de crimes et de pleurs, il me dit que je dois m'unir à ma mère par des liens incestueux , offrir aux regards des hommes une race impure, et donner la mort au père qui m'avait donné la vie. Je ne l'eus pas plutôt entendu , que confiant dès lors aux astres le soin de diriger ma fuite , je m'éloigne de Corinthe pour chercher des lieux où je pourrais éviter l'opprobre dont me menaçaient ces sinistres oracles. Mes pas me conduisirent jusqu'en cet endroit où vous dites que le roi périt , et je vais , reine , vous (i) Malsan trouble IniporluD vient depuis quelques Jours De mes prospérités interrompre le cours. Un songe tnie devraU-Je inquiéter d'un songe !) (i) Entretien dans mon coeur un chagrin qui le ronge: Je t'évite partout; partout U me poursuit. AtkalU , nrtr 11 . scénr 6. 6

quand survint une aventure fort surprenante , il est vrai , mais qui , certes , n'aurait pas dû exciter en moi tant d'inquiétude (1). Au milieu d'un festin , un homme dont l'ivresse troublait la raison , me dit, en présence de tous les convives , que je n'étais pas le fils de mon père , que j'étais un enfant inconnu. Irrité de ce reproche , je contins , quoique avec peine , mon indignation un jour entier. Le lendemain je me rends auprès de mon père et de ma mère pour dissiper mes doutes. Tous deux repoussent avec horreur l'injure qui m'était faite , et me conseillent de la mépriser comme le propos d'un homme ivre. J'étais heureux de les avoir entendus ainsi parler , et cependant ce triste souvenir déchirait constamment mon cœur (2), et chaque jour il y faisait de plus profondes blessures. A l'insu de mon père , je me rends à Pytho. Là , Apollon me renvoie sans répondre aux questions que j'étais venu lui faire. Mais déroulant clairement à mes yeux une longue suite d'infortunes , de crimes et de pleurs , il me dit que je dois m'unir à ma mère par des liens incestueux , offrir aux regards des hommes une race impure , et donner la mort au père qui m'avait donné la vie. Je ne l'eus pas plutôt entendu , que confiant dès lors aux astres le soin de diriger ma fuite , je m'éloigne de Corinthe pour chercher des lieux où je pourrais éviter l'opprobre dont me menaçaient ces sinistres oracles. Mes pas me conduisirent jusqu'en cet endroit où vous dites que le roi périt , et je vais , reine , vous

(1) Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe !)

(2) Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :

62 ŒDIPE ROI. dire la vérité. Arrivé au point où se Joignent les trois routes , je rencontrai sur mon passage un héraut , et un homme pareil à celui que vous m'avez dépeint , monté sur un char que traînaient des chevaux blancs. Le conducteur et le vieillard lui-même m'écartent avec violence du chemin. Furieux de cette agression, je frappe le conducteur ; le vieillard ne m'a pas plutôt vu me défendre , que du haut de son char observant mes mouvements, à l'instant où je passais près de lui, il m'atteint, au milieu de la tête, de deux coups de fouet. Il paya cher cette violence ; d'un seul coup, le bâton dont cette main était armée le renverse de son char et le fait rouler dans la poussière. Enfin , je les immole tous à ma vengeance. Si cet étranger a quel* que rapport avec Laïus , y a-t-il ii quelqu'un plus malheureux que moi ? Y a-t-il un seul homme sur qui pèse davantage la colère céleste ? Il est interdit à tous les étrangers, à tous les citoyens, de me recevoir dans leur maison ; nul n'a le droit de me parler, tous doivent me repousser loin de leur foyer , et je ne puis accuser personne , c'est moi qui ai lancé contre moi-même ces imprécations. Mes mains sanguinaires souillent la couche de celui que j'ai tué. Ne suis-je pas bien malheureux (i) ? Je suis condamné à l'exil, et dans mon exil, je ne puis voir ceux que j'aime , ni fouler le sol de ma patrie; un hymen impur doit me placer au lieu(2) de ma mère, et je suis destiné à tuer Polybe, mon (i) Je suis un malheureux que le destin poursuit; C'est lui qui m'a ravi l'usage de mon père. Qui le Ht mon rival, qui révolta ma mère, Kt vient de s'écarter, dans ce moment affreux , Cn secret ennemi pour nous trahir tous deux. J MUhrtrntet ; tcl IV, wciu- 2. ii) Faire entrer une reine au lit de nos césars. Birrnicc, acte 11 , sienv 2. t Digilized by Google

dire la vérité. Arrivé au point où se joignent les trois routes, je rencontrai sur mon passage un héraut, et un homme pareil à celui que vous m'avez dépeint, monté sur un char que traînaient des chevaux blancs. Le conducteur et le vieillard lui-même m'écartent avec violence du chemin. Furieux de cette agression, je frappe le conducteur; le vieillard ne m'a pas plutôt vu me défendre, que du haut de son char observant mes mouvements, à l'instant où je passais près de lui, il m'atteint, au milieu de la tête, de deux coups de fouet. Il paya cher cette violence : d'un seul coup, le bâton dont cette main était armée le renverse de son char et le fait rouler dans la poussière. Enfin, je les immole tous à ma vengeance. Si cet étranger a quelque rapport avec Laïus, y a-t-il quelqu'un plus malheureux que moi? Y a-t-il un seul homme sur qui pèse davantage la colère céleste? Il est interdit à tous les étrangers, à tous les citoyens, de me recevoir dans leur maison; nul n'a le droit de me parler, tous doivent me repousser loin de leur foyer, et je ne puis accuser personne, c'est moi qui ai lancé contre moi-même ces imprécations. Mes mains sanguinaires souillent la couche de celui que j'ai tué, Ne suis-je pas bien malheureux (1)? Je suis condamné à l'exil, et dans mon exil, je ne puis voir ceux que j'aime, ni fouler le sol de ma patrie; un hymen impur doit me placer au lit (2) de ma mère, et je suis destiné à tuer Polybe, mon

(1) Je suis un malheureux que le destin poursuit;
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

4 *Mithridate*, acte IV, scène 2.

63 ŒDIPE ROI. père , lai à qui je dois et la naissance et l'éducation. Un juge impartial n'aurait-il pas raison de dire que c'est le destin qui prend soin de former ma roisà'e?... Écoutez, écoutez ma -prière, dieux adorables et saints(t); éteignez pour moi la lumière de ce jour fatal ; faites que je sois retranché du nombre des vivants , plutôt que de voir le malheur imprimer sur mon front cette hideuse tache. LE CHOEUB. Vous nous voyez , prince, consternés de vos douleurs; mais tant que l'esclave que vous attendez n'aura pas parlé , vous devez espérer. OEDIPE. Oui, toute mon espérance repose sur cet homme; c'est lui seul que j'attends. JOCASTE. Et comment sa venue peut-elle ranimer votre confiance ? ŒDIPE. Je vais vous le dire : si son récit s'accorde avec vos paroles, je suis innocent du meurtre. JOCASTE. Et qu'avez-vous remarqué dans mes paroles qui pût avoir une si grande importance? ŒDIPE. Vous avez dit que, suivant le rapport de cet esclave, il avait été tué par des brigands. Or, si l'esclave parle toujours de même, relativement au nombre, je ne suis pas le meurtrier; car un ne saurait être égal û (I) E(toi, si ta Justice De deux Jeunes amants veut punir l'aniflcc , O ciel! si notre amour est condamne de toi. Je suis la plus coupable , Cpuisc tout sur moi ! Bfijtizet , actr I , h-eiH-
 .. Digilized by Google

père, lui à qui je dois et la naissance et l'éducation. Un juge impartial n'aurait-il pas raison de dire que c'est le destin qui prend soin de former ma misère?... Écoutez, écoutez ma prière, dieux adorables et saints⁽¹⁾; éteignez pour moi la lumière de ce jour fatal; faites que je sois retranché du nombre des vivants, plutôt que de voir le malheur imprimer sur mon front cette hideuse tache.

LE CHŒUR.

Vous nous voyez, prince, consternés de vos douleurs; mais tant que l'esclave que vous attendez n'aura pas parlé, vous devez espérer.

OEDIPE.

Oui, toute mon espérance repose sur cet homme; c'est lui seul que j'attends.

JOCASTE.

Et comment sa venue peut-elle ranimer votre confiance?

OEDIPE.

Je vais vous le dire : si son récit s'accorde avec vos paroles, je suis innocent du meurtre.

JOCASTE.

Et qu'avez-vous remarqué dans mes paroles qui pût avoir une si grande importance?

OEDIPE.

Vous avez dit que, suivant le rapport de cet esclave, il avait été tué par des brigands. Or, si l'esclave parle toujours de même, relativement au nombre, je ne suis pas le meurtrier; car un ne saurait être égal à

(1) Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
Où est ton sort, où est ton sort, où est ton sort?

64 ŒDIPE ROI. plusieurs ; mais il déclare qu'il n'y avait qu'un homme seul , dès ce moment il est évident que c'est sur moi que tombe le crime. JOCASTE. N'en doutez pas , tel est le rapport qu'il nous a fait, et désormais il ne peut plus rien y changer. Ce rapport n'a pas été entendu par moi seule, il l'a été par la ville entière. Mais dût-il contredire son premier récit, il ne prouverait pas que vous êtes le meurtrier de Laïus. Les oracles destinaient ce prince à périr par la main de mon (ils; or, ce (ils malheureux n'a pas tué son père, il est mort avant lui. Ainsi je ne vois aucune prophétie qui soit digne d'émouvoir ma constance, aucune qui puisse ébranler ma résolution (1). CÉDIPPE. vos réflexions sont justes; envoyez cependant (2) quelqu'un qui fasse venir le berger, et ne négligez pas ce soin. (1) Jocaste et Œdipe cherchaient ensemble à découvrir les auteurs du meurtre de Laïus , et , à mesure que la lumière commence à paraître, tous d'eux s'efforcent de la repousser. On pourrait avec justesse leur appliquer ce vers de Racine : Ah ! que nous nous plaçons à nous tromper tous deux ! Bérénice , acte III , sc. 5. (2) Le sentiment renfermé dans les deux vers de Sophocle est ainsi développé dans Racine : Non, Je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse Va , fais dire à Mathan qu'il vienne , qu'il se presse ; Heureuse, si Je puis trouver par son secours Cette paix que Je cherche et qui me fuit toujours! Athalie , acte III, sc. 3. Autant que Je le puis, Je réde à tes raisons; Elles calment un peu mon ennui qui me devorait. Mais pourtant Xipharès ne paraît point encore. Mirza, acte IV. sc. 1. Digitized by Google

plusieurs ; mais s'il déclare qu'il n'y avait qu'un homme seul, dès ce moment il est évident que c'est sur moi que tombe le crime.

JOCASTE.

N'en doutez pas, tel est le rapport qu'il nous a fait, et désormais il ne peut plus rien y changer. Ce rapport n'a pas été entendu par moi seule, il l'a été par la ville entière. Mais dût-il contredire son premier récit, il ne prouverait pas que vous êtes le meurtrier de Laïus. Les oracles destinaient ce prince à périr par la main de mon fils ; or, ce fils malheureux n'a pas tué son père, il est mort avant lui. Ainsi je ne vois aucune prophétie qui soit digne d'émouvoir ma constance, aucune qui puisse ébranler ma résolution (1).

ŒDIPE.

Vos réflexions sont justes ; envoyez cependant (2) quelqu'un qui fasse venir le berger, et ne négligez pas ce soin.

(1) Jocaste et Œdipe cherchent ensemble à découvrir les auteurs du meurtre de Laïus, et, à mesure que la lumière commence à paraître, tous d'eux s'efforcent de la repousser. On pourrait avec justesse leur appliquer ce vers de Racine :

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

Bérénice, acte III, scène 2.

(2) Le sentiment renfermé dans les deux vers de Sophocle est ainsi développé dans Racine :

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse.

Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse ;

Heureuse, si je puis trouver par son secours

Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours !

Athalie, acte II, scène 3.

Autant que je le puis, je cède à tes raisons ;

Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.

ŒDIPE ROI. 6« JOCASXE. Je vais m'empreser de vous obéir;
 mais reutrous dans le palais. Je ne voudrais rien faire qui ne vous fût
 agréable. LE CHOEUB. STBOPHE PBEMIÈBE. Veuillent les dieux que je
 conserve dans mes paroles et dans ma conduite la chaste et sainte innocence
 que prescrit une auguste loi , sublime création venue du ciel, dont l'Olympe
 seul est le père, qui no doit point son origine à la race éphémère des
 hommes, et qui jamais n'ira vieillir au sein de l'oubli , car elle a en elle un
 principe divin qui ne vieillit pas. AimSTBOPHE PBEMIÈBE. L'orgueil
 enfante les tyrans (i]. L'orgueil ne les a pas (1) Bien que dans cet examen
 de l' Œdipe Roi, je n'aie pas la pi étention d'approfondir les difficultés du
 texte de Sophocle, et encore moins de rapporter les opinions des divers
 commentateurs , je ne puis résister au plaisir d'appeler l'attention sur une
 allusion que trouve Musgrave dans les jiarules du clueir. Ce personnage,
 représentant naturel et vrai des opinions de la multitude , fait, selon lui, non
 pas une peinture réelle des moeurs d'Œdipe et do Jocasie , mais un portrait
 fidèle du caractère d'Alcibiade. Les poètes de tous les siècles et de tous les
 pays se laissent ainsi emporter au désir de s'emparer de l'esprit de leurs
 contemporains, et d'obtenir des applaudissements en représentant les traits
 des hommes que le public poursuit de sa haine ou environne de son amour.
 Ainsi je trouve , dans Racine , sous les noms d'Alexanilrc et de Titus, un
 portrait qui ressemble beaucoup plus à Louis XIV qu'à ces deux grands
 hoinnies. Mon cmir, plein de ^on nom, n'osait, Je le cunicssc. Accorder tant
 de gloire avec tant de Jcuqcskc ; MaM de ce inôinc front l'hêrolqiie fierté,
 I.e feu de regat d.s, sa h.intc inajesU', Font conuaitre Alexandre, cl certes
 «on visage 6. Digilized by Google

JOCASTE.

Je vais m'empreser de vous obéir ; mais rentrons dans le palais , je ne voudrais rien faire qui ne vous fût agréable.

LE CHŒUR.

STROPHE PREMIÈRE.

Veuillent les dieux que je conserve dans mes paroles et dans ma conduite la chaste et sainte innocence que prescrit une auguste loi , sublime création venue du ciel , dont l'Olympe seul est le père , qui ne doit point son origine à la race éphémère des hommes , et qui jamais n'ira vieillir au sein de l'oubli , car elle a en elle un principe divin qui ne vieillit pas.

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

L'orgueil enfante les tyrans (1). L'orgueil ne les a pas

(1) Bien que dans cet examen de l'*Œdipe Roi*, je n'aie pas la prétention d'approfondir les difficultés du texte de Sophocle, et encore moins de rapporter les opinions des divers commentateurs, je ne puis résister au plaisir d'appeler l'attention sur une allusion que trouve Musgrave dans les paroles du chœur. Ce personnage, représentant naturel et vrai des opinions de la multitude, fait, selon lui, non pas une peinture réelle des mœurs d'OEdipe et de Jocaste, mais un portrait fidèle du caractère d'Alcibiade. Les poètes de tous les siècles et de tous les pays se laissent ainsi emporter au désir de s'emparer de l'esprit de leurs contemporains, et d'obtenir des applaudissements en représentant les traits des hommes que le public poursuit de sa haine ou environne de son amour. Ainsi je trouve, dans Racine, sous les noms d'Alexandre et de Titus, un portrait qui ressemble beaucoup plus à Louis XIV qu'à ces deux grands hommes.

Mon cœur, plein de son nom, n'osait, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse;
Mais de ce même front l'héroïque fierté.

1 66 OEDIPE ROI. plutôt follement rassasiés de crimes
inoportuns et inutiles; il ne les a pas plutôt conduits au faite des grandeurs,
qu'il les précipite dans un abîme inévitable, d'où leurs pieds ne peuvent les
retirer. Si la lutte qui vient de s'engager doit sauver la ville, je conjure les
dieux de ne pas la faire cesser. Je veux toujours avoir les dieux pour
protecteurs. STROPHE DEUXIÈME. (1) Mais si quelqu'un affranchit ses
mains et sa langue de toute retenue, s'il est sans crainte pour la justice, sans
respect pour les temples saints, que la Parque s'empare de lui et le punisse
de son luxe insolent. S'il fait des gains illégitimes, s'il commet des actions
importe de l'ignorer l'infatigable précepteur; Et sa précoce auguste appuyant
ses projets, Ses yeux, comme son bras, font partout des sujets. j'ignore .
«rte lit, errae X Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur? Os
flambeaux, ee bûcher, cette nuit enflammée. Ces algues, ces biscaux, ee
peuple, cette armée, Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat, Qui tous

de mon amant empruntaient leur érlat , Cette pourpre , cet or

plutôt follement rassasiés de crimes inopportuns et inutiles; il ne les a pas plutôt conduits au faite des grandeurs, qu'il les précipite dans un abîme inévitable, d'où leurs pieds ne peuvent les retirer. Si la lutte qui vient de s'engager doit sauver la ville, je conjure les dieux de ne pas la faire cesser. Je veux toujours avoir les dieux pour protecteurs.

STROPHE DEUXIÈME.

(1) Mais si quelqu'un affranchit ses mains et sa langue de toute retenue, s'il est sans crainte pour la justice, sans respect pour les temples saints, que la Parque s'empare de lui et le punisse de son luxe insolent. S'il fait des gains illégitimes, s'il commet des actions im-

Porte de sa grandeur l'infailible présage;
Et sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux, comme son bras, font partout des sujets.

Alexandre, acte III, scène 3.

Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat,
Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence:
Ciel, avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!
Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?

Bérénice, acte I, scène 5.

(1) Ne croirait-on pas que Racine commente le chœur de Sophocle, quand il fait dire à Joad :

Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur.

OEDIPE ROI. 67 pies, si sa main téméraire profane les choses sacrées (I), comment pourra-t-il , au milieu de ses crimes, espérer d'éloigner de son coeur les traits de la céleste colère ? car si de pareils sacrilèges sont honorés , qu'ai-je besoin de former des danses religieuses?

ANTISTBOPHB DEUXIEME. Je n'irai plus porter mes hommages au sanctuaire inviolable de Delphes, ni au temple d'Abis, ni à Oiympie , si l'événement vient anéantir la foi de ces oracles(2) ; mais ô grand Jupiter ! si tu es justement appelé le souverain maître de l'univers , ne souffre pas qu'on doute ainsi de ton immortelle puissance. Les prophéties qu'avait autrefois entendues Laïus sont sans force et sans crédit; Apollon a perdu ses honneurs, les dieux sont dépouillés de leurs privilèges(3). (1) Ta prnfoDer des dieux ta ni8)esté sacrée. jindroma^ue , acte IV, scène S. (2) La pensée religieuse exprimée ici par le cheeur ne peut-elle pas avoir inspiré à Racine les deux vers suivants : Ainsi donc un perfide, après tant de miracles. Pourrait anéantir la fol de tes oracles? Uatker, acte I , scène kToU Juallfle, 6 ctett ta fol de to.s oracte^! Lts Frires eHHemu , acteV, «cène 6. (3) Serait-ce aller trop loin que de prétendre que l'étude attentive ' de ce chœur, qui nous représente avec tant de vérité le peuple glacé d'un elTrois superstitieux, prêt à sacrifier celui qu'il environnait de respect et d'amour, a fait éclore les admirables vers que prononce Agamemnon : Calcha.s , qui l'attend en ces lieux , Fera taire nos pleurs, fera parler les dicui -, Et la religion , contre nous irritée , Par les timides Grecs sera seule écoutée ; Ceui même dont ma gloire aigrit l'ambiliun

Digilized by Google

pies, si sa main téméraire profane les choses sacrées (1), comment pourra-t-il, au milieu de ses crimes, espérer d'éloigner de son cœur les traits de la céleste colère ? car si de pareils sacrilèges sont honorés, qu'ai-je besoin de former des danses religieuses ?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Je n'irai plus porter mes hommages au sanctuaire inviolable de Delphes, ni au temple d'Abis, ni à Olympie, si l'événement vient anéantir la foi de ces oracles (2) ; mais ô grand Jupiter ! si tu es justement appelé le souverain maître de l'univers, ne souffre pas qu'on doute ainsi de ton immortelle puissance. Les prophéties qu'avait autrefois entendues Laïus sont sans force et sans crédit ; Apollon a perdu ses honneurs, les dieux sont dépouillés de leurs privilèges (3).

(1) Va profaner des dieux la majesté sacrée.

Andromaque, acte IV, scène 5.

(2) La pensée religieuse exprimée ici par le chœur ne peut-elle pas avoir inspiré à Racine les deux vers suivants :

Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles ?

Esther, acte I, scène 4.

Toi, justifie, ô ciel ! la foi de tes oracles !

Les Frères ennemis, acte V, scène 6.

(3) Serait-ce aller trop loin que de prétendre que l'étude attentive de ce chœur, qui nous représente avec tant de vérité le peuple glacé d'un effroi superstitieux, prêt à sacrifier celui qu'il environnait de respect et d'amour, a fait éclore les admirables vers que prononce Agamemnon :

Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux ;
Et la religion, contre nous irritée.

68 OËDIPÈ ROi SCÈNE XII. JOCASTE, LE MESSAGER, LE
CHŒUR, ŒDIPE. JOCASTE. Illustres citoyens , voulant implorer la
faveur des dieux , j'ai pris dans mes mains ces couronnes et ces parfums.
Œdipe laisse trop facilement emporter son âme au vent de toutes les
douleurs. Je ne vois point en lui cet esprit de prudence et de force (l) qui
affronte le présent avec les lumières du passé; il est le jouet de tous les
vains discours qui lui prédisent des malheurs. Puis donc que mes conseils
ne peuvent rien sur lui , je viens auprès de toi , Apollon Lycien , de toi qui
as coutume d'entendre ma prière, répandre mon cœur et mes vœux ;
montre-nous une voie de salut que nous Riiivcllronl leur brigade et leur
préteulion , M'arracheront peiit-ttre un pouTOir qui lea blême , etc. ?
Jphigéni» en jlutide . actp I . erene i Quel frein pourrait d'un peuple arrêter
la licence , Quand les dieux , nous livrant à son zèle Indiscret ,
L'affranchissent d'un Joug qu'il portait à regret? Iphigénie en Autide , acte
IV, M'mii* t> Sur l'inlérèt des dieux osons nous conSer, Ils ont trop
d'intérêt à nous justilicr. Vhedre . acte V, aeeiie i . * (i) Daigne , daigne ,
mon Dieu, sur Mathan et sur elle Répandre cet esprit d'imprudence et
d'erreur, De la chute des rois funeste avaiit-coureur! Athatie . arle I , srènr
3. Ami, depuis deux Jours Je ne la connais plus. Ce n'est plus cette reine
éclairée , intrépide. Élevée au-dessus de son sexe timide , Qui d'abord
accablait ses ennemis surpris , Kt d'un instant perdu connaissait tout le prix
; La peur d'un vain remords trouble cette grande Ime; Kllc flotte, clic
hésite; en un mot, elle est femme. Aihditc , iu'ir lil , MClie 3 Digilized by
Google

SCÈNE XII.

JOCASTE, LE MESSAGER, LE CHŒUR,
OEDIPE.

JOCASTE.

Illustres citoyens, voulant implorer la faveur des dieux, j'ai pris dans mes mains ces couronnes et ces parfums. OEdipe laisse trop facilement emporter son âme au vent de toutes les douleurs. Je ne vois point en lui cet esprit de prudence et de force (1) qui affronte le présent avec les lumières du passé; il est le jouet de tous les vains discours qui lui prédisent des malheurs. Puis donc que mes conseils ne peuvent rien sur lui, je viens auprès de toi, Apollon Lycien, de toi qui as coutume d'entendre ma prière, répandre mon cœur et mes vœux; montre-nous une voie de salut que nous

Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse, etc. ?
Iphigénie en Aulide, acte I, scène 1.

Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?
Iphigénie en Aulide, acte IV, scène 4.

Sur l'intérêt des dieux osons nous confier,
Ils ont trop d'intérêt à nous justifier.
Phèdre, acte V, scène 1.

(1) Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur !
Athalie, acte I, scène 3.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;

OKDIPE ROI. 6V puissions suivre sans crime; car nous sommes tous consternés en voyant le chef de l'État devenir la proie d'un fatal égarement. SCÈISE XIII. UN MESSAGER, LE CHOEUR , JOCASTE. LE MESSAOEB. Mes amis , ne pourriez-vous pas m'apprendre où est la demeure d'Œdipe? Ou plutôt, dites-moi où je pourrai le trouver lui-même, si vous le savez. LE CHOEUB. Sa demeure, étranger, la voici; vous l'y trouverez, il n'en est point sorti. La femme que vous voyez est la mère de ses enfants. LE MESSAGES. Puisse-t-elle être heureuse , et voir constamment heureux ceux qui l'entourent (i), puisqu'elle est la digne compagne d'Œdipe! JOCASTE. Soyez heureux aussi, étranger; vous méritez de l'être, puisque vous souhaitez que nous le soyons. Mais dites-nous le motif qui vous amène et ce que vous avez à nous apprendre. LE MESSAGEB. D'heureuses nouvelles pour votre famille et pour votre époux , reine. JOCASTE. Quelles sont ces nouvelles et d'où nous les apportez-

vous? LE MESSAGEB. De Corinthe. Ce que je vais dire vous causera de la

puissions suivre sans crime; car nous sommes tous consternés en voyant le chef de l'État devenir la proie d'un fatal égarement.

SCÈNE XIII.

UN MESSENGER, LE CHŒUR, JOCASTE.

LE MESSENGER.

Mes amis, ne pourriez-vous pas m'apprendre où est la demeure d'Œdipe? Ou plutôt, dites-moi où je pourrai le trouver lui-même, si vous le savez.

LE CHŒUR.

Sa demeure, étranger, la voici; vous l'y trouverez, il n'en est point sorti. La femme que vous voyez est la mère de ses enfants.

LE MESSENGER.

Puisse-t-elle être heureuse, et voir constamment heureux ceux qui l'entourent (1), puisqu'elle est la digne compagne d'Œdipe!

JOCASTE.

Soyez heureux aussi, étranger; vous méritez de l'être, puisque vous souhaitez que nous le soyons. Mais dites-nous le motif qui vous amène et ce que vous avez à nous apprendre.

LE MESSENGER.

D'heureuses nouvelles pour votre famille et pour votre époux, reine.

JOCASTE.

Quelles sont ces nouvelles et d'où nous les apportez-vous?

LE MESSENGER.

De Corinthe. Ce que je vais dire vous causera de la

70 ŒDIPE ROI. joie; car H est impossible qu'il en soit autrement, et de la douleur peut-être (1). JOCASTE. Qu'est- ce donc qui peut produire des effets si contraires ? LE MESSAGER. Les habitants de l'isthme vont prendre Œdipe pour leur roi , et déjà même le bruit en a couru (2). JOCASTE. Eh quoi ! le vieux Polybe ne règne donc plus? LE MESSAGER. Hélas I non. La mort l'a mis au tombeau. JOCASTE. Qu'avez-vous dit? Quoi ! vieillard, Polybe est mort! LE MESSAGER. Si je ne dis pas la vérité, je consens à mourir. JOCASTE. Femmes, allez (3) : qu'on dise promptement au roi cette nouvelle. Oracles des dieux, que devenez-vous? Œdipe fuyait depuis longtemps la présence de cet homme, parce qu'il craignait de le tuer ; et cet homme maintenant succombe, non sous la main d'Œdipe, mais sous les coups du destin. (0 Faisons disparaître La honte de cent rois, et la mienne peut-être. Mithridate , l'acte III , scène 1. (i) On dit même, et ce bruit est partout répandu , etc. Phèdre , acte 11 , «eem- i. (S) Jeunes filles, allez ; qu'un dise à Josabeth Que Mathan veut Ici lui parler en secret. Athalie , acte 11 , scène 1. Que l'on aille avertir et hâter la princesse ! Lts Fmtrtt tnttmis , acte 1 , scène 1. Digitized by Google

joie; car il est impossible qu'il en soit autrement, et de la douleur peut-être (1).

JOCASTE.

Qu'est-ce donc qui peut produire des effets si contraires ?

LE MESSENGER.

Les habitants de l'isthme vont prendre Œdipe pour leur roi, et déjà même le bruit en a couru (2).

JOCASTE.

Eh quoi ! le vieux Polybe ne règne donc plus ?

LE MESSENGER.

Hélas ! non. La mort l'a mis au tombeau.

JOCASTE.

Qu'avez-vous dit ? Quoi ! vieillard, Polybe est mort !

LE MESSENGER.

Si je ne dis pas la vérité, je consens à mourir.

JOCASTE.

Femmes, allez (3) : qu'on dise promptement au roi cette nouvelle. Oracles des dieux, que devenez-vous ? Œdipe fuyait depuis longtemps la présence de cet homme, parce qu'il craignait de le tuer ; et cet homme maintenant **succombe**, non sous la main d'Œdipe, mais sous les coups du destin.

(1) Faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être.

Mithridate, acte III, scène 1.

(2) On dit même, et ce bruit est partout répandu, etc.

Phèdre, acte II, scène 1.

(3) Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

Athalie, acte III, scène 1.

Que l'on coure avertir et hâter la princesse !

Les Femmes savantes, acte I, scène 1.

OEDIPE ROI. 71 SCÈNE XIV. ŒDIPE, JOCASTE, LE
MESSAGER, LE CHŒUR. ŒE»IPE. Douce compagne de ma vie , chère
Jocaste , pou^ quoi m'avez-vous fait sortir du palais pour m'appeler ici?
JOCASTE. Écoutez cet homme, et voyez, par ce qu'il vous dira, où ont
abouti les redoutables prédictions des dieux. ŒDIPE. Eh bien , voyons. Cet
homme , quel est-il , et qu'at-il à me dire? JOCASTE. Il arrive de Corinthe ,
et vient vous annoncer que Polybe, votre père, n'est plus : il est
mort(l).ŒDIPE. Etranger , que dis-tu ? parle , instruis-moi toi-même. LE
MESSAGER. Puisque vous voulez que je vous annonce clairement cette
nouvelle la première, apprenez qu'il a perdu la vie. ŒDIPE. L'a-t-il perdue
par la perfidie d'un assassin , ou par les atteintes de quelque maladie? LE
MESSAGER. Il suffit d'un instant de fatigue pour endormir l'âme d'un
vieillard. (i) Et de sa vie en vain J'di clicrché quelque rcble ; Cajairt était
mort. Bnjaift, aile V, 9. Digitized by Google

SCÈNE XIV.

OEDIPE, JOCASTE, LE MESSAGER, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Douce compagne de ma vie, chère Jocaste, pourquoi m'avez-vous fait sortir du palais pour m'appeler ici ?

JOCASTE.

Écoutez cet homme, et voyez, par ce qu'il vous dira, où ont abouti les redoutables prédictions des dieux.

OEDIPE.

Eh bien, voyons. Cet homme, quel est-il, et qu'a-t-il à me dire ?

JOCASTE.

Il arrive de Corinthe, et vient vous annoncer que Polybe, votre père, n'est plus : il est mort (1).

OEDIPE.

Étranger, que dis-tu ? parle, instruis-moi toi-même.

LE MESSAGER.

Puisque vous voulez que je vous annonce clairement cette nouvelle la première, apprenez qu'il a perdu la vie.

OEDIPE.

L'a-t-il perdue par la perfidie d'un assassin, ou par les atteintes de quelque maladie ?

LE MESSAGER.

Il suffit d'un instant de fatigue pour endormir l'âme d'un vieillard.

T2 OEDIPK ROI ŒDIPE. Ainsi, j« le vois, mon malheureux père est mort de maladie. LE HESS AGEE. Le temps lui avait mesuré de longs jours. ŒDIPE. Hélas I hélas I comment, chère Jocaste, pourrions-nous encore tourner nos regards vers le sanctuaire prophétique de Delphes, ou vers le cri des oiseaux dans les airs? A les en croire, je devais tuer mon père; mon père est mort, il est caché dans le sein de la terre ; et moi , tranquille ici , je ne me suis point armé contre ses jours , à moins que le regret de m'avoir perdu, n'en ait précipité le cours ; car ce n'est ([ue de cette façon que je puis l'avoir fait mourir (1). Ainsi , Polybe repose dans les enfers, ayant emporté avec lui les 'frivoles oracles qui troublaient notre repos. (i) Miid»ine, voilà donc cct enneinl terrible? De vos songes menteurs l'Imposture est visible , . A moins que la pitié qui semble vous troubler, Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler. AtKalit , acte II , icênc 7. Eu perdant un fans nom vous reprendrez le vôtre. C'est là tout le danger que vous pouvez courir. Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr. Iphigrnit en AuUde , acte II , ecCne r. Observons cei>emlant qne, dans ces deux imitation.s, qui me paraissent évitleiifés , Racine est bien inférieur à Sophocle; car ce qui, dans le poète grec, était un trait de sensibilité et de déli(atesse , n'est plus, chez raiiteur français, tpi'tine finesse ingénieuse, sans doute, mais qu'un goilt sévère pourrait trouver froide et puérile. C'est un jeu de mots de la même nature que l'on trouve à l'acte v, scène 2 de ' Iphigénie en AuUde- Voulant se plaindre d'Agamœnon , qui, en l'arrachant au (répas , veut l'cmpëclier d'épouser Achille, Iphigénie dit : ' àlnit perc , eu me .sMznnit, ordonne qne l'cspire. Digilized by Google

OEDIPE.

Ainsi, je le vois, mon malheureux père est mort de maladie.

LE MESSENGER.

Le temps lui avait mesuré de longs jours.

OEDIPE.

Hélas ! hélas ! comment, chère Jocaste, pourrions-nous encore tourner nos regards vers le sanctuaire prophétique de Delphes, ou vers le cri des oiseaux dans les airs ? A les en croire, je devais tuer mon père ; mon père est mort, il est caché dans le sein de la terre ; et moi, tranquille ici, je ne me suis point armé contre ses jours, à moins que le regret de m'avoir perdu, n'en ait précipité le cours ; car ce n'est que de cette façon que je puis l'avoir fait mourir (1). Ainsi, Polybe repose dans les enfers, ayant emporté avec lui les frivoles oracles qui troublaient notre repos.

(1) Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

Athalie, acte II, scène 7.

En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir,
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.

Iphigénie en Aulide, acte II, scène 1.

Observons cependant que, dans ces deux imitations, qui me paraissent évidentes, Racine est bien inférieur à Sophocle ; car ce qui, dans le poète grec, était un trait de sensibilité et de délicatesse, n'est plus, chez l'auteur français, qu'une finesse ingénieuse, sans doute, mais qu'un goût sévère pourrait trouver froide et puérile. C'est un jeu de mots de la même nature que l'on trouve à l'acte V, scène 2 de l'*Iphigénie en Aulide*. Vou-
lant se plaindre d'Agamemnon, qui, en l'arrachant au trépas,

OEDIPE RO. 73 JOCA. STE.]N'est-ce pas là re que je vous disais depuis longtemps? ŒDIPE. Vous me le disiez, mais la peur égarait ma raison (i). JOCASTE. Désormais, ne remplissez plus votre esprit de toutes ces folles visions. ŒDIPE. Et comment puis-je ne pas redouter le lit de ma mère? ' JOCASTE. Que sert à l'homme de craindre, quand tous les événements humains sont régis par la main souveraine de la fortune; quand la prévoyance la plus sage ne conduit à aucune certitude? Il vaut bien mieux couler (2) sa vie au gré du sort , chacun comme il le peut. Quant à vous, ne redoutez pas le lit de votre mère: il est arrivé à d'autres hommes de s'unir en songe avec leurs mères ; mais celui qui regarde ces songes comme une vaine illusion , ne souffre pas qu'ils troublent le bonheur de sa vie. ŒDIPE. Vous avez raison, tout à fait raison, si ma mère ne vivait plus; mais elle vit; et, quelle que soit la justesse de vos raisonnements , je ne puis m'empêcher de trembler. (OQu'ot-ce que tous craignez? jtmis. Je l'ignore mai-m) Dans quel repos , 0 ciel , les avez-vous coulés ! Drittmnitus , arlr III , M'rnrr 37
Digilized by Google

JOCASTE.

N'est-ce pas là ce que je vous disais depuis longtemps?

OEDIPE.

Vous me le disiez, mais la peur égarait ma raison (1).

JOCASTE.

Désormais, ne remplissez plus votre esprit de toutes ces folles visions.

OEDIPE.

Et comment puis-je ne pas redouter le lit de ma mère?

JOCASTE.

Que sert à l'homme de craindre, quand tous les événements humains sont régis par la main souveraine de la fortune; quand la prévoyance la plus sage ne conduit à aucune certitude? Il vaut bien mieux couler (2) sa vie au gré du sort, chacun comme il le peut. Quant à vous, ne redoutez pas le lit de votre mère: il est arrivé à d'autres hommes de s'unir en songe avec leurs mères; mais celui qui regarde ces songes comme une vaine illusion, ne souffre pas qu'ils troublent le bonheur de sa vie.

OEDIPE.

Vous avez raison, tout à fait raison, si ma mère ne vivait plus; mais elle vit; et, quelle que soit la justesse de vos raisonnements, je ne puis m'empêcher de trembler.

(1) Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même;

Mais je crains.

Britannicus, acte V, scène 1.

74 ŒDIPE ROI. JOCASTE. Le tombeau de votre père est pourtant un grand enseignement. OEDIPE. Fort grand, j'en conviens; mais elle vit, et je tremble (1). LE MESSAGEB. Et quelle est donc la femme qui vous fait trembler? ŒDIPE. C'est Mérope, bon vieillard, la femme de Polybe. LE MESSAGEB. Et en quoi peut-elle vous faire trembler? ŒDIPE. En ce que les dieux ont rendu un oracle terrible, ô étranger ! LE MESSAGEB. Pouvez- vous me le dire, ou serait-il interdit à un étranger de le connaître? ŒDIPE. Nullement. Apollon me prédit autrefois que j'étais destiné à m'unir à ma mère dans des embrassements incestueux, et à rougir ma main du sang démon père. Cette crainte me tenait depuis longtemps éloigné de Corinthe : je voulais éviter un malheur; mais c'était déjà un grand malheur de ne pas jouir de la vue de mes parents (2). (1) Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler. Bérénice j acte 1, scène S. (2) La situation d'Œdipe est parfaitement représentée par les quatre vers qui suivent : J'Ignore qnl je sols; et pour comble d'horreur Un oracle effrayant m'attache à mon erreur, Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître, Me dit que sans périr je ne me puis connaître. Iphigénie en AuHde, acte II, arène i. Digitized by Google

JOCASTE.

Le tombeau de votre père est pourtant un grand enseignement.

OEDIPE.

Fort grand, j'en conviens ; mais elle vit, et je tremble (1).

LE MESSENGER.

Et quelle est donc la femme qui vous fait trembler ?

OEDIPE.

C'est Mérope, bon vieillard, la femme de Polybe.

LE MESSENGER.

Et en quoi peut-elle vous faire trembler ?

OEDIPE.

En ce que les dieux ont rendu un oracle terrible, ô étranger !

LE MESSENGER.

Pouvez-vous me le dire, ou serait-il interdit à un étranger de le connaître ?

OEDIPE.

Nullement. Apollon me prédit autrefois que j'étais destiné à m'unir à ma mère dans des embrassements incestueux, et à rougir ma main du sang de mon père. Cette crainte me tenait depuis longtemps éloigné de Corinthe : je voulais éviter un malheur ; mais c'était déjà un grand malheur de ne pas jouir de la vue de mes parents (2).

(1) Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler.

Bérénice, acte I, scène 5.

(2) La situation d'OEdipe est parfaitement représentée par les quatre vers qui suivent :

J'ignore qui je suis ; et pour comble d'horreur
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,

75 ŒDIPE ROr LE MESSEAGER. Est-ce là la crainte qui vous faisait fuir votre patrie ? (EDIPE. Je ne voulais pas devenir le meurtrier de mon père, vieillard. LE MESSEAGER.. Et pourquoi, prince, ne vous délivrerais-je pas de cette crainte, moi qui suis venu avec la pensée de vous être agréable? CEDIPE. Un tel service serait par moi largement récompensé. LE MESSEAGER. C'est pour vous le rendre que je suis venu , parce que j'ai pensé que dès que vous seriez arrivé dans votre palais, vous seriez généreux envers moi. ŒDIPE. Jamais je n'habiterai les lieux qu'habitent ceux à qni je dois le jour. LE MESSEAGER. O mon fils ! vous ne savez pas bien , je le vois , quelle est votre situation. ŒDIPE. Comment , vieillard ? Au nom des dieux , fais-lamoi connaître. LE MESSEAGER. Si la crainte de vos parents vous empêche de retourner à Corinthe. ŒDIPE. Je crains de trouver Apollon véi'idique. LE MESSEAGER. Vous craignez de porter sur vos parents une main sacrilège? Digitized by GcîOgle

LE MESSENGER.

Est-ce là la crainte qui vous faisait fuir votre patrie ?

OEDIPE.

Je ne voulais pas devenir le meurtrier de mon père, vieillard.

LE MESSENGER.

Et pourquoi, prince, ne vous délivrerais-je pas de cette crainte, moi qui suis venu avec la pensée de vous être agréable ?

OEDIPE.

Un tel service serait par moi largement récompensé.

LE MESSENGER.

C'est pour vous le rendre que je suis venu, parce que j'ai pensé que dès que vous seriez arrivé dans votre palais, vous seriez généreux envers moi.

OEDIPE.

Jamais je n'habiterai les lieux qu'habitent ceux à qui je dois le jour.

LE MESSENGER.

O mon fils ! vous ne savez pas bien, je le vois, quelle est votre situation.

OEDIPE.

Comment, vieillard ? Au nom des dieux, fais-la-moi connaître.

LE MESSENGER.

Si la crainte de vos parents vous empêche de retourner à Corinthe.

OEDIPE.

Je crains de trouver Apollon véridique.

LE MESSENGER.

Vous craignez de porter sur vos parents une main

76 ŒDIPE ROr. CEDIPE. C'est cela même; vieillard , voilà ce qui continuellement m'épouvante. LE MESSAGER. Ne savez-vous donc pas que vous n'avez aucun sujet de crainte ? ŒDIPE. Puis-je ne pas en avoir, si je suis leur fils et s'ils sont mes parents? LE MESSAGER. Polybe n'a jamais eu d'enfants. ŒDIPE. Que dis-tu , Polybe n'est pas mon père ? LE MESSAGER. Non, pas plus que moi , mais tout autant. ŒDIPE. Et quelle similitude peut-il exister entre celui qui m'a engendré et celui qui m'est étranger? LE MESSAGER. Mais vous n'avez été engendré ni par lui , ni par moi. ŒDIPE. Et pourquoi donc m'appelait-il son fils? LE MESSAGER. Vous êtes, il faut vous le dire, un don qu'il reçut de mes mains. ŒDIPE. Et il chérissait si tendrement un enfant étranger! LE MESSAGER. Longtemps privé du bonheur d'être père, il trouvait des douceurs à épancher sur vous ses tendresses. ŒDIPE. Mais toi qui me donnas à lui, m'avais-tu trouvé, ou étais-tu mon père? Digitized by Google

OEDIPE.

C'est cela même ; vieillard , voilà ce qui continuellement m'épouvante.

LE MESSENGER.

Ne savez-vous donc pas que vous n'avez aucun sujet de crainte ?

OEDIPE.

Puis-je ne pas en avoir , si je suis leur fils et s'ils sont mes parents ?

LE MESSENGER.

Polybe n'a jamais eu d'enfants.

OEDIPE.

Que dis-tu , Polybe n'est pas mon père ?

LE MESSENGER.

Non , pas plus que moi , mais tout autant.

OEDIPE.

Et quelle similitude peut-il exister entre celui qui m'a engendré et celui qui m'est étranger ?

LE MESSENGER.

Mais vous n'avez été engendré ni par lui , ni par moi.

OEDIPE.

Et pourquoi donc m'appelait-il son fils ?

LE MESSENGER.

Vous êtes , il faut vous le dire , un don qu'il reçut de mes mains.

OEDIPE.

Et il chérissait si tendrement un enfant étranger !

LE MESSENGER.

Longtemps privé du bonheur d'être père , il trouvait des douceurs à épancher sur vous ses tendresses.

OEDIPE.

Mais toi qui me donnes à lui , m'avais-tu trouvé en

OEDIPE ROI. 77 LE MESSAGES. Je VOUS avais trouvé dans les sombres vallées du Citbéron. ŒDIPE. Mais pour quel motif voyageais - tu dans ces contrées? LE MESSAGER. Je gardais mes troupeaux sur cette montagne. ŒDIPE. Tu étais donc berger et errant dans la servitude ? LE MESSAGER. Je fus , mon fils], votre sauveur à cette époque. ŒDIPE. Mais quel mal avais -je éprouvé, quand tu me trouvas dans cet affreux délaissement ? LE MESSAGER. Vos pieds pourraient vous l'apprendre. ŒDIPE. Hélas ! pourquoi parler de cette ancienne douleur ? LE MESSAGER. Je détachai les courroies qui traversaient et embarrassaient vos deux pieds. ŒDIPE. Ainsi la honte et l'opprobre furent les hochets de mon enfance! LE MESSAGER. Cette circonstance vous fit donner le nom que vous portez. ŒDIPE. Au nom des dieux , parle. Quand je fus exposé est-ce par ordre de mon père ou de ma mère ? LE MESSAGER. Je l'ignore; mais celui qui vous remit en mes mains en sait là-dessus plus que moi. 1.

Digilized by Google

LE MESSENGER.

Je vous avais trouvé dans les sombres vallées du Cithéron.

OEDIPE.

Mais pour quel motif voyageais-tu dans ces contrées ?

LE MESSENGER.

Je gardais mes troupeaux sur cette montagne.

OEDIPE.

Tu étais donc berger et errant dans la servitude ?

LE MESSENGER.

Je fus, mon fils !, votre sauveur à cette époque.

OEDIPE.

Mais quel mal avais-je éprouvé, quand tu me trouvas dans cet affreux délaissement ?

LE MESSENGER.

Vos pieds pourraient vous l'apprendre.

OEDIPE.

Hélas ! pourquoi parler de cette ancienne douleur ?

LE MESSENGER.

Je détachai les courroies qui traversaient et embarrassaient vos deux pieds.

OEDIPE.

Ainsi la honte et l'opprobre furent les hochets de mon enfance !

LE MESSENGER.

Cette circonstance vous fit donner le nom que vous portez.

OEDIPE.

Au nom des dieux, parle. Quand je fus exposé, est-ce par ordre de mon père ou de ma mère ?

LE MESSENGER.

Je l'ignore : mais celui qui vous remit en mes mains

78 OKDIPE ROI. OEDIPE. Tu m'as donc reçu d'un autre, et tu ne m'as pas trouvé toi-même? * LE HESSAGEB. Non , c'est un autre berger qui vous remit à moi. CEDIPE. Quel est-il ? Peux-tu me le faire connaître? LE MESSAGEB. C'était on des esclaves de Laius. ŒDIPE. De l'ancien roi de Thèbes? LE MESSAGES. Précisément ; il était berger de ce prince. ŒDIPE. Est-il encore vivant, et pourrais-je le voir? LE MESSAGES (AU CHŒUB). Vous, citoyens, qui habitez ce pays, c'est une chose que vous devez savoir mieux que moi. ŒDIPE. Y a-t-il parmi vous tous qui êtes ici, quelqu'un qui connaisse le berger dont nous parle ce vieillard , et qui saurait nous dire s'il est à la campagne ou à Thèbes? Parlez, car le moment est venu où il faut tout découvrir. LE CHŒUB. Je pense qu'il n'est pas autre que le berger que tantôt vous souhaitiez de voir. Mais, Jocaste qui nous écoute , peut mieux que personne nous le dire. ŒDIPE. Reine , pensez-vous que le berger dont tantôt nous souhaitions la venue, soit celui dont nous parle ce vieillard? JOCASTE. Et de qui nous parle-t-il ? Cessez de vous tourmenter;

Digitized by Google

OEDIPE ROI. 7!) laissez là tout ce qu'on vient de dire, et ne vous fatiguez pas d'une vaine recherche (i). QEDIPB. Non, je n'aurai point de repos que ces indications ne m'aient conduit à découvrir le secret de ma naissance. JOCASTE. Au nom des dieux, si votre vie vmis est chère, ne poussez pas plus loin cette recherche ! C'est bien assez que je sois condamnée aux larmes , moi ! ŒDIPE. Rassurez- vous; quand une triple descendance d'esclave me rendrait trois fois esclave, cette tache ne souille point le noble sang dont vous sortez (2). JOCASTE. Ah! veuillez m'en croire : je vous en conjure , n'en • faites rien. ŒDIPE. Vous ne me persuaderez jamais de ne pas déchirer le voile qui cache ce mystère. JOCASTE. Et cependant , vous devriez en croire mon expérience, je vous donne des consei Is bien raisonnables (3) . ŒDIPE. Depuis longtemps je suis las d'écouter la raison (4). (i) Vous cherchez , prince, à vona toarmenter. Plaignez voire malheui, sans vouloir l'augmenter. Mitkridate . acte 11 , icéne (i) Son cholz h votre nom n'imprime point de taches. Atéxandr* t acte I, fcènc i. Ah ! si son amitié peut souiller votre gloire. Altxaitdr* . acte I . acèoc i. (3) Je vous ouvre peut-être un avis salutaire. Athaliê , acte 111 . icènc b. U] Non , tes conseils ne sont plus de saison , l'vladc : je suis las d'ccoïUvr la raison. .-tmlroMtiquc . acte 111 , drtsic l . Digitized by GcîOgle

laissez là tout ce qu'on vient de dire, et ne vous fatiguez pas d'une vaine recherche (1).

OEDIPE.

Non, je n'aurai point de repos que ces indications ne m'aient conduit à découvrir le secret de ma naissance.

JOCASTE.

Au nom des dieux, si votre vie vous est chère, ne poussez pas plus loin cette recherche ! C'est bien assez que je sois condamnée aux larmes, moi !

OEDIPE.

Rassurez-vous ; quand une triple descendance d'esclave me rendrait trois fois esclave, cette tache ne souille point le noble sang dont vous sortez (2).

JOCASTE.

Ah ! veuillez m'en croire : je vous en conjure, n'en faites rien.

OEDIPE.

Vous ne me persuaderez jamais de ne pas déchirer le voile qui cache ce mystère.

JOCASTE.

Et cependant, vous devriez en croire mon expérience, je vous donne des conseils bien raisonnables (3).

OEDIPE.

Depuis longtemps je suis las d'écouter la raison (4).

(1) Vous cherchez, prince, à vous tourmenter.

Plaiguez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

Mithridate, acte II, scène 6

(2) Son choix à votre nom n'imprime point de taches.

Alexandre, acte I, scène 1.

Ah ! si son amitié peut souiller votre gloire.

Alexandre, acte I, scène 1.

(3) Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.

Athalie, acte III, scène 6.

(4) Non, tes conseils ne sont plus de saison ;

80 OEDIFE KOI. JOCASTE. O infortuné ! puisses-tu ne savoir jamais qui tu es ! OEDIPE. Quelqu'un voudrait-il m'amener ici le berger? Quant à elle , laissez-la s'applaudir de son illustre origine. JOCASTE. Hélas ! hélas ! infortuné ! Ce nom est le seul qui me reste à te donner : désormais je ne t'en adresserai aucun autre (f). {Jocaste sort.) SCÈNE XV, LE CHOEUR, OEDIPE. tE CHOEUB. Pourquoi, Œdipe, la reine est-elle sortie agitée d'un violent chagrin ? Je crains bien que ce lugubre silence n'éclate en désastres (2). ŒDIPE. Laissez-leéclater(3). Quelque obscure que soit ma naissance, je veux la pénétrer. Enflée d'orgueil , comme le sont toutes les femmes, elle rougit peut-être de la bassesse de mon origine ; mais moi , quand je me vois (I) Quelle vive douleur attriste set adieux ! MithridaU , acte 1 , Rrêae a. (i) La douleur qui aç tait n'en eat que plus funeste. Andrdmaque , acte iil , scene 4. En quel trouble mortel ion intérêt nous Jette ! Aitdromaque . acte Itl . Kène 4. Ah ! que Je erains , madame , un calme ai funeste ! Et qu'il vaudrait bien mieux.... Andromaque , acte IV, seine 3. (3) Arsace , Iais.se-la Jouir de sa fortune , , Çt quitte un entretien dont le cours m Importune. Bérèmc f, Irène -î. Digilized by Google

JOCASTE.

O infortuné ! puisses-tu ne savoir jamais qui tu es !

OEDIPE.

Quelqu'un voudrait-il m'amener ici le berger ? Quant à elle , laissez-la s'applaudir de son illustre origine.

JOCASTE.

Hélas ! hélas ! infortuné ! Ce nom est le seul qui me reste à te donner : désormais je ne t'en adresserai aucun autre (1).

(*Jocaste sort.*)

SCÈNE XV.

LE CHOEUR, OEDIPE.

LE CHOEUR.

Pourquoi, OEdipe, la reine est-elle sortie agitée d'un violent chagrin ? Je crains bien que ce lugubre silence n'éclate en désastres (2).

OEDIPE.

Laissez-le éclater (3). Quelque obscure que soit ma naissance, je veux la pénétrer. Enflée d'orgueil, comme le sont toutes les femmes, elle rougit peut-être de la bassesse de mon origine ; mais moi, quand je me vois

(1) Quelle vive douleur attriste ses adieux !

Mithridate, acte I, scène 2.

(2) La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.

Andromaque, acte III, scène 4.

En quel trouble mortel son intérêt nous jette !

Andromaque, acte III, scène 4.

Ah ! que je crains, madame, un calme si funeste !

Et qu'il vaudrait bien mieux....

Andromaque, acte IV, scène 3.

(3) Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,

Et quitte un extraction dont le cours m'importe.

OEDIPE ROI. 81 i'enfaît de la fortune, je dois m'honorer d'avoir une mère qui me montre tant de tendresse. Oui, la fortune est ma mère(1), et les mois qui m'ont nourri ont rempli ma vie de misère et de grandeur. Puisque telle est ma condition, je serai fidèle aux devoirs qu'elle m'impose, et je me garderai bien de ne pas chercher à connaître ma naissance. LE CHOEUR. STROPHE. Si je suis bon prophète, si mes pressentiments ne me trompent pas, par l'Olympe, Cifhéron, nous ne verrons pas le jour de demain, sans t'avoir salué, à la fois, comme le berceau, la patrie (2), la mère d'OEdipe, sans t'avoir célébré dans nos concerts comme le bienfaiteur de nos rois; pourvu, 6 bienfaisant Apollon! que tu approuves cette recherche. ANTISTROPHE. Quel dieu, mon enfant, quel dieu t'a donné le jour? Es-tu fils de quelque nymphe (3) dont s'est approché ou Pan errant dans les montagnes, ou le dieu des oracles qui se plaît dans tous les bosquets champêtres? Mercure, Bacchus, habitant au sommet des monts, t'aurait-il reçu comme un présent d'une des vierges de l'Hélicon, avec lesquelles il aime à jouer? (1) L'orgueil que fait ici paraître (Kdipe a pu fournir à Racine un trait pour peindre le caractère d'Âman : J'ai au de mon destin corriger l'injustice : Dans les mains des Persans jeune enfant apporté, ' Je gouverne l'empire où Je fus acheté. Either^ acte II, scene i. (i) Ce temple est mon pays ; je n'en connais pas d'autre. Athalie, acte II, scène 7. r (s) Qui nous révélera ta naissance secrète, Cher enfant? es-tu fils de quelque saint prophète? Athalie t acte II, scène 9. Digitized by Google

l'enfant de la fortune, je dois m'honorer d'avoir une mère qui me montre tant de tendresse. Oui, la fortune est ma mère (1), et les mois qui m'ont nourri ont rempli ma vie de misère et de grandeur. Puisque telle est ma condition, je serai fidèle aux devoirs qu'elle m'impose, et je me garderai bien de ne pas chercher à connaître ma naissance.

LE CHOEUR.

STROPHE.

Si je suis bon prophète, si mes pressentiments ne me trompent pas, par l'Olympe, Cithéron, nous ne verrons pas le jour de demain, sans t'avoir salué, à la fois, comme le berceau, la patrie (2), la mère d'Œdipe, sans t'avoir célébré dans nos concerts comme le bienfaiteur de nos rois; pourvu, ô bienfaisant Apollon! que tu approuves cette recherche.

ANTISTROPHE.

Quel dieu, mon enfant, quel dieu t'a donné le jour? Es-tu fils de quelque nymphe (3) dont s'est approché ou Pan errant dans les montagnes, ou le dieu des oracles qui se plaît dans tous les bosquets champêtres? Mercure, Bacchus, habitant au sommet des monts, t'aurait-il reçu comme un présent d'une des vierges de l'Hélicon, avec lesquelles il aime à jouer?

(1) L'orgueil que fait ici paraître Œdipe a pu fournir à Racine un trait pour peindre le caractère d'Aman :

J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.

Esther, acte II, scène 1.

(2) Ce temple est mon pays; je n'en connais pas d'autre.

Athalie, acte II, scène 7.

(3) Oui nous révélera ta naissance secrète.

82 OEDIPE ROI. SCÈNE XVI. OEDIPE, LE CHOEUR, LE
MESSAGER. ŒDIPE. S'il m'est permis de former des conjectures sur un
vieillard que je n'ai jamais vu, je crois apercevoir le berger que depuis
longtemps nous cherchons ; son grand âge , ses traits , s'accordent avec
ceux de cet homme. Je reconnais de plus dans ceux qui l'amènent les
serviteurs que j'ai envoyés. Mais vous devez le savoir mieux que moi, vous
qui avez connu autrefois ce berger. LE CHŒUB. Oui, je l'ai connu , n'en
doutez pas; car, dans sa condition de berger , il était plus que tout autre
fidèle à Laius. ŒDIPE. Réponds-moi d'abord , étranger corinthien , est-ce
là celui dont tu parles ? LE MESSAGER. Celui dont je parie est celui que
vous voyez. SCÈNE XVI. OEDIPE, LE MESSAGER, UN ESCLAVE DE
LAIUS. ŒDIPE. ■ Toi qui «n'entends , vieillard , regarde-moi en face, et
réponds aux questions que je vais te faire. Appartenais-tu jadis à Laius?
l'esclave. Sans avoir été acheté par lui, j'étais un de ses esclaves. J'avais été
nourri dans sa maison. Digitized by Google

SCÈNE XVI.

OEDIPE, LE CHŒUR, LE MESSAGER.

OEDIPE.

S'il m'est permis de former des conjectures sur un vieillard que je n'ai jamais vu, je crois apercevoir le berger que depuis longtemps nous cherchons ; son grand âge, ses traits, s'accordent avec ceux de cet homme. Je reconnais de plus dans ceux qui l'amènent les serviteurs que j'ai envoyés. Mais vous devez le savoir mieux que moi, vous qui avez connu autrefois ce berger.

LE CHŒUR.

Oui, je l'ai connu, n'en doutez pas ; car, dans sa condition de berger, il était plus que tout autre fidèle à Laïus.

OEDIPE.

Réponds-moi d'abord, étranger corinthien, est-ce là celui dont tu parles ?

LE MESSAGER.

Celui dont je parle est celui que vous voyez.

SCÈNE XVI.

OEDIPE, LE MESSAGER, UN ESCLAVE
DE LAIUS.

OEDIPE.

Toi qui m'entends, vieillard, regarde-moi en face, et réponds aux questions que je vais te faire. Appartenais-tu jadis à Laïus ?

L'ESCLAVE.

Sans avoir été acheté par lui. j'étais un de ses es-

OEDIPE ROI. 8. s OEDIPE. Quels étaient tes occupations , ton genre de vie? l'esclave. J'ai passé la plus grande partie de ma vie à garder les troupeaux. ŒDIPE. Quels étaient les lieux que tu fréquentais de préférence ? l'esclave. Tantôt le Cithéron , tantôt les contrées voisines. ŒDIPE. Eh bien 1 te souviens-tu d'avoir connu cet homme ? l'esclave. Que faisait-il ? et de quel homme voulez-vous parler? ŒDIPE. De celui que tu vois ici. Âvais-tu avec lui quelques relations ? l'esclave. Non , aucune dont ma mémoire puisse promptement rappeler le souvenir. le messageb. Il n'y a là rien de surprenant , mon maître ; mais je vais lui rappeler clairement ce qu'il a oublié. Je suis sûr qu'il m'a connu ; car lorsque , dans le voisinage du Cithéron, il conduisait deux tfoujjeaux et moi un seul , je m'entretenais avec lui pendant trois mois entiers, à partir du printemps jusqu'à l'ourse, où nous ramenions, moi mon troupeau dans ma bergerie, et lui les siens dans les étables de Laïus. Ce que je dis est-il vrai ou ne l'est- il pas ? l'esclave.

C'est vrai ; et pourtant il y a bien longtemps de cela. Digitized by G

OEDIPE.

Quels étaient tes occupations , ton genre de vie ?

L'ESCLAVE.

J'ai passé la plus grande partie de ma vie à garder les troupeaux.

OEDIPE.

Quels étaient les lieux que tu fréquentais de préférence ?

L'ESCLAVE.

Tantôt le Cithéron , tantôt les contrées voisines.

OEDIPE.

Eh bien ! te souviens-tu d'avoir connu cet homme ?

L'ESCLAVE.

Que faisait-il ? et de quel homme voulez-vous parler ?

OEDIPE.

De celui que tu vois ici. Avais-tu avec lui quelques relations ?

L'ESCLAVE.

Non , aucune dont ma mémoire puisse promptement rappeler le souvenir.

LE MESSAGER.

Il n'y a là rien de surprenant , mon maître ; mais je vais lui rappeler clairement ce qu'il a oublié. Je suis sûr qu'il m'a connu ; car lorsque , dans le voisinage du Cithéron , il conduisait deux troupeaux et moi un seul , je m'entretenais avec lui pendant trois mois entiers , à partir du printemps jusqu'à l'ourse , où nous ramenions , moi mon troupeau dans ma bergerie , et lui les siens dans les étables de Laïus. Ce que je dis est-il vrai ou ne l'est-il pas ?

L'ESCLAVE.

C'est vrai : et nourtant il v a bien longtemps de

84 OEOIPE ROI. fLE HESSA.GEB. Eh bien! maintenant, parle; te rappelles-tu m'avoir remis un enfant, afin que je le nourrisse comme le mien ? l'esclave. Que veux-tu dire ? A quoi bon toutes ces questions? le messager. Cet enfant , mon ami , qui était alors si petit , c'est le roi. l'esclave. Que la mort te confonde ! Ne te tairas-tu pas ? QEDIPE. Ah I vieillard , cesse de le blâmer ! Tes paroles sont plus répréhensibles que les siennes. l'esclave. Et en quoi , mon excellent maître , trouvez-vous que j'ai tort? CEDIPE. En refusant de t'expliquer sur l'enfant au sujet duquel il t'interroge. l'esclave. Il parle en inconsidéré , mais il perd son temps. ŒDIPE. Et toi , tu ne perdras pas le tien ; car si tu ne parles pas de bonne grâce, je saurai bien t'y contraindre. .l'esclave. Au nom des dieux, épargnez un vieillard! ŒDIPE. Qu'on charge promptement ses mains de chaînes ! l'esclave. Je suis bien malheureux I Et pourquoi ? Que désirez-vous savoir de moi? ŒDIPE. As-tu donné à cet homme l'enfant dont il te parle?

Digitized by Google

LE MESSENGER.

Eh bien ! maintenant , parle ; te rappelles-tu m'avoir remis un enfant , afin que je le nourrisse comme le mien ?

L'ESCLAVE.

Que veux-tu dire ? A quoi bon toutes ces questions ?

LE MESSENGER.

Cet enfant , mon ami , qui était alors si petit , c'est le roi.

L'ESCLAVE.

Que la mort te confonde ! Ne te tairas-tu pas ?

OEDIPE.

Ah ! vieillard , cesse de le blâmer ! Tes paroles sont plus répréhensibles que les siennes.

L'ESCLAVE.

Et en quoi , mon excellent maître , trouvez-vous que j'ai tort ?

OEDIPE.

En refusant de t'expliquer sur l'enfant au sujet duquel il t'interroge.

L'ESCLAVE.

Il parle en inconsideré , mais il perd son temps.

OEDIPE.

Et toi , tu ne perdras pas le tien ; car si tu ne parles pas de bonne grâce , je saurai bien t'y contraindre.

L'ESCLAVE.

Au nom des dieux , épargnez un vieillard !

OEDIPE.

Qu'on charge promptement ses mains de chaînes !

L'ESCLAVE.

Je suis bien malheureux ! Et pourquoi ? Que désirez-vous savoir de moi ?

OEDIPE.

8*5 OEDIPE ROI. l'esclave. Je l'ai donné. Pourquoi ne suis-je pas mort ce jourlà? OEDIPE. Mais tu vas mourir^ si tu t'obstines à me taire la vérité. l'esclave. En la révélant , je meurs bien plus sûrement encore (1). V ŒDIPE. Cet homme , je le vois , cherche des temporisations. l'esclave. Non assurément, puisque je vous ai dit depuis longtemps que je l'avais donné. ŒDIPE. Où l'avais-tu pris? dans ta maison ou dans celle d'un autre ? l'esclave. Je ne l'avais pas pris chez moi , je l'avais reçu de quelqu'un. ŒDIPE. De qui te venait-il , et de quelle maison ? l'esclave. Non , je vous en conjure , par tous les dieux ; non , mon maître , ne m'en demandez pas davantage (2). (i) Bénéty. — Quoi , vous craignez si peu de me désobéir! Antiochus. — Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr. Bénéty. — Je veux que vous parliez. Antiochus. — Dieux , quelle violence ! Madame, encore un coup, vous louerez mon silence Bénéty. — Prince , des ce moment contentez mes souhaits , On soyez de ma haine assuré pour Jamais. Bénéty, acte III, scène 3. Voyez dans Œdipe Roi , du v. 323 au v. 334. (?) Si Œdipe, un peu plus maître de lui-même, révélerait-il son secret ?

L'ESCLAVE.

Je l'ai donné. Pourquoi ne suis-je pas mort ce jour-là ?

OEDIPE.

Mais tu vas mourir, si tu t'obstines à me taire la vérité.

L'ESCLAVE.

En la révélant, je meurs bien plus sûrement encore (1).

OEDIPE.

Cet homme, je le vois, cherche des temporisations.

L'ESCLAVE.

Non assurément, puisque je vous ai dit depuis longtemps que je l'avais donné.

OEDIPE.

Où l'avais-tu pris ? dans ta maison ou dans celle d'un autre ?

L'ESCLAVE.

Je ne l'avais pas pris chez moi, je l'avais reçu de quelqu'un.

OEDIPE.

De qui te venait-il, et de quelle maison ?

L'ESCLAVE.

Non, je vous en conjure, par tous les dieux ; non, mon maître, ne m'en demandez pas davantage (2).

(1) BÉRÉNICE. — Quoi, vous craignez si peu de me désobéir !

ANTIOCHUS. — Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE. — Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS. — Dieux, quelle violence !

Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BÉRÉNICE. — Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,

Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

Bérénice, acte III, scène 3.

Voyez dans *OEdipe Roi*, du v. 323 au v. 334.

sn OEDIPE ROI. CF. UIPE. Tu es mort , si je t'interroge une
seconde fois. l'esclave Eh bien ! il était de la famille de Laïus. ŒDIPE.
Était-il son esclave ? était-il son fils? l'esclave. Ah, malheur! l'heure est
venue pour moi de prononcer le mot fatal. ŒDIPE. Et pour moi de
l'entendre. Et pourtant, je l'entendrai. l'esclave. On disait qu'il était son
fils; mais la reine, qui vient de rentrer, pourrait, mieux que moi, dire ce qui
en est. ŒDIPE. Est-ce elle qui le remet en tes mains ? l'esclave. Elle-même
, prince. ŒDIPE. Et pourquoi te le donna-t-elle ? l'esclave. Pour que je le
fisse périr. ŒDIPE. Elle ! sa mère? Ah! la malheureuse (i) I malheurs qu'il
se prépare par sa téméraire curiosité , ne pourrait-il pas dire, comme Titus :
Tout SC tait; et moi seul, trop prompt à me troubler. J'avance des malheurs
que Je puis reculer. Bérénice . acte IV, scène 4. ! Quoi , seigneur, sans
l'ouIr? une mère ! Britannicm , acte III , scène 9. Tu vas sacrifier, qui,
malheureux? ton fils? Mithridale t acte IV, scène 5. Digiiiized by Google

OEDIPE.

Tu es mort , si je t'interroge une seconde fois.

L'ESCLAVE.

Eh bien ! il était de la famille de Laïus.

OEDIPE.

Était-il son esclave ? était-il son fils ?

L'ESCLAVE.

Ah , malheur ! l'heure est venue pour moi de prononcer le mot fatal.

OEDIPE.

Et pour moi de l'entendre. Et pourtant , je l'entendrai.

L'ESCLAVE.

On disait qu'il était son fils ; mais la reine , qui vient de rentrer , pourrait , mieux que moi , dire ce qui en est.

OEDIPE.

Est-ce elle qui le remet en tes mains ?

L'ESCLAVE.

Elle-même , prince.

OEDIPE.

Et pourquoi te le donna-t-elle ?

L'ESCLAVE.

Pour que je le fisse périr.

OEDIPE.

Elle ! sa mère ? Ah ! la malheureuse (1) !

malheurs qu'il se prépare par sa téméraire curiosité , ne pourrait-il pas dire , comme Titus :

Tout se tait ; et moi seul , trop prompt à me troubler.
J'avance des malheurs que je puis reculer.

Bérénice , acte IV , scène 4.

Quoi , seigneur , sans l'ouïr ? une mère !

Britannicus , acte III , scène 9.

‘ ŒDIPE ROI. 87 l’esclave. Elle redoutait la menace d’un oracle.
OBDIPE. Quelle menace? l’esclave. L’oracle avait dit qu’il tuerait ses
parents. GEDIPE. Et pourquoi le remis-tu à ce vieillard? l’esclave. Par pitié
, mon maître , afin qu’il l’emportât dans son pays , dans une terre étrangère.
Et il ne le sauva que pour le réserver à de grandes infortunes : car si vous
êtes l’enfant dont il parle , vous êtes bien malheureux ! œniPK. Hélas!
hélas! tout est éclairci! Soleil, je te vois aujourd’hui pour la dernière fois(1),
puisque je suis convaincu d’une naissance fatale , d’un hymen incestueux ,
d’un exécrationnable parricide ! LE CHOEL'B. STBOPHE PBEMIÈBE. Hélas !
pauvres mortels , que votre vie est peu de chose , un rien, une ombre vaine !
Quel est , en effet, quel est l’homme dont la plus grande félicité ne consiste
pas à se croire heureux ? Et cette croyance , il n’a pas plutôt commencé à
s’y complaire , qu’il s’en voit dépouillé. Depuis que j’ai sous les yeux ton
exemple, ta cruelle fortune, oui, la tienne, malheureux Œdipe, je ne crois au
bonheur d’aucun mortel. ANTISTBOPHE PBEMIÈBE. Il avait, dans son

rapide essor, atteint les dernières (

L'ESCLAVE.

Elle redoutait la menace d'un oracle.

ŒDIPÉ.

Quelle menace?

L'ESCLAVE.

L'oracle avait dit qu'il tuerait ses parents.

ŒDIPÉ.

Et pourquoi le remis-tu à ce vieillard?

L'ESCLAVE.

Par pitié, mon maître, afin qu'il l'emportât dans son pays, dans une terre étrangère. Et il ne le sauva que pour le réserver à de grandes infortunes : car si vous êtes l'enfant dont il parle, vous êtes bien malheureux !

ŒDIPÉ.

Hélas ! hélas ! tout est éclairci ! Soleil, je te vois aujourd'hui pour la dernière fois (1), puisque je suis convaincu d'une naissance fatale, d'un hymen incestueux, d'un exécrationnable parricide !

LE CHŒUR.

STROPHE PREMIÈRE.

Hélas ! pauvres mortels, que votre vie est peu de chose, un rien, une ombre vaine ! Quel est, en effet, quel est l'homme dont la plus grande félicité ne consiste pas à se croire heureux ? Et cette croyance, il n'a pas plutôt commencé à s'y complaire, qu'il s'en voit dépouillé. Depuis que j'ai sous les yeux ton exemple, ta cruelle fortune, oui, la tienne, malheureux Œdipe, je ne crois au bonheur d'aucun mortel.

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

Il avait, dans son rapide essor, atteint les dernières

8 OEDIPE ROr. * bornes de la félicité hamaine. O Jupiter ! il avait détruit la vierge aux serres recourbées, à la voix sinistre ; il avait été le rempart de ma patrie contre des atteintes mortelles ; roi enfin, environné d'honneurs, il régnait sur la puissante Thèbes. STROPHE DEUXIÈME. Et maintenant que le voilà déchu de ce bonheur suprême, quel homme est plus malheureux que lui ? quel homme est plongé en des gouffres de maux plus profonds ? quel homme est en proie à des soucis plus dévorants ? Illustre tête d'OEdipe, toi qui as été reçu dans un seul et même lit comme fils , comme père, comme époux , dis-moi enfin , dis-moi , malheureux , comment le sein sur lequel ton père avait reposé at-il pu si longtemps te porter sans se soulever d'horreur ? ANTISTHOPHE DEUXIÈME. Te voilà découvert (t) malgré toi par le temps qui voit tout, et qui fait justice d'un hymen incestueux, d'un fils souillant depuis longtemps la couche de sa mère. O fils de Laïus , plutôt aux dieux , oui , plutôt aux dieux que je ne t'eusse jamais vu ! A force de déplorer tes douleurs, ma voix s'épuise en lamentables cris ; car il faut être vrai, j'ai respiré à l'ombre de ta protection , je te dois tout le repos dont j'ai joui. (0 Nous voici donc , hélas ! à ce Jour détestable Dont la seule frayeur me rendait misérable ! Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi ; Et le courroux du sort voulait être assouvi. Il n'est point de secrets que le temps ne révèle. Britannieu , acte IV, scèn 4 Digitized by Google

bornes de la félicité humaine. O Jupiter ! il avait détruit la vierge aux serres recourbées, à la voix sinistre ; il avait été le rempart de ma patrie contre des atteintes mortelles ; roi enfin , environné d'honneurs , il régnait sur la puissante Thèbes.

STROPHE DEUXIÈME.

Et maintenant que le voilà déchu de ce bonheur suprême , quel homme est plus malheureux que lui ? quel homme est plongé en des gouffres de maux plus profonds ? quel homme est en proie à des soucis plus dévorants ? Illustre tête d'OEdipe , toi qui as été reçu dans un seul et même lit comme fils , comme père , comme époux , dis-moi enfin , dis-moi , malheureux , comment le sein sur lequel ton père avait reposé a-t-il pu si longtemps te porter sans se soulever d'horreur ?

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Te voilà découvert (1) malgré toi par le temps qui voit tout , et qui fait justice d'un hymen incestueux , d'un fils souillant depuis longtemps la couche de sa mère. O fils de Laïus , plutôt aux dieux , oui , plutôt aux dieux que je ne t'eusse jamais vu ! A force de déplorer tes douleurs , ma voix s'épuise en lamentables cris ; car il faut être vrai , j'ai respiré à l'ombre de ta protection , je te dois tout le repos dont j'ai joui.

(1) Nous voici donc , hélas ! à ce jour détestable
Dont la seule frayeur me rendait misérable !
Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi ;
Et le courroux du sort voulait être assouvi.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle.

OEDIPE ROI. 89 SCÈNE XVII. LE CHOEUR, LE SECOND
 MESSENGER. LE SECOND MESSENGER. O VOUS que Thèbes vénère
 par-dessus tous ses enfants(1), quelles lamentations n'allez-vous pas
 entendre, quel spectacle douloureux n'allez-vous pas voir, quels pleurs
 n'allez- vous pas répandre, si l'amour d'une commune patrie vous intéresse
 encore au sang des Labdacides! Toutes les eaux de l'Ister, toutes celles du
 Phage ne suffiraient pas pour purifier cette maison et des souillures qu'elle
 cache, et des crimes libres et volontaires qu'elle va bientôt montrer au grand
 Jour. Mais parmi toutes les douleurs, il n'en est pas ^e plus insupportables
 que celles que l'on s'est attirées soi-même. LE CH(£UB. Ce que nous
 connaissons n'est déjà que trop déplorable. A tant de malheurs que peux-tu
 ajouter encore? LE SECOND MESSENGER. Un seul mot suffira pour tout
 vous expliquer et pour tout vous apprendre : une tête sacrée vient de tomber
 , Jocaste est morte. LE CHOEUR. O reine infortunée! Et quelle est la cause
 de sa mort? LE SECOND MESSENGER. Elle s'est tuée elle-même. Vous ne
 sentirez pas (i)Du peuple byzantin ceux qui plii.x reaprcliiü Par leur
 cieinple seul ri^glent ses volontés, etc. _ Bnjazcl t m'tr II , it êtie .1. 8.
 Digitized by Google

SCÈNE XVII.

LE CHOEUR, LE SECOND MESSENGER.

LE SECOND MESSENGER.

O vous que Thèbes vénère par-dessus tous ses enfants (1), quelles lamentations n'allez-vous pas entendre, quel spectacle douloureux n'allez-vous pas voir, quels pleurs n'allez-vous pas répandre, si l'amour d'une commune patrie vous intéresse encore au sang des Labdacides ! Toutes les eaux de l'Ister, toutes celles du Phace ne suffiraient pas pour purifier cette maison et des souillures qu'elle cache, et des crimes libres et volontaires qu'elle va bientôt montrer au grand jour. Mais parmi toutes les douleurs, il n'en est pas de plus insupportables que celles que l'on s'est attirées soi-même.

LE CHOEUR.

Ce que nous connaissons n'est déjà que trop déplorable. A tant de malheurs que peux-tu ajouter encore ?

LE SECOND MESSENGER.

Un seul mot suffira pour tout vous expliquer et pour tout vous apprendre : une tête sacrée vient de tomber, Jocaste est morte.

LE CHOEUR.

O reine infortunée ! Et quelle est la cause de sa mort ?

LE SECOND MESSENGER.

Elle s'est tuée elle-même. Vous ne sentirez pas

(1) Du peuple byzantin ceux qui plus respectés

yo ŒDIPE ROI. toute l'horreur de cette action , car elle ne se
 passe pas sous vos yeux ; mais vous apprendrez, autant du moins que ma
 mémoire me permettra de vous le rappeler, la fin déplorable de cette
 infortunée. Égarée par son désespoir, elle n'a pas plutôt franchi le portique
 du palais (1), qu'elle s'élance dans sa chambre nuptiale en arrachant sa
 chevelure de ses deux mains. Dès qu'elle y fut entrée et qu'elle en eut fermé
 les portes , elle appelle la vieille ombre de Laïus , évoque le souvenir de
 l'enfant qui égorgea son père , et fit de sa propre mère la mère d'une race
 impure. Elle déplore l'union fatale qui, la rendant deux fois mère, lui donna
 pour époux le fils de son premier époux , et pour fils les enfants de son fils.
 Ensuite elle se tue sans que je puisse savoir comment; car Œdipe étant
 accouru en criant, il nous empêcha de voir ce tragique accident , tant il
 attira nos regards par le spectacle de sa fureur. Dans son égarement , il nous
 demande un glaive et la femme qui n'était point sa femme , la femme dont
 le sein maternel , après l'avoir porté, avait aussi porté ses enfants. Un dieu
 sans doute le dirigeait au milieu de son délire; car aucun de nous qui étions
 présents ne s'offrit à le guider. Or, comme s'il eût été conduit par une main
 divine , sa voix éclate en cris terribles (2); il pousse violemment la (1) Elle
 n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine; Et du même poignard dont est
 morte ta reine. Sans que Je pusse voir son funeste dessein , Cette Aère
 princesse a percé son beau sein. Les Frereis ennemis t acte V, scène S. (2)
 Hydaspes, peignant l'effroi qu'avait causé à Assuérus un songe effrayant, dit
 : Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible. Esther, acte II . seen*- i .
 Digitized by GtîOgle

toute l'horreur de cette action , car elle ne se passe pas sous vos yeux ; mais vous apprendrez , autant du moins que ma mémoire me permettra de vous le rappeler , la fin déplorable de cette infortunée. Égarée par son désespoir, elle n'a pas plutôt franchi le portique du palais (1), qu'elle s'élance dans sa chambre nuptiale en arrachant sa chevelure de ses deux mains. Dès qu'elle y fut entrée et qu'elle en eut fermé les portes , elle appelle la vieille ombre de Laïus , évoque le souvenir de l'enfant qui égorgea son père , et fit de sa propre mère la mère d'une race impure. Elle déplore l'union fatale qui , la rendant deux fois mère , lui donna pour époux le fils de son premier époux , et pour fils les enfants de son fils. Ensuite elle se tue sans que je puisse savoir comment ; car Œdipe étant accouru en criant , il nous empêcha de voir ce tragique accident , tant il attira nos regards par le spectacle de sa fureur. Dans son égarement , il nous demande un glaive et la femme qui n'était point sa femme , la femme dont le sein maternel , après l'avoir porté , avait aussi porté ses enfants. Un dieu sans doute le dirigeait au milieu de son délire ; car aucun de nous qui étions présents ne s'offrit à le guider. Or , comme s'il eût été conduit par une main divine , sa voix éclate en cris terribles (2) ; il pousse violemment la

(1) Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine ;
Et du même poignard dont est morte la reine ,
Sans que je pusse voir son funeste dessein ,
Cette fière princesse a percé son beau sein.

Les Frères ennemis , acte V , scène 5.

(2) Hydaspe , peignant l'effroi qu'avait causé à Assuérus un songe effrayant , dit :

91 CEDIPE ROÏ. porte, l'arrache de ses gonds, et se précipite dans l'appartement. Là nous voyons sa femme pendue , enlacée encore dans les homicides nœuds. A cette vue , le malheureux , rugissant de rage , détache le fatal lacet; et quand le cadavre fut étendu à terre, ce qui se passa était épouvantable à voir. Il arracha des'vêtements de la reine les agrafes d'or qui servaient à les attacher , s'en frappa les yeux en disant : Ils ne verront plus les maux que j'ai soufferts(1), ni les crimes que j'ai commis; car désormais, plongés dans les ténèbres, ils ne s'ouvriront plus pour contempler ceux qu'ils ne doivent ni contempler ni connaître. En répétant ces malédictions , sa main s'acharnait sur ses paupières et les déchirait sans pitié. Ses yeux arrachés ensanglantaient ses joues ; le sang qui en sortait ne s'échappait pas goutte à goutte, il tombait en grosses et- noires larmes comme une pluie d'orage. Tons deux ont été frappés; ni l'un ni l'autre n'a été épargné, et l'époux et sa femme sont confondus dans une même infortune. Le bonheur dont ils jouissaient était un bonheur véritable, et maintenant, en un même jour , ils réunissent sur eux les gémissements, les douleurs, la mort, la honte, et tous les maux qui peuvent avoir nom parmi les horames (2), sans qu'aucun leur soit épargné. (i) Puisse plutôt la mort les fermer pour Jamais, Et m'empêcher de Tolr le plus noir des forfaits 1 Lej Fritret tnnemU , acte I , icène l. Je ne puis sans horreur me regarder moi-même. Phrdre , «de il , scène 6. (i) Le cict s'est fait , sans doute , une joie inhumaine ' A rassembler sur moi tous les traits de sa haine. Ipbifénie en Aulide , acte II . scèr.e i . Au V. 1365 OEdipe parlant de lui-inCmc dit à peu près la ntènie rlios.

porte, l'arrache de ses gonds, et se précipite dans l'appartement. Là nous voyons sa femme pendue, enlacée encore dans les homicides nœuds. A cette vue, le malheureux, rugissant de rage, détache le fatal lacet; et quand le cadavre fut étendu à terre, ce qui se passa était épouvantable à voir. Il arracha des vêtements de la reine les agrafes d'or qui servaient à les attacher, s'en frappa les yeux en disant : Ils ne verront plus les maux que j'ai soufferts (1), ni les crimes que j'ai commis; car désormais, plongés dans les ténèbres, ils ne s'ouvriront plus pour contempler ceux qu'ils ne doivent ni contempler ni connaître. En répétant ces malédictions, sa main s'acharnait sur ses paupières et les déchirait sans pitié. Ses yeux arrachés ensanglantaient ses joues; le sang qui en sortait ne s'échappait pas goutte à goutte, il tombait en grosses et noires larmes comme une pluie d'orage. Tous deux ont été frappés; ni l'un ni l'autre n'a été épargné, et l'époux et sa femme sont confondus dans une même infortune. Le bonheur dont ils jouissaient était un bonheur véritable, et maintenant, en un même jour, ils réunissent sur eux les gémissements, les douleurs, la mort, la honte, et tous les maux qui peuvent avoir nom parmi les hommes (2), sans qu'aucun leur soit épargné.

- (1) Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!

Les Frères ennemis, acte I, scène 1.

Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.

Phèdre, acte II, scène 6.

- (2) Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine :
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.

Iphigénie en Aulide, acte II, scène 1.

AN V. 1365 Œdipe parlant de lui-même dit à son père la même

92 ŒDIPE ROI. LE CH(El.'B. En ce moment, le malheureux
supporte-MI son sort avec plus de résignation ? LE SECOND MESSAGER.
Il demande à grands cris (1) qu'on ouvre la porte, que l'on montre à tous
les Thébains un parricide, un (2j ; il se charge de noms impurs que je
rougissais de répéter; il veut s'exiler lui-même de ce pays, pour ne plus rester
dans sa maison , poursuivi par ses propres imprécations. Il a besoin de
quelqu'un pour le soutenir (3) et le guider; car sa misère est trop grande
pour qu'il puisse la supporter. Mais il va l'étaler lui-même à vos yeux. Voilà
les portes du palais qui s'ouvrent : vous verrez bientôt un spectacle qui vous
pénétrera d'horreur et de pitié. (1) Ces cris terribles d'œdipe , qui
remplissent l'âme des spectateurs d'une religieuse horreur, o' ont-ils]>a8
pu inspirer à Racine les deux vers suivants ; Seigneur, Je viens S vous
pleine d'un Juste effroi; Votre voix redoutable a passé Jusqu'à mort? Vhedrt ,
aclr [V, scène 4(>) Vas Invincibles nains Ont de monstres sans nombre
affranchi les humains ; Mais tout n'est pas détroit . et vous en laissez vivre
Un.... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre. I ■ Pkédre . sets V,
scène 3. (3j Olympe, soutiens-moi; ma douleur est extrême. Les Frères
ennemis , acte I , scène 3, Mes Ailes, soutenez votre reine éperdue. Estker,
acte II, scène y. N'allons pas plus avant, demeurons, chère (JEuone. Je ne
tue soutiens pas ; ma force m'abandonne. Phèdre , acte I , si eue 3,
Digitized by Google

OEDIPE ROI. 93 SCÈNE XIX. LE CHŒUR, ŒDIPE. LE
CHŒUR. SEPTIÈME INTÉRIEUR. O douleur affreuse à voir, mille fois
plus affreuse que toutes celles que j'ai jamais rencontrées ! Quelle fureur
(i), malheureux, s'est emparée de toi ? Quel dieu a, dans sa course altière,
foulé sous ses pieds injurieux ta déplorable fortune ? Moi qui voulais
longtemps t'interroger, longtemps t'écouter, longtemps te voir , je ne puis
pas même te regarder , tant est grande l'horreur dont tu glaces mes sens.
(ŒDIPE. Ab ! ah ! hélas ! hélas ! malheureux ! en quel lieu de la terre vais-
je traîner ma misère (2) ? Dans quelle contrée se perdra ma voix en
s'envolant dans les airs ? O Dieu, où m'as-tu conduit ! . (i) Quels aveugles
transports Vous font tenter sur vous de criminels efforts ? Hé quoi ! vous
avez pu , trop cruelle à vous-même , Faire un affreux Uen d'un sacré
diadème ! M'arrêter à l'acte V, scène (2) Le mot misère est un terme noble
en poésie , qui ne signifie pas seulement pauvreté , mais malheur, infortune
; il se trouve plus de vingt fois dans Racine : Hécabe près d'Ulysse acheva sa
misère. » J'Andromaque , acte I « ir«ne i. Je perdais pour moi ma vie et
ma misère. . Andromaque , Acte I , scène 4. Hélas , lorsque lassés de dix ans
de misère. Andromaque P acte I, scène 4. En vain pour détourner ses
yeux de sa misère. Britannicus » , acte I , scène

SCÈNE XIX.

LE CHOEUR, OEDIPE.

LE CHOEUR.

SEPTIÈME INTERMÈDE.

O douleur affreuse à voir, mille fois plus affreuse que toutes celles que j'ai jamais rencontrées ! Quelle fureur (1), malheureux, s'est emparée de toi ? Quel dieu a, dans sa course altière, foulé sous ses pieds injurieux ta déplorable fortune ? Moi qui voulais longtemps t'interroger, longtemps t'écouter, longtemps te voir, je ne puis pas même te regarder, tant est grande l'horreur dont tu glaces mes sens.

OEDIPÉ.

Ah ! ah ! hélas ! hélas ! malheureux ! en quel lieu de la terre vais-je traîner ma misère (2) ? Dans quelle contrée se perdra ma voix en s'envolant dans les airs ? O Dieu, où m'as-tu conduit !

(1) Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi! vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadème!

Mithridate, acte V, scène 1.

(2) Le mot *misère* est un terme noble en poésie, qui ne signifie pas seulement pauvreté, mais malheur, infortune ; il se trouve plus de vingt fois dans Racine :

Hécube près d'Ulysse acheva sa misère.

Andromaque, acte I, scène 2.

Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère.

Andromaque , acte I , scène 4.

Hélas, lorsque lassés de dix ans de misère.

Andromaque, acte III, scène 4.

94 ŒDIPE ROI. LE CHŒUR. Dans des maux que l'on frémit d'entendre , que l'on frémit de voir. OEDIPUS. O nue détestable (1), nue qui m'enveloppe dans l'immensité de ses ténèbres, nue que je ne puis ni écarter, ni dissiper. Hélas! hélas ! et mille fois hélas I combien sont amers les tourments que me causent mes malheurs présents et le souvenir de mes anciens malheurs (2) ! LE CHŒUR. Il ne faut pas s'étonner, quand la fortune vous est si contraire , que vos douleurs soient si vives et vos • maux si accablants ! ŒDIPE. ANTISTOPHE PREMIER. Vous m'êtes encore attaché , vous me restez toujours fidèle, vous continuez à me servir tout aveugle que je suis : hélas I hélas ! oui , je le sens , vous n'êtes pas un étranger, et quoique je sois dans les ténèbres, je reconnais distinctement le son de votre voix. LE CHŒUR. Oh! que vous avez fait une chose affreuse! Comment avez-vous pu éteindre la lumière de vos yeux (3) ? quel dieu a poussé votre main ? (O Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne? Andromaque » acte V, «cène &. (2) En entendant les plaintes amères d'OEdipe , on est tenté d'appliquer à ce malheureux roi ces deux vers de Racine : Quel trouble, quel torrent de mots injuriens Accusait i la (ois les hommes et les dieux ! Iphigénie en Aulide , acte 111 , scène 6. (3) Et vous-mime , ruelle , CteibUcz vos beaux yeux ! Les Frères ennemis', acte V, scene C, Digilized by Google

LE CHŒUR.

Dans des maux que l'on frémit d'entendre, que l'on frémit de voir.

OEDIPE.

O nue détestable (1), nue qui m'enveloppe dans l'immensité de ses ténèbres, nue que je ne puis ni écarter, ni dissiper. Hélas ! hélas ! et mille fois hélas ! combien sont amers les tourments que me causent mes malheurs présents et le souvenir de mes anciens malheurs (2) !

LE CHŒUR.

Il ne faut pas s'étonner, quand la fortune vous est si contraire, que vos douleurs soient si vives et vos maux si accablants !

OEDIPE.

ANTISTROPHE PREMIÈRE.

Vous m'êtes encore attaché, vous me restez toujours fidèle, vous continuez à me servir tout aveugle que je suis : hélas ! hélas ! oui, je le sens, vous n'êtes pas un étranger, et quoique je sois dans les ténèbres, je reconnais distinctement le son de votre voix.

LE CHŒUR.

Oh ! que vous avez fait une chose affreuse ! Comment avez-vous pu éteindre la lumière de vos yeux (3) ? quel dieu a poussé votre main ?

(1) Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?

Andromaque, acte V, scène 5.

(2) En entendant les plaintes amères d'Oedipe, on est tenté d'appliquer à ce malheureux roi ces deux vers de Racine :

Quel trouble, quel torrent de mots injurieux
Accusait à la fois les hommes et les dieux !

Iphigénie en Aulide, acte III, scène 6.

OEDIPE ROI. 9; , ŒDIPE. STROPHE DEUXIÈME. C'est Apollon , mes amis; oui , c'est Apollon qui a fait tout le mal que vous voyez , tout le mal que je souffre. Mes yeux n'ont été frappés par aucune main étrangère. Hélas! ils l'ont été par mes propres mains. Qu'aurais-je voulu voir, quand ma vue ne pouvait se porter sur rien d'agréable? LE CHŒUR. Rien d'agréable , comme vous le dites. ŒDIPE. STROPHE TROISIÈME. Oui , mes amis, répondez! Que me restait-il que je pusse voir ou aimer ? A qui pouvais-je parler ? qui pouvais-je entendre encore avec plaisir ? Emmenezmoi loin d'ici , le plus promptement possible; emmenez, mes amis, le grand criminel, l'homme souillé de tous les forfaits, celui qui plus que tous les autres a mérité la haine des dieux. LE CHŒUR. Vous êtes doublement malheureux , et par le sentiment que vous avez de vos maux, et par vos maux eux-mêmes. Ah ! je voudrais ne vous avoir jamais connu. ŒDIPE. ANTISTROPHE DEUXIÈME. Périsset, quel qu'il soit , celui qui me trouvant dans des bosquets sauvages, assujetti à de cruelles entraves , m'arracha à la mort et me sauva. Il me rendit Et M main meurtrière Éleinialt de ws jreua l'Innocenlc lumière. Pkrtirf , •rte IV. irrte i. Digitized by Google

OEDIPE.

STROPHE DEUXIÈME.

C'est Apollon , mes amis ; oui , c'est Apollon qui a fait tout le mal que vous voyez , tout le mal que je souffre. Mes yeux n'ont été frappés par aucune main étrangère. Hélas ! ils l'ont été par mes propres mains. Qu'aurais-je voulu voir , quand ma vue ne pouvait se porter sur rien d'agréable ?

LE CHŒUR.

Rien d'agréable , comme vous le dites.

OEDIPE.

STROPHE TROISIÈME.

Oui , mes amis , répondez ! Que me restait-il que je pusse voir ou aimer ? A qui pouvais-je parler ? qui pouvais-je entendre encore avec plaisir ? Emmenez-moi loin d'ici , le plus promptement possible ; emmenez , mes amis , le grand criminel , l'homme souillé de tous les forfaits , celui qui plus que tous les autres a mérité la haine des dieux.

LE CHŒUR.

Vous êtes doublement malheureux , et par le sentiment que vous avez de vos maux , et par vos maux eux-mêmes. Ah ! je voudrais ne vous avoir jamais connu.

OEDIPE.

ANTISTROPHE DEUXIÈME.

Périsset , quel qu'il soit , celui qui me trouvant dans des bosquets sauvages , assujetti à de cruelles entraves , m'arracha à la mort et me sauva. Il me rendit

Et sa main meurtrière

«Jfi OEDFPE ROI. un funeste service (1)! Si j'étais mort à cette époque, mes amis et moi nous n'aurions pas eu tant à souffrir. LE CHCEIIR. Je voudrais, comme vous, qu'il en eût été ainsi. CEDIPE. ANTISTBOPHE TBOISIÈUE. Je ne serais pas le meurtrier de mon père (2), je n'entendrais pas les hommes m'appeler l'époux de celle qui m'a enfanté ; tandis que maintenant , abandonné des dieux, fils d'une mère impure, misérable, j'ai (0 Ah! trop cruelles imins, qui m'avez seconrne. Vous m'avez vendu cher vos secours Inhumains. Bn/aut, acte V. tnnre r. Bandeau , que mille (ois j'ai trempé de mes pleurs , An moins en terminant ma vie et mon supplice, Ne pouvais-tu me rendre un funeste service? MUMridalEt acte V, M'eue 2. (2 j Les trente vers qui soi vent ren ferment des beautés d'u n ordre si supérieur qu'il était bien impossible qu'ils ne laissassent pas une impression profonde sur le génie de Racine. Il me semble que les vers que je vais citer sont une inspiration de la muse de Sophocle : Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux. Mes crimes désormais ont comblé la mesure : Je respire é la fols l'inceste et l'imposture ; Mes homicides mains, promptes à me venger. Dans le sang Innocent brûlent de se plonger. Misérable I et je vis I et je soutiens la vue De ce sacré soleil d'où je suis descendue I J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux; I.e ciel , tout l unlvrs est plein de mes aïeux ; Où me cacher? fuyons dans la nuit Infernale. Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale ; f.e surt , dit-oii , l'a mise en ses sévères mains ; MInos juge aux enfers tous les pales humains. Ab! combien frémira sou ombre épouvantée, I.orsqu'11 verra sa fille k ses yeux présentée , Contrainte d'avouer tant de forfaits divers , Et des crimes peut-être Inconnus aux enfers! l'Acrfré , acte IV, leèur 6.

Digitized by CoogLe

un funeste service (1)! Si j'étais mort à cette époque, mes amis et moi nous n'aurions pas eu tant à souffrir.

LE CHŒUR.

Je voudrais, comme vous, qu'il en eût été ainsi.

OEDIPE.

ANTISTROPHE TROISIÈME.

Je ne serais pas le meurtrier de mon père (2), je n'entendrais pas les hommes m'appeler l'époux de celle qui m'a enfanté; tandis que maintenant, abandonné des dieux, fils d'une mère impure, misérable, j'ai

(1) Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains.

Bajazet, acte V, scène 1.

Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvais-tu me rendre un funeste service?

Mithridate, acte V, scène 2.

(2) Les trente vers qui suivent renferment des beautés d'un ordre si supérieur qu'il était bien impossible qu'ils ne laissassent pas une impression profonde sur le génie de Racine. Il me semble que les vers que je vais citer sont une inspiration de la muse de Sophocle :

Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture ;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil d'où je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux ;
Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémit son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,

OKDIPE ROI. »7 fécondé le sein qui m'avait nourri; et s'il ^t une misère plus affreuse encore que cette misère (1) , le sort t'a réservée pour Œdipe. SCÈNE XX. LE CHŒUR, ŒDIPE. LE CHOEUR. Je voudrais pouvoir dire que vous avez sagement fait ; mais il me semble qu'il vaudrait mieux pour vous être mort, que de vivre aveugle. CEDtPE. Me dire que ce que j'ai fait là n'était pas ce qu'il y avait de mieux à faire, ah! ne l'essayez pas; épargnez-moi d'inutiles conseils. Et de quelle audace, animant mon regard (2), aurais-je pu, dans les enfers, porter les yeux sur mon père et sur ma malheureuse mère (3), quand je les ai tous deux rendus victimes de forfaits que le lacet même ne saurait expier ? En effet. (i) Ta haine a pris plaisir à former ma misère. J'étais Dé pour servir d'exemple a ta colère. Pour être du mallwur un modèle accompli. Andromaqt * acte V, fcène 5. (,) Et de quel œil Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil? Britannicui t acte 111 , arène i. (3) Mais, dnsslei-vous encor m'être anssi rigoureuse. Ma présence aux enfers vous tût-elle odieuse , Dût après le trépas vivre votre eonrronx , Inhumaine , Je vais y descendre après vous. Vous y verrez toujours l'objet de votre haine , Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine , Ou pour vous adonclr ou pour vous tonrmenter; Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter. Les Freres ennemis , acte V, scène 6. Cherchez-voas cher les morts quelque nouvel outrage? Andromssque , acte V, scène 5.

9 Digitized by GtîOgle

fécondé le sein qui m'avait nourri; et s'il est une misère plus affreuse encore que cette misère (1), le sort l'a réservée pour OEdipe.

SCÈNE XX.

LE CHOEUR, OEDIPE.

LE CHOEUR.

Je voudrais pouvoir dire que vous avez sagement fait; mais il me semble qu'il vaudrait mieux pour vous être mort, que de vivre aveugle.

OEDIPE.

Me dire que ce que j'ai fait là n'était pas ce qu'il y avait de mieux à faire, ah! ne l'essayez pas; épargnez-moi d'inutiles conseils. Et de quelle audace, animant mon regard (2), aurais-je pu, dans les enfers, porter les yeux sur mon père et sur ma malheureuse mère (3), quand je les ai tous deux rendus victimes de forfaits que le lacet même ne saurait expier? En effet,

- (1) Ta haine a pris plaisir à former ma misère.
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli.

Andromaque, acte V, scène 5.

- (2) Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

Britannicus, acte III, scène 1.

- (3) Mais, fussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir ou pour vous tourmenter;
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.

Les Frères ennemis, acte V, scène 6.

98 OEDIPE ROI. mes enfants étant nés comme ils le sont, devais-je souhaiter de les voir ? Non , Je n'aurais jamais pu tourner vers eux mes regards, ni vers cette viiie (i), ni vers ces renapai-ts , ni vers les saints temples des dieux ; car moi, qui étais autrefois le plus illustre des Thébains,etqui maintenant suis devenu le plus malheureux des hommes, je me suis privé de cette jouissance, en ordonnant à tous les citoyens de repousser loin d'eux le meurtrier que les dieux trouvent dans un homme impur, dans le fils de Laïus. Après avoir ainsi découvert mon opprobre, comment aurais-je pu les contempler sans que mes yeux se troublassent? Ah l je ne le pouvais pas ; et s'il m'eût été permis d'empêcher les sons d'ari'iver jusqu'à moi, mes oreilles n'eussent pas été épargnées : j'aurais mutilé tout mon corps , afin de le rendre aveugle et sourd ; car il est doux de tenjr son esprit éloigné de tant de maux. O Githéron ! pourquoi m'as-tu reçu , ou pourquoi ne m'as-tu pas fait périr à l'instant même où je te fus confié? je n'aurais pas révélé aux hommes ma fatale naissance. O Polybe (2) ! (1) L'efTrois qu'éprouve Œdipe en disant qu'il n'aurait jamais pu contempler ni ses enfants, ni la ville, ni lui-même, remet en mémoire ces deux vers de Racine, et on croit entendre Jocaste parlant par la bouche d'Agrippine : Rome, ce ciel , ce Joor que tu reçus de moi , Partout , à tout moment m'offriront devant toi. Britannicus* . acte V, Kène 6. A ce spectacle irais-je m'exposer? Bajazet , acte III , scène 3. (2) Cet excès de la douleur, qui n'a plus pour s'épancher que l'exclamation, a été reproduit par Racine avec une vérité admirable : O cendres d'un epoux, O Troyens, O mon père! O mon fils , que tes jours coiUent cher à ta mère ! Andromaque , acte lii , scène 8.

Digilized by Google

mes enfants étant nés comme ils le sont, devais-je souhaiter de les voir ? Non , je n'aurais jamais pu tourner vers eux mes regards, ni vers cette ville (1), ni vers ces remparts , ni vers les saints temples des dieux ; car moi , qui étais autrefois le plus illustre des Thébains , et qui maintenant suis devenu le plus malheureux des hommes , je me suis privé de cette jouissance, en ordonnant à tous les citoyens de repousser loin d'eux le meurtrier que les dieux trouvent dans un homme impur, dans le fils de Laïus. Après avoir ainsi découvert mon opprobre, comment aurais-je pu les contempler sans que mes yeux se troublassent ? Ah ! je ne le pouvais pas ; et s'il m'eût été permis d'empêcher les sons d'arriver jusqu'à moi, mes oreilles n'eussent pas été épargnées : j'aurais mutilé tout mon corps, afin de le rendre aveugle et sourd ; car il est doux de tenir son esprit éloigné de tant de maux. O Cithéron ! pourquoi m'as-tu reçu, ou pourquoi ne m'as-tu pas fait périr à l'instant même où je te fus confié ? je n'aurais pas révélé aux hommes ma fatale naissance. O Polybe (2) !

(1) L'effroi qu'éprouve OEdipe en disant qu'il n'aurait jamais pu contempler ni ses enfants, ni la ville, ni lui-même, remet en mémoire ces deux vers de Racine, et on croit entendre Jocaste parlant par la bouche d'Agrippine :

Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment m'offriront devant toi.

Britannicus, acte V, scène 6.

..... A ce spectacle irais-je m'exposer ?

Bajazet, acte III, scène 3.

(2) Cet excès de la douleur, qui n'a plus pour s'épancher que l'exclamation, a été reproduit par Racine avec une vérité admirable :

O cendres d'un époux, ô Troyens, ô mon père !

OEDIPE.ROI. 99 ô Corinthe , vieux palais que je croyais le palais de mon père , quelle horrible plaie vous nourrissiez en moi , sous l'apparence de la fraîcheur et de la beauté I Et maintenant me voilà convaincu d'être criminel et né de parents criminels. O carrefours, vallée solitaire, forêt sauvage, sentier étroit qui unit les trois funestes routes, vous qui avez bu le sang de mon père (1) versé par mes mains , vous souvenez-vous de ce que Je fis avant de venir dans Thèbes et de ce que j'ai fait depuis que j'y suis? O mariages, horribles mariages(ï) ! vous nous avez donné la Vie, et après noos l'avoir donnée, vous avez fait rentrer notre sang dans le sein (i) Et la terre humect"e Bot à regret le sang des neveux d'I^j-echthée. Phedrtf acte II, scène r. (2) Longia , dans son Traité du sublime , a cité ces vers de Sophocle comme un exemple de l'effTet prodigieux que produit sur l'imagination l'accumulation des pluriels. Voici la traduction de Boileau Hymen , funeste hymen , ta m'as donné la vie ; Mais dans ces mêmes flancs où }e fus renfermé , Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé ; Et par U tu produis et des fils et des pères, Des frères, des maris, des femmes et des mères, Et tout ce que du sort la maligne fureur Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur. Tous ces dilTérents noms ne veulent dire qu'une seule personne, c'est à savoir Œdipe d'une part et sa mère Jocaste de l'autre. Cependant, par le moyen de ce nombre ainsi répandu et multiplié en dilTérents pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'OEdipe. Chénier a ainsi reproduit ce passage : Hymen , horrible hymen , toi qui m'as enfanté , C'est toi qui rends (Kdipe aux flancs qui l'ont porté. Tii produis, tu confonds des frères et des pères, Des flUi et des époux , des femmes et des mértsi; Tout ce qui des humains peut exciter l'effroi, lies forfaits, des malheurs inconnus avant moi. Digilized by Google

ô Corinthe, vieux palais que je croyais le palais de mon père, quelle horrible plaie vous nourrissiez en moi, sous l'apparence de la fraîcheur et de la beauté ! Et maintenant me voilà convaincu d'être criminel et né de parents criminels. O carrefours, vallée solitaire, forêt sauvage, sentier étroit qui unit les trois funestes routes, vous qui avez bu le sang de mon père (1) versé par mes mains, vous souvenez-vous de ce que je fis avant de venir dans Thèbes et de ce que j'ai fait depuis que j'y suis ? O mariages, horribles mariages (2) ! vous nous avez donné la vie, et après nous l'avoir donnée, vous avez fait rentrer notre sang dans le sein

(1) Et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Érechthée.
Phèdre, acte II, scène 1.

(2) Longin, dans son *Traité du sublime*, a cité ces vers de Sophocle comme un exemple de l'effet prodigieux que produit sur l'imagination l'accumulation des pluriels. Voici la traduction de Boileau :

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie ;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé ;
Et par là tu produis et des fils et des pères,
Des frères, des maris, des femmes et des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Tous ces différents noms ne veulent dire qu'une seule personne, c'est à savoir OEdipe d'une part et sa mère Jocaste de l'autre. Cependant, par le moyen de ce nombre ainsi répandu et multiplié en différents pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'OEdipe. Chénier a ainsi reproduit ce passage :

Hymen, horrible hymen, toi qui m'as enfanté,
C'est toi qui rends OEdipe aux flancs qui l'ont porté.
Tu produis, tu confonds des frères et des pères,
Des fils et des époux, des femmes et des mères :

100 ŒDIPE ROI. d'où il était sorti, et vous avez produit et des pères , et des frères, et des flis, et des filles , et des femmes , et des mères; et en confondant tous ces titres dans les mêmes personnes , vous avez fait voir tout ce qu'il y a de plus exécrationnable parmi les hommes (i). Mais les actions honteuses ne doivent pas se révéler au grand jour. Au nom des dieux , cachez-moi promptement en quelque endroit écarté, hors de la ville, ou donnez moi la mort, ou jetez-moi dans la profonde mer (2), où vous ne me verrez jamais. Approchez , ne refusez pas de toucher un misérable; laissez-vous fléchir; ne craignez point la contagion de mes malheurs, ils ne peuvent se répandre sur personne (3). LE CHOELB. Vos vœux vont être exaucés; voici Créon qui peut (i) On dirait que le ciel , par un arrêt finement , Voulut de nos parents punir ainsi le crime ; Et que dans notre sang Il voulut mettre au Jour Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour. Le Juvénal* envenime . acte IV, scène I. (i)Déjà de sa présence avec honte chassée, Dans la profonde mer Œnone s'est élancée. Phèdre . acte V, scène 5. De l'univers entier je voudrais me bannir. Phèdre, acte V, scène 7. (3) L'idée que le malheur est contagieux a fourni à Racine ces beaux vers, qui cependant restent inférieurs à ceux de Sophocle, parce que le sentiment de la jalousie, et d'une jalousie atroce et sans fondement, révolte toutes les âmes honnêtes, tandis que l'on est pénétré de vénération pour la généreuse bienveillance qui porte un malheureux à oublier sa propre infortune pour s'occuper de l'intérêt des autres . Eue secrète vols m'ordonna de partir. Me dit qu'offrant Ici ma présence importune , l'eût-être j'y pourrais porter mon infortune ; Que peut-être, approchant ces amants trop heureux , Quelqu'un de mes malheurs se répandrait sur eux. Iphigénie en Aulide , acte 1 , scène 1.

Digitized by Google

d'où il était sorti, et vous avez produit et des pères, et des frères, et des fils, et des filles, et des femmes, et des mères; et en confondant tous ces titres dans les mêmes personnes, vous avez fait voir tout ce qu'il y a de plus exécrationnable parmi les hommes (1). Mais les actions honteuses ne doivent pas se révéler au grand jour. Au nom des dieux, cachez-moi promptement en quelque endroit écarté, hors de la ville, ou donnez-moi la mort, ou jetez-moi dans la profonde mer (2), où vous ne me verrez jamais. Approchez, ne refusez pas de toucher un misérable; laissez-vous fléchir; ne craignez point la contagion de mes malheurs, ils ne peuvent se répandre sur personne (3).

LE CHŒUR.

Vos vœux vont être exaucés; voici Créon qui peut

- (1) On dirait que le ciel, par un arrêt funeste,
Voulut de nos parents punir ainsi l'inceste;
Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.

Les Frères ennemis, acte IV, scène 1.

- (2) Déjà de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer Océnone s'est élancée.

Phèdre, acte V, scène 5.

De l'univers entier je voudrais me bannir.

Phèdre, acte V, scène 7.

(3) L'idée que le malheur est contagieux a fourni à Racine ces beaux vers, qui cependant restent inférieurs à ceux de Sophocle, parce que le sentiment de la jalousie, et d'une jalousie atroce et sans fondement, révolte toutes les âmes honnêtes, tandis que l'on est pénétré de vénération pour la généreuse bienveillance qui porte un malheureux à oublier sa propre infortune pour s'occuper de l'intérêt des autres :

Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrais porter mon infortune;
Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,

101 ŒDIPE ROI. vous aider, soit qu'il faille agir, soit qu'il faille délibérer; car c'est sur lui seul maintenant que repose le soin de vous remplacer au gouvernement de Thèbes. ŒDIPE. Hélas ! que lui dirai-je ? quel droit ai-je à son intérêt ? J'ai tantôt été si injuste et si coupable envers lui (1). SCÈNE XXI. CRÉON, ŒDIPE, LE CHŒUR. CRÉON. Je ne viens point, Œdipe, insulter à vos douleurs ni vous rappeler d'anciennes offenses (2) (se tournant vers le chœur) ; mais vous, si vous n'avez plus d'égards pour les hommes, craignez du moins, par respect pour le Dieu suprême, pour le soleil dont la chaleur féconde nourrit les humains (3) , de montrer ainsi sans voile un objet qui souille et la terre (4), et les eaux célestes, et la lumière. Hâtez-vous de l'emmener dans (i)Moi-même, où m'emportait un aveugle colère! J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère. Iphigénie II, acte I ; sc. 4. n'est-ce mon intérêt qui le rend criminel ? Andromaque . acte I . sc. 4. (2) „Je ne viens point à venger mes Injures. Athalie , sc. 11 , scène 5. (3) .Après avoir au Dieu qui nourrit les humains, etc. Athalie . acte II , scène 2. (4) Racine a donné de la véhémence à l'idée qui est exprimée ici avec une telle convenance et de respect pour les alliés d'Œdipe; mais U me semble qu'à la colère près, le langage de l'aveugle ressemble à celui de Créon : où suis-je? de Baal ne vois-je pas le prêtre ' Ouui, fils de David , vous parlez à ce traître! a.

102 OKDIPE ROI. le palais ; les parents sont plus que les autres obligés de voir les maux de leurs parents. Ils sont les seuls à qui la pitié fasse un devoir de les entendre. CEDIPE. Au nom des dieux , puisque vous avez trompé mou attente, vousqui venez , généreux et bienveillant, auprès d'un méchant homme comme moi, ne me refusez point une faveur : c'est pour vous, et non pour moi , que je vous implore. CBÉON. Et quelle est donc la faveur que vous désirez si ardemment obtenir de moi ? CEDIPE. Chassez-moi promptement de ce pays; reléguezmoi en uu lieu où je ne puisse converser avec aucun mortel. CBÉON. J'aurais satisfait vos désirs , n'en doutez pas, si Je ne voulais auparavant consulter Apollon sur ce que je dois faire. CEDIPE. Mais le dieu vous a ordonné clairement de me faire périr, puisque je suis un parricide , uu incestueux. CBÉON. Oui, il l'a ordonné; mais pour savoirs! le moment est venu de lui obéir, il est plus sage de le consulter sur ce que nous devons faire. Vous sourirez qu'il vous parle ! et vous ne craignez pas Que du fond de l'abime entr'ouvert bous scs pas Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent , Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent! Que veut-il? de quel front cet ennemi de Dieu Vient-il infeelcr l'air qu'on respire en ce iieu? Jfhttlit scie Jll, scent' 5,

Digitized by Google

le palais ; les parents sont plus que les autres obligés de voir les maux de leurs parents. Ils sont les seuls à qui la pitié fasse un devoir de les entendre.

OEDIPE.

Au nom des dieux , puisque vous avez trompé mon attente, vous qui venez , généreux et bienveillant, auprès d'un méchant homme comme moi , ne me refusez point une faveur : c'est pour vous , et non pour moi , que je vous implore.

CRÉON.

Et quelle est donc la faveur que vous désirez si ardemment obtenir de moi ?

OEDIPE.

Chassez-moi promptement de ce pays ; reléguez-moi en un lieu où je ne puisse converser avec aucun mortel.

CRÉON.

J'aurais satisfait vos désirs , n'en doutez pas , si je ne voulais auparavant consulter Apollon sur ce que je dois faire.

OEDIPE.

Mais le dieu vous a ordonné clairement de me faire périr, puisque je suis un parricide , un incestueux.

CRÉON.

Oui , il l'a ordonné ; mais pour savoir si le moment est venu de lui obéir, il est plus sage de le consulter sur ce que nous devons faire.

Vous souffrez qu'il vous parle ! et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent !
Que veut-il ? de quel front cet ennemi de Dieu

103 ŒDIPE ROI. ŒDIPE. Ainsi, c'est pour un misérable que vous irez consulter le dieu ? CRÉON. Vous êtes la preuve qu'il faut en croire les dieux. ŒDIPE. Vous, maintenant écoutez ma prière, et daignez l'exaucer. Quelque modeste qu'il soit, donnez un tombeau à celle qui est dans le palais ; ce sera vous acquitter d'un devoir que vous imposent les liens du sang. Pour moi, tant que je serai vivant, je ne crois pas que cette ville de mes pères consente à m'avoir pour habitant. Laissez-moi me cacher dans les montagnes, sur ce Cithéron, qui fut, dit-on, mon berceau, et que mon père et ma mère me destinèrent pour tombeau, afin que j'y trouve la mort qu'ils voulurent me donner. Toutefois, je sais que je ne dois périr ni par la maladie, ni par aucun genre de mort ordinaire : je n'aurais pas été ainsi arraché au trépas, si je n'étais réservé à une fin surnaturelle. Mais puisque la destinée doit m'entraîner, qu'elle m'entraîne où elle voudra. Ne vous inquiétez pas de mes fils (1), Créon ; ils sont hommes, et dans quelque lieu qu'ils se trouvent, (I) Œdipe ne demandant rien pour lui, rien pour ses fils, a une dignité qui inspire l'admiration : Ses malheurs n'avaient point abattu sa Athalie, acte 11, scène 6. Toutefois, cette fierté n'est point de l'orgueil, car il ne rougit pas de solliciter la compassion pour ses filles, et veut que Créon en devine plus qu'il n'en dit : l'ardonnez à l'éclat d'une Ulastre fortune ; c'est le reste de flé (lul craint d'être Importune. JryiromaqHf, acte III. xenc Digitized by Google

OEDIPE.

Ainsi, c'est pour un misérable que vous irez consulter le dieu ?

CRÉON.

Vous êtes la preuve qu'il faut en croire les dieux.

OEDIPE.

Vous, maintenant écoutez ma prière, et daignez l'exaucer. Quelque modeste qu'il soit, donnez un tombeau à celle qui est dans le palais ; ce sera vous acquitter d'un devoir que vous imposent les liens du sang. Pour moi, tant que je serai vivant, je ne crois pas que cette ville de mes pères consente à m'avoir pour habitant. Laissez-moi me cacher dans les montagnes, sur ce Cithéron, qui fut, dit-on, mon berceau, et que mon père et ma mère me destinèrent pour tombeau, afin que j'y trouve la mort qu'ils voulurent me donner. Toutefois, je sais que je ne dois périr ni par la maladie, ni par aucun genre de mort ordinaire : je n'aurais pas été ainsi arraché au trépas, si je n'étais réservé à une fin surnaturelle. Mais puisque la destinée doit m'entraîner, qu'elle m'entraîne où elle voudra. Ne vous inquiétez pas de mes fils (1), Créon ; ils sont hommes, et dans quelque lieu qu'ils se trouvent,

(1) OEdipe ne demandant rien pour lui, rien pour ses fils, a une dignité qui inspire l'admiration :

Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté.

Athalie, acte II, scène 5.

Toutefois, cette fierté n'est point de l'orgueil, car il ne rougit pas de solliciter la compassion pour ses filles, et veut que Créon en devine plus qu'il n'en dit :

Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune

104 OKDIPE ROI. ils ne manqueront de rien; mais pour m[^] lîles, mes pauvres, mes malheureuses filles, dont je ne me suis jamais séparé , qui , toujours assises à ma table , près de leur père, partageaient avec moi les mets auxquels je goûtais, je vous conjure d'en prendre soin. Faites plus, permettez-moi de les serrer dans mes bras et de déplorer avec elles mes malheurs. Allons, prince, ne me refusez pas ; laissez-vous fléchir, généreux fils d'un noble père : si je puis les toucher de mes mains, je croirai les voir, comme au temps où je les voyais de mes yeux. Ne me trompé-je point, grands dieux ! ne sont-ce pas mes deux filles bien-aimées que j'entends pleurer? Gréon, touché de ma misère, aurait-il voulu l'adoucir en m'envoyant ceux de mes enfants que je chéris le plus? Mes conjectures sont-elles vraies ? CRÉON. Oui , elles le sont. C'est moi qui vous ai procuré cette consolation , car je n'ignorais pas combien vous devez être impatient d'en jouir. OEUIPE. Que les dieux vous le rendent; et que, dans la route que vous allez parcourir, ils veillent sur vous avec plus de bienveillance qu'ils n'en ont eu pour moi. O mes filles 1 où êtes-vous? Venez ici, approchez de mes deux mains , de ces mains qui ont réduit à cet état les yeux de votre père, autrefois si brillants. Hélas! mes filles, c'est sans voir, sans savoir qui j'étais, que je vous ai fait naître des flancs où j'avais reçu la vie. Et je pleure sur vous deux , car je ne puis plus vous contempler; et, durant le reste de mon amère existence, je songerai au fardeau de misères que vous êtes condamnées à traîner parmi les hommes. Dans Digitized by Goo*! le

ils ne manqueront de rien ; mais pour mes filles , mes pauvres , mes malheureuses filles , dont je ne me suis jamais séparé , qui , toujours assises à ma table , près de leur père , partageaient avec moi les mets auxquels je goûtais , je vous conjure d'en prendre soin. Faites plus , permettez-moi de les serrer dans mes bras et de déplorer avec elles mes malheurs. Allons , prince , ne me refusez pas ; laissez-vous fléchir , généreux fils d'un noble père : si je puis les toucher de mes mains , je croirai les voir , comme au temps où je les voyais de mes yeux. Ne me trompé-je point , grands dieux ! ne sont-ce pas mes deux filles bien-aimées que j'entends pleurer ? Créon , touché de ma misère , aurait-il voulu l'adoucir en m'envoyant ceux de mes enfants que je chéris le plus ? Mes conjectures sont-elles vraies ?

CRÉON.

Oui , elles le sont. C'est moi qui vous ai procuré cette consolation , car je n'ignorais pas combien vous devez être impatient d'en jouir.

OEDIPE.

Que les dieux vous le rendent ; et que , dans la route que vous allez parcourir , ils veillent sur vous avec plus de bienveillance qu'ils n'en ont eu pour moi. O mes filles ! où êtes-vous ? Venez ici , approchez de mes deux mains , de ces mains qui ont réduit à cet état les yeux de votre père , autrefois si brillants. Hélas ! mes filles , c'est sans voir , sans savoir qui j'étais , que je vous ai fait naître des flancs où j'avais reçu la vie. Et je pleure sur vous deux , car je ne puis plus vous contempler ; et , durant le reste de mon amère existence , je songerai au fardeau de misères que vous

105 ŒDIPE ROI. quelles assemblées, à quelles fêtes, oseriez-vous vous présenter sans en rapporter chez vous des larmes, au lieu du plaisir que vous attendiez ? Mais quand vous serez en âge d'être mariées, quel sera l'homme, mes filles , quel sera l'homme assez hardi pour se charger de l'opprobre qui pèse sur ma naissance et sur la vôtre ? Car, que manque-t-il à votre honte? Votre père a tué son père ; il a rendu mère la mère qui l'avait conçu ; il a fait éclore votre vie du sein où il avait pulsé la sienne. Voilà les reproches qu'il vous faudra entendre. Après cela , qui voudra vous épouser ? Personne, n'en doutez pas, mes filles ; vous êtes destinées à vous flétrir dans le délaissement et dans la solitude. O fils de Ménécée I je devrais vous donner un autre nom , puisque seul vous leur tenez lieu de père(1); car nous, qui leur avons donné le jour, nous sommes tous deux morts pour elles : ne laissez pas ces jeunes filles, votre sang, errer dans la pauvreté et dans l'abandon; ne permettez pas que leur misère égale la mienne; prenez pitié de leur jeunesse, en songeant qu'elles sont dénuées de tout, et que votre appui est le seul bien qui leur reste(2]. Généreux Créon, ne repoussez pas ma prière ; que votre main , placée dans la mienne , soit le garant de votre promesse (3j. Et vous, mes filles, je vous donnerais des conseils, si vous étiez en âge de les comprendre. Maintenant , voici le vœu que je forme il} Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux Son père , son époux , son asile , ses dieux. Ipkifçnif en AuUde ^ acte III, scène G. (s) Vous que Tamitlé seule attache sur ses pas , Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas. Bérénice , acte III, scène i. (3) Avec des yeux qui découvraient son âme , L'une a tendu la main pour gage de sa flamme. Bajaut , «cte III , scène 2.

quelles assemblées , à quelles fêtes , oserez-vous vous présenter sans en rapporter chez vous des larmes , au lieu du plaisir que vous attendiez ? Mais quand vous serez en âge d'être mariées , quel sera l'homme , mes filles , quel sera l'homme assez hardi pour se charger de l'opprobre qui pèse sur ma naissance et sur la vôtre ? Car , que manque-t-il à votre honte ? Votre père a tué son père ; il a rendu mère la mère qui l'avait conçu ; il a fait éclore votre vie du sein où il avait puisé la sienne. Voilà les reproches qu'il vous faudra entendre. Après cela , qui voudra vous épouser ? Personne , n'en doutez pas , mes filles ; vous êtes destinées à vous flétrir dans le délaissement et dans la solitude. O fils de Ménécée ! je devrais vous donner un autre nom , puisque seul vous leur tenez lieu de père (1) ; car nous , qui leur avons donné le jour , nous sommes tous deux morts pour elles ; ne laissez pas ces jeunes filles , votre sang , errer dans la pauvreté et dans l'abandon ; ne permettez pas que leur misère égale la mienne ; prenez pitié de leur jeunesse , en songeant qu'elles sont dénuées de tout , et que votre appui est le seul bien qui leur reste (2). Généreux Créon , ne repoussez pas ma prière ; que votre main , placée dans la mienne , soit le garant de votre promesse (3). Et vous , mes filles , je vous donnerais des conseils , si vous étiez en âge de les comprendre. Maintenant , voici le vœu que je forme

(1) Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux

Son père , son époux , son asile , ses dieux.

Iphigénie en Aulide , acte III , scène 6.

(2) Vous que l'amitié seule attache sur ses pas ,

Prince , dans son malheur ne l'abandonnez pas.

Bérénice , acte III , scène 1.

IOK OKDIPE ROI. pour vous : Puissiez-vous vivre toujours aux
 lieux où le bonheur vous attend ! Puissiez-vous surtout avoir une existence
 moins agitée que celle de votre père! CRÉON. Assez; c'est assez pleurer.
 Rentrez dans le palais. (F.DIPE. Il faut vous obéir, quoi qu'il m'en coûte.
 CBÉON. Il est beau de se faire des vertus conformes à ses malheurs (I).
 ŒDIPE. Savez-vous à quelles conditions Je vais partir? CRÉOX. Non ;
 mais je le saurai, si vous me le dites(2). ŒDIPE. A condition que vous
 m'enverrez loin de ce pays. CRÉON. C'est me demander ce que les dieux
 seuls peuvent vous accorder. (i)S'cst (ait une vertu conforme à son malheur.
 Britaruitcuj , tcte 11 . trènv 3. (})Remarquez que ces mots si simples : «
 Non ; mais je le saurai, si vous me le dites, » dits dans une circonstance si
 solennelle , ont quelque chose d'austère, de grave , de sublime; c'est le
 langage d'un homme qui ne veut pas troubler la douleur religieuse
 d'Œdipe, et qui , pour ne pas l'empêcher de s'épancher librement, ne dit
 que ce qu'il faut pour lui prouver qu'il l'écoute avec attention , et qu'il est
 prêt à exaucer les vœux qu'il va exprimer. Ce sentiment aété reproduit par
 Racine, mais il ne l'a exprimé que d'une manière imparfaite , parce que les
 situations dans lesquelles il fait parler avec une simplicité naïve les
 personnages qu'il met en scène, n'ont ni la même grandeur ni le même
 intérêt ; l'oïrquoi le demander, pniaquc vona le savez.? Ipbignie , acte IV,
 scène 6. El je le crois , scit^ncur, puisque vou.h me le dites. Bajaitt , acte 11,
 acène i I Digitized by Google